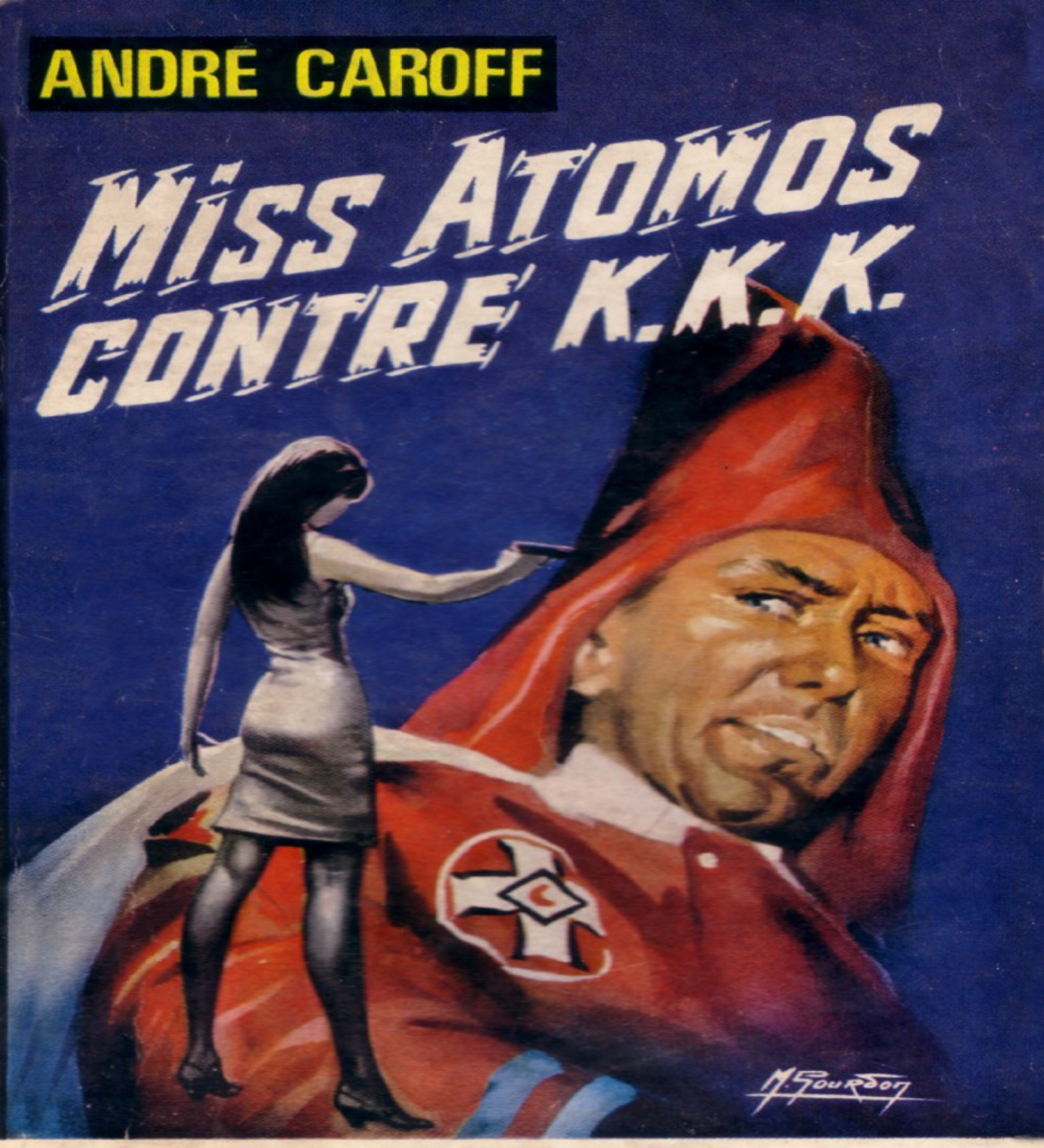
ANDRE CAROFF

MISS ATOMOS CONTRE K.K.K.



ANGOISSE

Editions "FLEUVE NOIR"

ANDRE CAROFF

MISS ATOMOS CONTRE K.K.K.

ANGOISSE

Editions "FLEUVE NOIR"

ANDRÉ CAROFF

MISS ATOMOS
CONTRE K.K.K.

COLLECTION ANGOISSE

ÉDITIONS FLEUVE NOIR
69, Boulevard Saint-Marcel – PARIS XIII^{e}

© 1966 « Éditions Fleuve Noir »
Paris.

CHAPITRE PREMIER

Septembre. Birmingham, Alabama.

Une grosse Chevrolet verte, couverte de poussière, pénétra dans la ville par Fairfield, réduisit considérablement son allure et se mêla au flot continu des voitures qui roulaient vers le centre. En cette fin de semaine, la ville était bourdonnante d'activité. La Chevrolet suivit la lente procession, se rangea enfin le long du trottoir, dans une large avenue, face à un immeuble moderne. Cependant, l'endroit n'était pas spécialement indiqué pour se garer : juste sous un panneau d'interdiction de stationnement…

Un agent, qui faisait les cent pas à quelques mètres de là, aperçut le véhicule que son conducteur ne semblait pas pressé de quitter, s'avança, déjà menaçant. Contre toute attente, il n'alla pas loin, s'immobilisa, l'œil attentif ! La main gauche du conducteur exécutait sur la portière un curieux ballet. Les doigts s'agitaient, l'un après l'autre, à intervalles réguliers, puis la paume frappait la carrosserie en cadence. L'agent, jusqu'alors inerte, s'anima imperceptiblement. Sa main droite se détacha du ceinturon et esquissa très rapidement une série de mouvements, comme si l'homme éprouvait brusquement le besoin de se dégourdir les doigts. Après quoi, le représentant de l'ordre fit demi-tour, reprit placidement son va-et-vient.

Le conducteur descendit de voiture, traversa le trottoir et, sans un regard pour l'agent, il s'engouffra dans l'immeuble, appela l'ascenseur et monta au douzième et dernier étage. Dans le couloir, il ne se hâtait pas particulièrement, et rien n'indiquait qu'il craignait de trouver un ticket sous le balai de son essuie-glace s'il demeurait absent trop longtemps. De ce même pas tranquille, il gagna l'extrémité du couloir, entra directement dans le vestibule de la société Forrest & C° où une dactylo aux formes suggestives recevait les visiteurs. Instantanément, la fille cessa de

martyriser sa machine à écrire, sourit, se leva. Debout, elle était plus mince, mais sa poitrine doublait paradoxalement de volume.

— Que puis-je pour vous ?

Voix mélodieuse, bouche en cul de poule, regard au napalm. Elle avait l'habitude de la phrase, la travaillait continuellement, la débitait sur un ton différent pour chacun des clients. Cela faisait terriblement artificiel. L'homme détourna vivement les yeux de cette poitrine provocante. Il pensait que la fille pourrait occasionnellement faire quelque chose pour lui, mais que ce n'était vraiment pas le moment.

— J'ai rendez-vous avec Nathan Forrest. Voulez-vous m'annoncer, je vous prie ?

Il tendit sa carte, détourna son regard froid, présenta un dos raide. La fille en avait vu d'autres.

— Je n'ai pas votre nom sur la liste des rendez-vous de la matinée, monsieur Gray.

L'homme pivota lentement, traits tendus. Il n'avait pas l'air commode, dégageait une très grande autorité.

— J'ai rendez-vous. Prévenez immédiatement Nathan.

L'emploi du seul prénom impressionna la dactylo. Elle disparut avec la carte de visite, revint deux minutes plus tard, maintint la porte qui conduisait au bureau directorial.

— M. Forrest vous attend…

Gray pénétra dans le bureau, repoussa lui-même le battant sur la fille dont les lèvres étaient pincées, tendit la main au gros homme qui venait à sa rencontre. Nathan Forrest n'avait jamais vu Gray. Néanmoins, il saisit la main tendue.

— Comment allez-vous ?

— Comment allez-vous ? répéta Gray.

Forrest sentit que l'index de son interlocuteur appuyait sur son poignet d'une certaine façon. Il inclina légèrement le buste, fit un pas en arrière et demanda à mi-voix :

— *Ayak*[1] *?*

— *Akia*[2], répondit Gray.

La conversation s'engagea aussitôt, hachée de mots à consonances bizarres, incompréhensibles au commun des mortels, où il était question de Kligrapp, de Klailiff, de Klokan Kadds et de Karagos[3].

Cela signifiait que deux des responsables du Ku Klux Klan venaient de prendre contact afin de perpétrer un nouveau crime.

En bas, la voiture de Gray ne risquait rien, car l'agent appartenait, lui aussi, au K.K.K.

---oOo---

Trois jours plus tard, à la nuit tombante, une longue file de véhicules encombrait une route secondaire des environs de Birmingham habituellement déserte. Il y avait là toutes sortes de voitures, et ceux qui les occupaient semblaient être des citoyens comme on en rencontrerait dans toutes les villes, au volant des mêmes voitures : commerçants, hommes d'affaires, employés de bureau, de magasin…

L'anomalie résidait dans le fait que cette procession semblait ne pas avoir de but. La route partait d'une nationale, traçait une longue boucle à travers la campagne, revenait à une autre nationale.

Les voitures bifurquèrent dans un chemin de terre, avancèrent dans une vaste prairie recouverte d'une herbe tendre et se rangèrent en cercle. Une seconde après, les moteurs étaient stoppés, les phares éteints. Dans un silence de mort, tous attendaient que la nuit fût complète.

Peu après, un camion vira dans la prairie devenue aire de stationnement, se glissa entre les véhicules, stoppa au milieu du cercle. Un homme revêtu d'une robe blanche en descendit, se plaça dans la lueur des phares du camion, fit un geste. Aussitôt, les occupants des voitures envahirent le cercle. Maintenant, ils portaient tous l'étrange robe blanche, étaient coiffés d'un très haut capuchon pointu dont le devant s'ornait d'une sorte de visière repliée, mais susceptible de se rabattre sur le visage et de le dissimuler entièrement. Sur la robe, à hauteur de la poitrine, apparaissait une croix de Malte se détachant sur un cercle rouge. Au centre de la croix, un losange bordé de noir au milieu duquel on distinguait une sorte de virgule rouge[4].

Pendant que cette foule, désormais anonyme, se groupait, des hommes, également descendus du camion, plantaient dans le sol meuble une immense croix de bois, installaient devant elle une tribune improvisée montée sur des tréteaux. Très vite, ils placèrent une baladeuse sur la tribune, fixèrent un micro relié à deux puissants haut-parleurs. La promptitude avec laquelle l'installation venait d'être faite démontrait que l'équipe du camion possédait une grande habitude de la chose.

Lorsque tout fut en place, un homme monta sur la tribune et dit dans le micro :

— Que la lumière du ciel nous éclaire !

À cette prière, un autre homme enflamma une torche, mit le feu à la croix préalablement enduite de résine, cerclée de chiffons imbibés de pétrole, et le bois s'embrasa, jeta dans la nuit une clarté fantastique, éclaira le profil de Gray qui présidait la séance du haut de la tribune. À part Nathan Forrest, également présent, nul ne connaissait son nom, mais tous savaient qu'il était l'un des dix « génies » dirigeant « l'empire invisible »[5].

Gray leva les bras vers le ciel étoilé.

— Oh ! Dieu, nous te remercions de nous avoir donné cette occasion de rassembler ces braves Blancs. Nous savons que nous sommes ici par ta volonté. Nous ne voulons qu'accomplir la volonté sacrée. Aide-nous à nous tenir prêts à combattre, à verser le sang s'il le faut afin de maintenir notre manière de vivre. Prions au nom de Jésus. Ainsi soit-il.

Un murmure de voix s'éleva dans la nuit, récitant une litanie interminable qui ressemblait à une terrible malédiction et dans laquelle se remarquait notamment ce passage :

— Pas plus que je ne fais de différence entre un petit serpent à sonnettes et un gros, je ne fais de distinction entre un Négrillon et un Nègre adulte. Si l'on me dit qu'il y a ce soir quatre petits Nègres de moins sur la terre, alors je dis : « Tant mieux, et bravo à celui qui les a tués, nous ne nous en porterons que mieux ». Le Ku Klux Klan devient de plus en plus fort. Je crois à la violence, à toute la violence qu'il faudra pour chasser tous les Nègres ou les faire descendre six pieds sous terre…

La litanie continua sur ce même ton pendant une bonne quinzaine de minutes, puis Gray écarta les bras. Debout devant la croix qui brûlait toujours, il semblait être dans sa robe rouge l'incarnation d'un démon arrivé directement de l'enfer.

— Ce soir, dit-il, nous sommes réunis pour prononcer la condamnation d'une femme de notre race. Elle se nomme Dora Wilkins, habite à Jasper où elle travaille en qualité de journaliste. Nous lui reprochons de prendre parti pour les Nègres dans ses articles, d'avoir un amant de cette race maudite qu'elle reçoit chaque jour chez elle entre neuf et dix heures du matin. La ville de Jasper se trouve dans votre secteur. Vous devez donc prononcer et exécuter la sentence. Le vote aura lieu immédiatement à main levée. Qui est pour l'acquittement ?

Aucune main ne se leva.

— Qui est pour la condamnation ?

Toutes les mains se levèrent.

Gray hocha la tête avec satisfaction.

— Dora Wilkins et son amant nègre devront mourir avant deux jours. Le « grand sorcier » désire que l'affaire ait un grand retentissement. Votre « grand titan » vous donnera ses instructions et désignera ceux d'entre vous qui devront accomplir cette mission divine. Bonsoir, mes frères.

Il descendit de la tribune, s'enfonça dans l'obscurité. Peu après, une voiture démarra et disparut sur la route poudreuse. Alors, Nathan Forrest, « grand titan » pour la région de Birmingham, rassembla six *klansmen* afin de leur transmettre ses ordres.

---oOo---

Le lendemain matin, une Ford noire s'arrêta dans une rue située à la sortie de Jasper. L'endroit était tranquille, ne comportait qu'une dizaine de maisons particulières très isolées les unes des autres. L'une d'entre elles était celle de Dora Wilkins.

— Il est neuf heures moins cinq, remarqua le conducteur de la Ford, et le Nègre n'est pas encore là…

Aucun de ses cinq compagnons ne lui répondit. Un jeune Noir venait en effet d'apparaître au bout de la rue. Il était grand, solidement charpenté, marchait rapidement dans l'ombre des arbres sans chercher à se cacher. L'un des *klansmen* tira une photographie de sa poche, l'examina brièvement.

— C'est lui, dit-il laconiquement.

Il se nommait Gregg, était garçon boucher à Birmingham. Pour le moment, il commandait l'expédition punitive, n'était plus qu'un tueur en puissance circulant à bord d'une voiture volée, prêt à dissimuler son visage sous une cagoule du klan.

Ordinairement, Gregg était un bon type. Il avait une fiancée, jouait au *base-ball* dans l'équipe des *Tigers,* allait souvent à la pêche. Seulement, une bête féroce naissait en lui à la vue d'un Nègre. Cette bête restait vigilante tant que le Nègre demeurait à sa place. Si le Nègre pénétrait dans un restaurant réservé aux Blancs, elle allongeait un léger coup de patte en guise d'avertissement, mais, si le Nègre couchait avec une Blanche, la patte sortait ses griffes et déchiquetait…

— Il entre chez elle.

— Donnons-leur le temps de se coucher. Tu as les cordes, Joe ?

— Deux, en chanvre, de six mètres chacune. À mon avis, les barres d'appui du premier devraient faire l'affaire. Puis, de là, on les verrait de loin.

— La pancarte ? s'enquit encore Gregg.

— Dans le coffre de la bagnole. Faudra l'accrocher entre les cadavres pour qu'on sache tout de suite…

Gregg consulta sa montre.

— Allons-y. Sur le trottoir de gauche. Tu restes au volant, Sam, mais n'approche pas trop. Un coup d'avertisseur pour un flic à pied, deux coups pour une voiture de patrouille. Tout doit être terminé pour neuf heures vingt.

Gregg descendit de la Ford, prit la tête du petit groupe. Silencieusement, les cinq hommes longèrent la haie vive qui bordait le côté gauche de la rue, se glissèrent furtivement dans l'allée qui montait jusqu'à la maison de Dora Wilkins. Ils parvinrent sans encombre devant la façade presque invisible de la rue et se groupèrent sur le seuil, après avoir déposé les cordes et la pancarte le long du mur. Gregg exerça une légère pression sur la poignée de la porte. Il y eut un grincement, puis le battant pivota vers l'intérieur de l'habitation sans offrir de résistance. Apparemment, Dora Wilkins se sentait chez elle en parfaite sécurité.

Cela était d'ailleurs assez surprenant. Maîtresse d'un Noir, elle aurait logiquement dû s'attendre à des représailles. L'Alabama était l'un des centres les plus actifs parmi les États ennemis de l'intégration raciale. Récemment, Viola Luizzo, une Blanche de trente-cinq ans, coupable d'avoir manifesté son amitié pour les Noirs, avait été assassinée en plein jour et devant témoin par un tueur du K.K.K. libéré immédiatement sous caution. Compte tenu de ce fait, la conduite de Dora Wilkins frisait l'inconscience.

Gregg prit naturellement cela pour une provocation. S'il avait réfléchi, peut-être aurait-il trouvé cela suspect, mais, de toute façon, il n'avait aucune chance d'approcher la vérité, et le destin allait mettre en branle une fantastique tragédie que nul ne pouvait encore imaginer.

Gregg entraîna donc ses compagnons dans la maison. Le commando escalada les marches, s'immobilisa sur le palier du premier étage. Gregg était armé d'un solide coutelas. Les autres de matraques plombées, hérissées de pointes d'acier.

Gregg tendit l'oreille, avança lentement vers une porte, écouta.

— Tu es si différente, Dora, que j'ai souvent la sensation de ne point te connaître lorsque nous nous croisons dans le hall du journal.

— Je n'y peux rien, Bob.

— Pourquoi ne pas me dire la vérité ?

— C'est impossible. Tu dois me faire confiance, me prendre comme je suis… ou comme je ne suis pas.

— Que veux-tu dire ?

— Rien, embrasse-moi…

Un silence se produisit, puis la voix de l'homme reprit :

— Parfois, tu as l'air d'être malade, Dora. Pourquoi ne vas-tu pas consulter un médecin ?

— Je n'ai rien… Enfin, rien qu'un médecin puisse guérir. Ce matin aussi, tu me trouves bizarre ?

— Non. Tu n'es jamais bizarre, le matin.

— Alors, tu vois que tu ne dois pas t'inquiéter.

— En ce moment, je ne suis pas inquiet. Je commencerai à le devenir vers dix heures, lorsque tu m'auras renvoyé. Tu ne veux pas que je reste au-delà de cette heure ; pourtant, tu ne reçois personne et tu ne vas au journal qu'à midi. Pourquoi, Dora ?

— Parce que le journal n'ouvre pas plus tôt.

— Tu te moques de moi !

— Calme-toi, Bob, pria la femme, prends-moi dans tes bras. Nous n'avons plus beaucoup de temps, il est déjà neuf heures dix !

Gregg ouvrit la porte d'un violent coup de pied, pénétra dans la chambre avec ses hommes. Nu, le Noir se leva d'un bond, les yeux ronds de stupeur.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

Gregg pointa son couteau.

— Ta gueule, le Nègre ! Allez-y, vous autres.

La fille blonde, qui était pétrifiée, poussa un hurlement strident en voyant les matraques plombées s'abattre sur son amant. Gregg jura, bondit sur la fille qui tentait maintenant de se lever malgré sa nudité, l'écrasa sous son poids. Il empoigna la chevelure dorée, contraignit la fille à renverser la tête en arrière et plongea son coutelas dans la gorge offerte. Cela fait, il s'écarta, saisit un oreiller qu'il appliqua sur la gorge palpitante tout en retirant son arme. Il n'avait pas besoin de regarder pour savoir que le sang jaillissait à gros bouillons de la blessure mortelle. Il se contenta simplement d'appuyer

un peu plus sur l'oreiller qui ferait office d'éponge et jeta un coup d'œil derrière lui.

Le grand Noir était mort, le crâne éclaté, et on lui passait déjà la corde au cou. Joe eut un regard vers la fille.

— Ça va ?

— Ça va…

Gregg était très calme. De tuer une fille dans de telles conditions était moins difficile que d'égorger un veau récalcitrant.

CHAPITRE II

Plusieurs voitures dont une de police passèrent dans la rue au cours de l'heure qui suivit, mais personne n'essaya de regarder par-dessus la haie qui dissimulait en partie la maison de Dora Wilkins. Autant dire que Gregg et ses hommes étaient loin lorsque le vieux Col Penn s'amena dans le coin.

Le vieux Col circulait à bord d'une vieille bagnole crachotante, aux pneus aussi lisses qu'un rail de chemin de fer, dont la couleur était parfaitement impossible à identifier. Ce tacot contenait un tas de choses hétéroclites allant de la brique à la tondeuse à gazon. Le job de Col était de tout repos. Il passait systématiquement dans toutes les maisons se trouvant à sa portée, proposait ses services moyennant une faible rétribution. Généralement, il demandait si peu que les gens lui donnaient le double et quelquefois le triple de la somme qu'il réclamait avec une timidité fort bien imitée.

Donc, Col tondait une pelouse, taillait une haie, bouchait un trou par-ci par-là et, le reste du temps, se baladait dans sa guimbarde en fumant la pipe. Mine de rien, il rigolait un peu en observant les gens cloués comme des arbres dans leur pays d'origine. Lui, il se trimbalait du nord au sud des États-Unis et, quand cela le prenait, fichait le camp vers l'est ou vers l'ouest. En tout cas, il se débrouillait toujours pour être là où le soleil brillait. Il plantait sa tente dans un champ, faisait frire sa nourriture sur un feu de bois et, quand il s'éveillait la nuit, n'avait pas besoin de lumière, ni d'ouvrir une foule de portes, ni de marcher sur la pointe des pieds, ni de tirer la chaîne doucement afin de ne réveiller personne. Il urinait n'importe où, bâillait un bon coup et replongeait sous sa tente qui possédait suffisamment de trous pour lui permettre d'admirer le ciel constellé d'étoiles.

Bref, Col Penn possédait et appréciait la liberté. Si quelqu'un d'autre avait découvert les pendus, rien de ce qui va suivre ne serait arrivé.

Col stoppa son tacot le long du trottoir, descendit de son siège à la façon d'un cow-boy qui saute de cheval et commença de remonter l'allée. Elle menait à une baraque dont il apercevait le toit entre les arbres. Comme d'habitude, Col transportait sur son dos une sacoche contenant divers outils de première nécessité. Cela lui évitait, cinq fois sur dix, de retourner jusqu'à sa voiture…

Gaillardement, il remonta l'allée, déboucha sur un bout de terrain découvert, releva les yeux et se pétrifia.

— Sacré nom du diable !

Même dans les moments d'intense émotion. Col Penn ne jurait jamais en utilisant le nom de Dieu. Il n'était pas bigot, mais, comme il voyait bien qu'il avait plus de passé que d'avenir, prenait des précautions pour obtenir son ticket d'entrée au paradis, au cas où celui-ci existerait. À propos de paradis, il se demanda si les deux cadavres qui se balançaient devant son nez ne s'y trouvaient pas déjà. Puis il reprit contact avec la réalité, vit que les pendus étaient nus, qu'ils avaient les mains et les jambes liées et qu'une grande pancarte sur laquelle on lisait le terrible sigle K.K.K. était accrochée entre eux deux.

Col avala sa salive, fit un pas en arrière, amorça un demi-tour prudent et pensa brusquement que son devoir lui commandait, avant de se fondre dans la nature, de s'assurer que les pendus étaient bien morts. Pour cela, il fallait couper les cordes qui les retenaient entre ciel et terre. Col n'hésita point. Il pénétra dans la maison, grimpa au premier, chercha un couteau dans sa sacoche et sectionna les deux cordes de chanvre au ras du nœud qui le retenait aux barres d'appui. Cela fait, il dégringola les marches en vitesse, se trouva devant les corps qui gisaient maintenant sur le gravier. Col, qui avait fait la guerre, ne perdit pas son sang-froid. Il trancha les nœuds coulants qui serraient le cou de la fille blonde et de l'homme noir, comprit instantanément que la mort avait fait son œuvre.

Désormais, certain qu'il ne pouvait rien faire, sinon s'attirer un tas d'histoires avec les flics, Col Penn cavala vers sa voiture, y grimpa en voltige et s'éloigna en quatrième vitesse.

---oOo---

Vers une heure de l'après-midi, Alex Aaron téléphona chez Dora Wilkins pour la sixième fois depuis l'ouverture du journal. Cela se produisait rarement mais, pour une fois, il avait réellement besoin d'elle. Aaron écouta

de nouveau la sonnerie qui n'en finissait pas de vibrer, raccrocha brutalement, quitta son bureau en trombe et sauta dans sa voiture.

En roulant, il se promettait de passer un sacré savon à Dora. Elle travaillait au journal depuis six mois, s'était tenue peinarde pendant toute la durée de sa période d'essai. À présent que son contrat était signé, elle s'imaginait sans doute qu'elle n'avait plus qu'à passer à la caisse à la fin de chaque semaine. Toutes pareilles !

Aaron freina à mort devant la maison de Dora, fit hurler son avertisseur pour s'annoncer et parcourut au trot l'allée conduisant à l'habitation. Brusquement, il fit irruption sur la bande de terrain parsemée de gravier et poussa un petit cri ridicule en apercevant le cadavre écartelé sur le sol. Aaron faillit tomber dans les pommes. Il était cardiaque, et les émotions de ce genre le secouaient désagréablement. Il ferma les yeux, attendit que son cœur reprît un rythme normal, regarda de nouveau.

Bob, qui travaillait au service des abonnements, n'avait pas bougé, et la même expression horrifiée était toujours peinte sur son visage grisâtre. Aaron vit encore que deux cordes traînaient sur le gravier, que le crâne de Bob portait de larges blessures, puis se mit à trembler et sentit que ses jambes allaient se dérober sous lui s'il ne s'enfuyait pas.

Comme un fou, il fit volte-face, courut vers sa voiture comme on se rue dans une tranchée lorsque la mitraille siffle. Pas une seconde, il ne se demanda ce qu'était devenue Dora. Il ne pensait à rien d'autre que de se précipiter sur le premier téléphone afin d'avertir la police.

---oOo---

Depuis que le président Johnson avait déclaré la guerre au Ku Klux Klan – justement à la suite du meurtre de Viola Luizzo – le F.B.I. s'occupait directement des affaires dans lesquelles la redoutable organisation semblait avoir trempé. En l'occurrence, et à moins qu'il ne s'agît d'une sinistre plaisanterie, la responsabilité du K.K.K. ne faisait pas l'ombre d'un doute. La pancarte suspendue à la façade était une carte de visite que le policier le plus borné ne pouvait négliger. Or, Walter Young, responsable du bureau du F.B.I. pour l'Alabama dont le siège se trouvait à Birmingham, était loin d'être borné.

Il comprit tout de suite que le K.K.K. venait de se livrer à une expédition punitive, qu'il avait pendu le Nègre et probablement enlevé Dora Wilkins. Puis Young et son équipe de *G'men* découvrirent l'oreiller taché de sang, acquirent la certitude que ce sang était bien celui de Dora et qu'elle en avait

trop perdu pour être encore vivante. Puis, comme dans toute enquête bien conduite, Young accumula les indices.

À la fin de la journée, il savait que Dora et Bod avaient été tués avant d'être pendus, qu'ils étaient amants, que c'était évidemment pour cette raison que le K.K.K. avait frappé. Seulement, Young ignorait qui avait sectionné les cordes et pourquoi le cadavre de la jeune journaliste avait disparu.

Ce dernier point le préoccupa pendant une semaine au cours de laquelle il lança ses gars dans toutes les directions, aussi bien pour retrouver le cadavre que les coupables ; devant le peu de résultats obtenus, Young oublia, rangea le dossier sur la seconde étagère de son bureau…

Cela signifiait que l'affaire sombrait doucement dans l'indifférence routinière, que l'on conservait un œil sur elle, mais que très prochainement elle irait échouer aux archives si aucun fait nouveau ne survenait.

Non, Walter Young n'était pas négligent. Il savait simplement que le K.K.K. était trop puissant, trop organisé pour laisser ses tueurs sans alibi.

Mais il ne savait pas que le K.K.K. viendrait bientôt pleurer dans son gilet en demandant aide et protection !

---oOo---

Gregg rangea sa voiture au bout du parking qui jouxtait son immeuble, ferma soigneusement la portière à clef et alluma une cigarette. Il revenait du cinéma où il n'avait pas cessé de peloter Eva avant de la raccompagner chez elle, se sentait énervé, capable de n'importe quoi sauf d'aller se coucher tout seul.

Il grogna un peu contre Eva. Elle était trop sérieuse, refusait même de déboutonner son corsage dans les loges des salles obscures où ils étaient pourtant bien tranquilles. Gregg râlait pour la forme. Dans le fond, il était satisfait, savait qu'Eva serait une excellente épouse qui ne coucherait pas avec n'importe qui pendant qu'il serait au boulot. Cette pensée le réconforta. Il remonta le col de son imperméable, car la nuit était froide et brumeuse, s'éloigna en direction de son immeuble.

Devant la grille, il hésita de nouveau. Il n'était pas fatigué, envisageait avec ennui la perspective de retrouver sa chambre solitaire. Il n'avait pas sommeil ; il aurait tout le temps de roupiller le lendemain, puisque c'était son jour de sortie…

Il hésitait toujours lorsque la fille traversa la rue juste devant lui. Il la voyait de dos, car elle allait dans direction du parc, mais il devina instantanément à son allure traînante qu'elle non plus n'était pas pressée de se coucher. Elle n'avait pas regardé de son côté, paraissait en fait ne pas l'avoir remarqué, mais un petit quelque chose que Gregg ne pouvait définir indiquait qu'elle ne balançait pas la croupe uniquement pour le plaisir. Néanmoins, ce n'était pas suffisant pour qu'il se mît à la suivre. Il ne tenait pas à se faire rembarrer comme un gamin.

Il demeura immobile, se dit que, si la fille ne lui donnait pas le feu vert, il monterait chez lui.

Elle atteignit l'autre trottoir, contourna nonchalamment un réverbère qui n'éclairait que la brume et, juste au moment où il allait la perdre de vue, elle se tourna vers lui. Le réverbère se trouvait derrière elle, et sa silhouette se dessinait admirablement sur les nappes de brume. Gregg ne pouvait voir son visage, mais était certain qu'elle était jolie. Avec un corps pareil, le contraire était impossible !

La fille pivota de nouveau. Sa main fit un léger signe d'invite avant de plonger dans la poche de son imperméable clair, puis elle s'éloigna vers le parc en balançant les hanches.

Gregg jeta sa cigarette, traversa la rue. Ce n'était pas la première fois qu'une pareille chose lui arrivait. Plus souvent qu'à son tour, il avait basculé une fille du quartier dans un fourré discret du parc, après le bal ou après le ciné.

Celle-là, il ne la connaissait pas. Elle devait être blonde, assez grande, sûrement jeune, avec des jambes du tonnerre… Tout en marchant, il tentait de se souvenir des filles du voisinage, de celles qui étaient clientes de la boucherie où il travaillait. Évidemment, il y en avait trop pour qu'il pût se les rappeler toutes. Rien que dans les blondes, par exemple, il était sûr que leur nombre dépassait la centaine.

Il haussa les épaules, frôla le lampadaire d'où la fille lui avait fait signe, marcha encore un peu et parvint à l'angle de la rue. Là, les lampadaires se faisaient plus rares, la brume plus épaisse. Le parc n'était pas loin, et la végétation dégageait une humidité latente. Gregg fronça les sourcils, s'efforça de percer la brume qui estompait les choses. À sa gauche, il devinait la façade imprécise du dernier immeuble. Au centre de la place brillait une faible lueur qui devait être la borne lumineuse du refuge. Mais, à droite, c'était le néant du parc plongé dans les ténèbres.

Gregg avança encore, s'arrêta, indécis. Il ne comprenait pas comment la fille avait pu disparaître aussi rapidement ni pourquoi elle ne se montrait pas. Elle ne jouait pas le jeu ou ne se rendait pas compte qu'il ne pouvait la voir dans cette brume qui s'épaississait de minute en minute.

Soudain, une petite flamme troua la nuit. À cinquante mètres, la fille allumait une cigarette, secouait l'allumette qui s'éteignait en vacillant. La vision avait été très fugitive, mais Gregg savait désormais dans quelle direction diriger ses pas.

Il descendit du trottoir à tâtons, progressa lentement sur la chaussée déserte. Il éprouvait la sensation de marcher dans une épaisse couche d'ouate qui amortissait le bruit de ses talons frappant l'asphalte, qui lui emplissait la bouche, qui bouchait ses oreilles. Il s'étonna de ses propres pensées. Ce soir ne devait pas être un soir comme les autres pour qu'il se laissât aller à de telles considérations. Normalement, Gregg ne s'intéressait qu'aux choses palpables ou visibles, rejetant automatiquement ce qui appartenait au domaine du rêve, de l'obscur, de l'abstrait. Ainsi, il n'avait jamais eu peur, même lorsqu'il était tout gosse, de circuler seul dans une cave, dans une forêt déserte où les branches prenaient des formes menaçantes. Oui, habituellement, tout cela le laissait froid…

Ce soir, pourtant, il ne pouvait s'empêcher d'éprouver une vague crainte. Il avait beau se dire que c'était grotesque, qu'aucun danger ne planait sur sa tête en pleine ville, rien n'y faisait. D'ailleurs, il ne savait pas depuis quand il avait peur. Cela s'était déclenché à un certain moment, peut-être à celui où la fille avait allumé une cigarette. Oui, ce devait être à ce moment… Voyons, il avait entrevu l'éclat doré de sa chevelure, la tache blafarde de son visage zébré d'ombres qui donnaient au nez un relief démesuré, aux yeux et à la bouche des profondeurs d'abîme sans fond. Il avait vu aussi la main qui tenait l'allumette, un bout d'imperméable, une portion de gorge révélée par le relâchement d'un foulard mal noué…

Rien de précis. Tout un flou qui possédait cependant une certaine consistance, rappelait de vagues réminiscences qui refusaient de se laisser capter, qui refluaient en ondes vibrantes comme une eau rétractile pour revenir ensuite, mais beaucoup moins nettes, à la façon d'un reflet de miroir trop fugace.

Gregg s'aperçut qu'il retenait sa respiration. Il laissa fuser l'air qui gonflait ses poumons, avança encore. Il était maintenant sur le refuge. De là, il voyait un peu mieux la grille du parc, distinguait même la cime

torturée d'un arbre. Entre cet arbre et une ligne droite imaginaire qui allait de lui à la grille, Gregg devinait la tache claire de l'imperméable que portait la fille. Elle n'avait pas bougé, mais sa cigarette était invisible, comme si elle l'avait laissée s'éteindre.

Gregg enjamba la borne plate et lumineuse du refuge, traversa rapidement la chaussée. Il commençait à en avoir assez. Dans sa hâte, il oublia la distance qui le séparait du trottoir, buta durement, s'effondra en jurant. Un rire lui répondit. Un rire étrangement creux, ayant la sonorité sifflante d'une rafale de vent s'engouffrant dans un trou de serrure.

Gregg sourit, se releva. La fille avait franchi la grille basse, se tenait immobile entre deux troncs. Gregg fit un signe de complicité, escalada à son tour la grille, s'enfonça un peu dans la terre meuble avant de sauter dans l'allée au sol plus consistant. Pendant cette opération, il avait dû surveiller ses gestes. Lorsqu'il releva les yeux, la fille avait une nouvelle fois disparu.

Gregg scruta les ténèbres avec mécontentement. Il estimait que la fille en faisait un peu trop, qu'elle se conduisait bizarrement. Autant qu'il pouvait en juger par son comportement, elle ne tenait pas à se faire remarquer. Cela prouvait qu'elle craignait le jugement du voisinage, qu'elle devait encore habiter chez ses parents. En ce cas, elle avait intérêt à ne pas traîner dans les rues. Gregg pensa un instant qu'elle était libre comme l'air, mais repoussa immédiatement cette supposition. Si cela était, elle l'aurait conduit chez elle au lieu de l'amener dans ce parc somme toute assez inconfortable pour ce qui allait suivre…

— Dites, où êtes-vous ?

Le rire lui répondit, beaucoup plus proche qu'il ne l'avait pensé. Il se guida au son, se glissa entre deux arbres, contourna un épais buisson. La fille était là, droite, les mains aux poches, le visage enfoui dans le col de son imper.

— Eh bien ! Vous n'êtes pas facile à attraper !

La fille ne répondit pas. Elle déboutonna le bas de son imperméable, l'écarta brusquement des genoux au ventre. Elle était nue, et sa chair trop pâle avait des reflets malsains.

— Bon sang !

Gregg n'avait jamais vu ça. Il s'avança, enlaça la fille en la renversant sur l'herbe humide. Sa main se posa sur une cuisse glacée, sans vie. Le contact le hérissa.

— Vous avez froid…

Ce fut la dernière phrase qu'il prononça. Quelque chose lui entra dans la gorge, fouilla sa chair. Traversé par une effroyable douleur, il voulut hurler, Sa gorge émit un affreux gargouillement, quelques éclatements de bulles d'air, puis il s'effondra sur le ventre tandis que son sang bouillonnait joyeusement dans l'herbe déjà râpée de cette fin de septembre…

CHAPITRE III

Le jour se leva sur un rayon de soleil, puis la pluie se mit à tomber et ne cessa point de toute la journée. Par un temps aussi mauvais, personne n'eut l'idée de se promener dans le parc, si bien que le cadavre de Gregg demeura là où la mystérieuse fille blonde l'avait abandonné. De surcroît, nul ne s'inquiéta de l'absence de Gregg, cela pour trois raisons : il vivait seul, c'était son jour de sortie et sa fiancée n'avait rendez-vous avec lui que le lendemain…

Donc, lorsque le *klan* de Birmingham se réunit ce soir-là, tous ignoraient que Gregg était mort depuis une vingtaine d'heures.

Tandis que se déroulait une cérémonie d'initiation de nouveaux *klansmen*, ils étaient tout de même quelques-uns à s'inquiéter de Gregg. Parmi eux se trouvaient naturellement les cinq hommes ayant participé à l'expédition de Jasper au cours de laquelle Dora Wilkins et son amant avaient été exécutés. Anxieux de nature, Sam se rongeait les ongles.

— C'est anormal. Gregg n'a jamais manqué une réunion depuis qu'il appartient au *klan*. En outre, aujourd'hui, il ne travaillait pas…

— S'il était malade ?

— Il aurait prévenu.

— Comment ? Dans sa piaule, il n'a pas le téléphone. Puis, en admettant qu'il soit au lit avec une forte fièvre, que les voisins ne s'occupent pas de lui…

— Faut pas charrier ! grogna Sam.

— Quoi ? Tu le connais, non ? Gregg n'est pas le genre de type à papoter avec les voisins. Je suis sûr qu'il n'a même pas pensé à demander de l'aide. Si tu veux mon avis, nous passerons tous chez lui après la réunion…

— O.K., mais il faut raconter le truc à Nathan Forrest.

Les cinq hommes apprirent la nouvelle à leur « grand titan » et, sur son ordre, ils retournèrent sur-le-champ à Birmingham.

Sam, qui conduisait, gara sa voiture dans le parking jouxtant l'immeuble de Gregg. Joe, descendu le premier, remarqua que la voiture de Gregg se trouvait en stationnement.

— Vous voyez, les gars, il est bien chez lui.

C'était évident, rassurant. De nos jours, une voiture ne quitte pas son propriétaire, et ce dernier n'est jamais très loin de son véhicule.

— Nous montons tous ?

— Pourquoi pas ? Ça lui montrera qu'on ne laisse pas tomber les copains dans le *klan*.

Il pleuvait toujours. Une petite pluie fine qui semblait ne jamais devoir finir, qui frappait horizontalement lorsque les rafales de vent étaient trop fortes. Courbés, les cinq *klansmen* se hâtèrent vers la porte cochère pénétrèrent dans le corridor que l'ombre envahissait. Sam trouva la minuterie. Quelques ampoules poussiéreuses répandirent un halo jaunâtre tout au long des escaliers de béton bordés d'une rampe de fer rouillé. Il était tard. Toute la maison dormait.

— Doucement ! chuchota Sam.

Sa recommandation était inutile. Lorsque des hommes du *klan* se déplaçaient, c'était toujours sur la pointe des pieds, en fraude, avec le souci constant de ne pas éveiller l'attention. Une espèce de seconde nature qui naît chez les assassins, chez tous ceux qui vivent en marge des lois. Comme des ombres les *klansmen* montèrent au dernier étage, se groupèrent sur le palier. Sam était déjà venu chez Gregg, mais ce dernier ouvrait la marche, et il ne se souvenait plus avec certitude de quelle porte il s'agissait.

— Alors, souffla Joe, tu avances ?

— Je ne sais plus où se trouve sa chambre.

Le couloir était long. Une dizaine de portes étaient visibles sur son côté gauche. Autant en face. Les boîtes aux lettres suspendues dans le hall portaient les noms des locataires, et personne n'avait estimé nécessaire de fixer une plaque ou une carte de visite sur sa porte. Comme Sam hésitait toujours, Joe dit avec agacement :

— Nous n'allons pas passer la nuit ici. Si tu ne te rappelles pas, je vais descendre dans le hall. Son nom est porté sur sa boîte aux lettres, ainsi que son étage et le numéro de sa chambre.

À cette seconde, un battant grinça tout au fond du couloir, pivota doucement, s'immobilisa à mi-course, puis la minuterie s'éteignit. Maintenant, seule, la lueur qui filtrait du battant entrebâillé éclairait les lieux.

— C'est lui, murmura Sam, il a dû nous entendre.

— Pourquoi ne se montre-t-il pas ? objecta l'un des hommes, avec une soudaine et inexplicable méfiance.

— S'il est malade, c'est déjà bien beau qu'il ait eu la force d'ouvrir sa porte pour nous montrer le chemin ! Tu voudrais peut-être qu'il vienne à ta rencontre pieds nus et en pyjama dans ce couloir glacial ? reprocha Sam.

Sans attendre, il s'engagea dans le couloir ; ils lui emboîtèrent tous le pas. Sam repoussa le battant, entra. Il vit un lit vide, une table de nuit sur laquelle était posée la lampe de chevet éclairant la pièce, un fauteuil défoncé, une chaise dont le dossier s'ornait de vêtements boueux et trempés. Une table était placée devant la fenêtre aux rideaux tirés, supportant un petit transistor qui fonctionnait en sourdine. Par terre, au pied du lit, une paire de souliers gisait. Eux aussi étaient boueux.

— Hé ! Gregg ?…

L'appel chuchoté de Sam était grotesque. Du premier coup d'œil, on constatait que la chambre était déserte.

— Bon sang ! rauqua Joe, s'il n'est pas ici, qui a ouvert la porte ?

Sam se retourna.

— Entrez et poussez ce battant, intima-t-il. Gregg ne peut pas être bien loin. Ses vêtements sont là. La clef est à l'intérieur…

Joe referma doucement la porte. À présent, les cinq hommes se trouvaient dans la chambre étroite, l'emplissaient presque entièrement. Dans un angle, le rideau tiré d'une penderie eut un frémissement. Sam sourit, tendit la main.

— Sacré Gregg !

Il écarta le rideau d'un geste vif, poussa un hurlement, recula en faisant refluer ses compagnons également horrifiés. Devant eux, Dora Wilkins, entièrement nue, souriait. Sa gorge portait une plaie béante, la trace violette de la corde de chanvre, mais elle était bien vivante. Elle fit un geste rapide. Quelque chose étincela dans sa main. Instantanément, la lampe de chevet s'éteignit, puis il y eut un éclair fulgurant, le bruit sourd de plusieurs corps s'effondrant. Le silence et la nuit retombèrent sur la chambre misérable de Gregg.

---oOo---

Au même instant, Nathan Forrest, « grand titan » de Birmingham, allumait un cigare. Il se trouvait dans le living de sa coquette maison, venait de passer une robe de chambre, d'enfiler ses pantoufles. La pièce était tiède, intime. Nathan appréciait.

Il se versa deux doigts de whisky, s'installa avec satisfaction auprès d'un guéridon supportant le téléphone. En effet, Sam devait l'appeler pour lui donner des nouvelles de Gregg. Dans le *klan*, on était solidaire, et Nathan attachait beaucoup d'importance à ce que chacun sût qu'il était sensible aux petits ennuis qui pouvaient toucher les *klansmen*.

Nathan fuma tranquillement la moitié de son cigare, but encore un peu d'alcool et, en relevant les yeux, vit à la pendulette qu'il était plus d'une heure du matin. Un instant, il pensa que la pendulette avançait terriblement, mais, après avoir comparé avec son bracelet-montre, il fut obligé de se rendre à l'évidence. Sam et ses compagnons auraient eu cent fois le temps de lui téléphoner si les choses s'étaient déroulées normalement !

Sous son aspect un peu gélatineux, Nathan cachait un tempérament de lutteur. Il n'hésita qu'une fraction de seconde, saisit le combiné et forma le numéro personnel de Sam.

La sonnerie retentit quatre fois, et l'on décrocha.

— Ici Nathan Forrest, madame Moore. Pourrais-je parler à votre mari ?

— Il n'est pas ici, monsieur Forrest.

— Comment ?

— Je pensais qu'il était avec vous…

Un bref silence se produisit, puis la femme reprit, d'une voix où vibrait une soudaine inquiétude :

— Il était à la réunion, n'est-ce pas ?

— Oui, oui, confirma Forrest d'un ton absent, il y était…

Il se mordit les lèvres et ajouta rapidement :

— Je vais m'occuper de cela. S'il rentre entre-temps, dites-lui de me téléphoner, voulez-vous ?

— Entendu, monsieur Forrest.

Nathan raccrocha, forma un autre numéro. Cette fois, il appelait la mère de Joe. Celle-ci lui dit aussi que son fils n'était pas encore rentré, qu'il avait certainement été faire un tour avec un groupe de copains. Cela lui arrivait souvent, puis, il était majeur, n'est-ce pas ?

Nathan reposa le combiné sur son support. Il pensait que Sam, Joe et les autres avaient pu s'attarder chez Gregg, peut-être pour le soigner, leur donna une nouvelle heure de sursis avant de se déplacer lui-même. Il termina son cigare, ouvrit la fenêtre afin d'aérer, fit les cent pas à travers la pièce. À une heure trente, il n'y tint plus. Il reprit le téléphone, forma à nouveau le numéro de la femme de Sam, mais personne ne décrocha. Alors, Nathan appela la mère de Joe, écouta la sonnerie une vingtaine de fois, pensa enfin que son propre téléphone était détraqué. Curieusement, cela le soulagea.

Pour plus de sûreté, il appela les réclamations, sûr qu'on ne répondrait pas, fut surpris d'entendre la voix d'une standardiste.

— Les réclamations. Vous désirez ?

— Je… mon… enfin, je crois que mon appareil est en panne, balbutia Nathan.

— Je vous entends bien.

— Oui, mais quelqu'un devait me téléphoner…

— Votre numéro ? coupa la standardiste.

Nathan donna son numéro.

— Je vous rappelle, fit la standardiste. Veuillez raccrocher.

Nathan s'exécuta. Trente secondes plus tard, les réclamations l'appelaient, lui confirmaient que son appareil était en parfait état de fonctionnement. Nathan s'excusa, remercia, raccrocha. Une petite sueur perlait à son front, et il n'aimait pas cela.

Il ôta sa robe de chambre, ses pantoufles, revêtit la tenue qu'il portait à la réunion du *klan* et monta dans sa chambre prendre un automatique qu'il glissa dans sa ceinture. Cela fait, il regagna le living, sursauta en voyant qu'une fille blonde était assise dans son fauteuil. Elle portait un imperméable clair et un foulard était noué autour de son cou. Nathan ne la connaissait pas, mais comprit qu'elle s'était introduite chez lui par la fenêtre grande ouverte.

— Que faites-vous ici ?

La fille sourit.

— Je viens de la part de Sam…

Elle avait une voix bizarre, creuse. Nathan eut un frisson. La fille était jolie, bien faite, mais sa peau livide avait quelque chose de repoussant. Si elle n'avait pas prononcé le nom de Sam, Nathan se serait probablement méfié. Au lieu de cela, il s'approcha avec curiosité.

— Pourquoi vous a-t-il envoyée chez moi ? Il ne pouvait pas téléphoner ?

La fille secoua le front.

— Impossible, il est mort.

Sa voix calme fit croire à Nathan qu'il s'agissait d'une mauvaise plaisanterie. Il haussa les épaules.

— S'il est mort, dit-il ironiquement, vous ne pouvez pas venir de sa part. Allons, mon petit, dites-moi la vérité. Où est Sam ?

— Chez Gregg.

— Bon, Gregg doit être malade ?

— Gregg est mort. Sam, Joe et les trois autres aussi.

Elle sortit de sa poche un objet brillant qui ressemblait à un stylo, le pointa sur Nathan. Celui-ci n'y fit point attention. Il commençait à croire qu'il avait affaire à une démente, se demandait comment il allait s'en débarrasser. Comme il n'avait jamais vu Dora Wilkins, il ne pouvait évidemment imaginer qu'il se trouvait en face d'elle. Puis, de toute façon, il était impossible que cette pensée lui effleurât l'esprit puisque Dora Wilkins était morte.

— Parfait, dit-il. Comment vous appelez-vous ?

— Catherine Lomakine[6].

Cela ne disait rien à Nathan. D'ailleurs, il se fichait pas mal de savoir qui était cette fille. Il voulait simplement la faire sortir sans éclat. Elle connaissait sûrement Sam et Joe, se livrait à cette comédie dans un but connu d'elle seule, mais, pour l'instant, Nathan ne voulait pas savoir de quoi il s'agissait. Il désirait pouvoir contacter Gray le plus vite possible.

— Pourquoi êtes-vous venue ?

Il posait la question afin de gagner du temps. Il lui fallait mettre sur pied un plan qui lui permettrait d'éjecter la fille.

— Je suis ici pour vous tuer, monsieur Forrest. Sous le nom de Dora Wilkins, je vivais tranquillement à Jasper, et vous avez donné l'ordre à vos hommes de m'assassiner. Tout cela n'est pas du goût de miss Atomos.

La mâchoire de Nathan tomba. Sa stupeur était telle qu'il se sentait incapable d'articuler un mot.

— Voyez-vous, continua Catherine Lomakine de sa voix creuse, le Ku Klux Klan a commis une monumentale erreur en s'attaquant en ma personne à un membre de l'organisation Atomos. Grâce au cerveau-moteur que je porte dans le crâne, je suis immortelle, et, si Gregg a réussi à m'abattre momentanément, c'est parce qu'il m'a frappée entre neuf et dix

heures du matin, court laps de temps pendant lequel le Grand Cerveau qui nous dirige est hors d'état de fonctionner. En ce moment, c'est d'ailleurs ce Grand Cerveau qui s'exprime par ma bouche, et, si nous vous confions nos secrets, monsieur Forrest, ne croyez pas que c'est par imprudence. Vous allez mourir et serez incapable de nous nuire.

Nathan Forrest était terrorisé. Ainsi que chaque habitant des États-Unis, il n'ignorait pas la puissance fantastique de miss Atomos, héritière de la trop sinistre Mme Atomos, mais espérait encore que tout cela n'était qu'un mauvais rêve.

— Vous ne rêvez pas, monsieur Forrest, dit Catherine Lomakine qui semblait avoir la faculté de lire dans ses pensées. Miss Atomos reprend son action contre les États-Unis et débutera par l'élimination totale des membres du Ku Klux Klan. À moi seule, j'ai déjà tué six de vos hommes et leurs familles. Demain, mes amis s'occuperont des autres *klansmen*. Adieu, monsieur le « grand titan ».

Nathan bondit, mais un éclair jaillit du poing de Catherine Lomakine et le frappa en pleine poitrine. Foudroyé par une fantastique décharge électrique, Nathan Forrest s'écroula, mort avant d'avoir touché le sol.

Alors, la fille se leva, quitta la maison en passant à nouveau par la fenêtre, monta dans une voiture qui stationnait un peu plus loin et démarra en direction du centre.

---oOo---

Le lendemain matin, des gosses découvrirent le cadavre nu et sanglant de Gregg dans les buissons du parc. Immédiatement prévenue, la police vint enlever le corps. Une équipe le transporta à la morgue tandis que d'autres policiers tentaient de relever des indices sur la terre détrempée.

À la morgue, le médecin légiste constata que Gregg avait été proprement égorgé. Il plaça alors le cadavre sur le ventre et vit l'inscription fatale qui s'étalait entre les omoplates du mort : *Hiroshima, Nagasaki, avec les compliments de miss Atomos*…

Il demeura un instant comme statufié, bondit enfin sur le téléphone.

Dans la matinée, et par découlement logique l'on découvrit les cadavres de Sam, de Joe, de leurs trois compagnons, ceux des membres de leurs familles, des gens chez lesquels ils logeaient.

Dans le même temps, une femme de ménage butait, sur le corps déjà froid de Nathan Forrest.

À part Gregg, toutes les victimes avaient été électrocutées et toutes portaient la « carte de visite » de miss Atomos entre les omoplates.

Apparemment, miss Atomos venait de déclarer la guerre au Ku Klux Klan, et, bien que Nathan Forrest ne fût plus en mesure de répéter les paroles de Catherine Lomakine, tous le comprirent. La nouvelle traversa les U.S.A., se répandit dans Palm Beach où Smith Beffort veillait toujours la tombe du Singe[7].

CHAPITRE IV

Ce fut le docteur Alan Soblen qui apprit que miss Atomos était de retour. Il écoutait les informations en prenant son petit déjeuner, mais son attention avait du mal à se fixer sur la voix du speaker. En fait, Soblen commençait à s'ennuyer en Floride. Le ciel y était trop bleu, les gens trop snobs, et, surtout, le petit homme manquait d'activité.

Depuis l'atroce tragédie qui avait endeuillé la région et depuis la disparition totale de la cité Atomos, rien ne s'était produit.

L'île – immense et possédant la forme d'une soucoupe volante, telle que les auteurs de science-fiction décrivent habituellement cet engin – s'était enfoncée dans les flots au large de Palm Beach, emportant dans ses flancs indestructibles la jeune et jolie Mie Azusa, alias miss Atomos, dont Smith Beffort était éperdument amoureux. Chacun savait que Mie Azusa était une victime. Enlevée à Tokyo où elle étudiait le chant à l'école Takarazuka la jeune fille avait été transportée sur l'île. Là, tout un monde vivait vingt-trois heures sur vingt-quatre en obéissant aux ordres d'un fantastique cerveau électronique que M^me^ Atomos avait réglé avant sa mort pour des dizaines d'années. Tous les membres de l'organisation Atomos portaient dans le crâne un minuscule cerveau-moteur réagissant aux impulsions du Grand Cerveau. Ce dernier se mettait lui-même automatiquement en panne chaque matin, entre neuf et dix heures, probablement afin de recharger ses batteries. Pendant ce laps de temps (hélas trop court pour qu'une opération tendant à débarrasser de son cerveau-moteur l'un des esclaves du cerveau électronique puisse être envisagée), chaque sujet redevenait lui-même. Toutefois, bien que conscient de son état, il ne pouvait se souvenir de ses faits et gestes pendant les précédentes vingt-trois heures…

Cela expliquait la bizarre conversation qui s'était déroulée à Jasper entre Dora Wilkins et son jeune amant : elle ne pouvait aimer que pendant *son*

heure de lucidité.

Ce qui était vrai pour Dora Wilkins l'était pour miss Atomos. Amoureuse de Smith Beffort soixante minutes par jour, elle ne cherchait qu'à le tuer tout le reste du temps. Elle obéissait en cela au cerveau électronique, Beffort était l'ennemi n° 1 de l'organisation Atomos qu'il était chargé de détruire. Pour cela, son devoir lui commandait de frapper à la tête, d'abattre en premier lieu Mie Azusa qu'il aimait profondément… C'était une situation sans issue ! Soblen mordit dans un toast, soupira. Depuis la disparition de Mie Azusa, après la mort du Singe, Smith Beffort avait terriblement changé. Vingt fois par jour, il se rendait au cimetière où le Singe reposait depuis trois mois, observait le mort toujours intact dans son cercueil de verre. Cette extraordinaire conservation était l'œuvre du Grand Cerveau qui, par le truchement de ses sujets, avait juré de revenir chercher le Singe, de le ressusciter et de le soumettre à ses ordres.

Soblen savait que le Singe avait succombé aux effets d'une blessure au cœur. Blessure insignifiante, grosse comme un trou d'épingle et cependant mortelle, qui pouvait avoir été provoquée par l'aiguille d'une seringue ayant injecté un produit destiné à empêcher la mortification des chairs.

Mort pour les hommes le Singe ne l'était pas pour l'organisation Atomos. Un jour, il serait enlevé, transporté sur l'île et ressuscité. Ensuite, d'habiles chirurgiens lui placeraient dans le crâne un cerveau-moteur, et il deviendrait à son tour un serviteur du Grand Cerveau.

C'était entre la résurrection et l'opération que Smith Beffort espérait pouvoir intervenir. Pour cela, il veillait sur le cadavre de l'ancien chef du F.B.I. et, quand il n'était pas au cimetière, guettait la mer de la fenêtre de sa chambre.

Hôtel Hilton, chambre 354. Là, Beffort et Mie Azusa s'étaient aimés fugitivement, mais intensément. Beffort ne l'avouait pas, mais Soblen savait qu'il n'espérait que le retour de Mie Azusa.

Une phrase jaillit du poste que Soblen n'écoutait pas, creva le blindage de sa méditation, se glissa en lui à la façon d'une faible décharge électrique, secoua enfin son attention :

— Ce matin, à Birmingham, en Alabama, quinze cadavres ont été découverts par la police. Les corps portaient tous la trop célèbre marque de miss Atomos : Hiroshima, Nagasaki…

Soblen cracha son toast, sortit de sa chambre comme un ouragan et fonça jusqu'à la chambre 354. Il y entra d'un élan, oubliant de frapper, tant son

émotion était grande, vit tout de suite la large carrure de Beffort qui se silhouettait devant la fenêtre.

— Smith ! *Elle* est de retour !

Beffort, qui s'était retourné, grimaça.

— Qu'est-ce que vous racontez, doc ?

Il avait l'air d'émerger d'un songe. Soblen referma la porte, s'assit sur le bord du lit.

— Je viens d'entendre la nouvelle à la radio, dit-il en s'efforçant au calme. Tout a recommencé ce matin, à Birmingham…

---oOo---

L'avion se posa sur le *Municipal Airport* de Birmingham moins d'une heure après l'irruption de Soblen dans la chambre 354.

Beffort et le docteur en descendirent, furent instantanément cueillis par Walter Young, directeur du F.B.I. pour l'Alabama. Ce dernier ne connaissait pas personnellement les deux hommes, mais savait qu'ils luttaient furieusement contre l'organisation Atomos, qu'ils étaient à l'origine de la mort de M^me^ Atomos.

En outre, Smith Beffort, qui avait les pleins pouvoirs depuis le dramatique décès du Singe, pouvait en clin d'œil mobiliser l'armée, la police, la garde nationale et, naturellement, n'importe quel *G'man.*

Aussi, ce fut presque au garde-à-vous que Walter Young se présenta. Beffort lui jeta un coup d'œil perçant, lui tapota amicalement l'épaule.

— Laissez tomber les salamalecs, Young. Si miss Atomos attaque l'Alabama comme elle a attaqué la Floride, vous n'aurez même pas le temps de m'appeler par mon prénom. Maintenant, grimpons dans votre voiture, et racontez-moi comment cela a débuté.

Mis à l'aise, Young s'exécuta tandis que le véhicule gagnait le centre de la ville où s'élevait le bâtiment fédéral. Bien entendu, il ignorait complètement le rôle de premier plan que jouait Dora Wilkins dans ce drame. Il relata simplement les faits qui s'étaient déroulés depuis la découverte du corps de Gregg.

— Finalement, conclut Beffort, vous ne savez pas qui a tué ces quinze personnes ?

— Non, avoua Young, mais un détail peut vous intéresser : six des victimes appartenaient au Ku Klux Klan[8] !

Alan Soblen n'ayant pas écouté jusqu'au bout le communiqué diffusé par la radio c'était la première fois que Beffort entendait prononcer le nom du K.K.K. à propos de la réapparition de miss Atomos.

— Diable ! Cela n'est peut-être qu'une coïncidence ?

— Certainement pas, fit Young. Ici, nous sommes persuadés que miss Atomos vient de déclarer la guerre au klan. Après avoir supprimé ces six hommes – dont faisait partie Nathan Forrest qui portait le titre de « grand titan » – elle s'est rendue à leur domicile et a liquidé les membres de leur famille.

Beffort et Soblen échangèrent un regard surpris. C'était bien une nouvelle invraisemblable, car, par le passé, ni Mme Atomos ni son involontaire héritière n'avaient fait de distinction entre les Américains de race blanche. Certes, Mme Atomos avait épargné les Noirs lors de son agression contre San Francisco, mais cela était logique, puisque la sinistre femme désirait chasser les Blancs de la Californie afin d'en faire une république fédérale indépendante réservée aux gens de couleur. Aussi, cette attaque contre le K.K.K. apparaissait-elle sans fondement aux yeux de Soblen et de Beffort.

Il semblait brusquement que la formidable organisation Atomos abandonnait les entreprises de grande envergure pour se limiter à des opérations de harcèlement sans grand intérêt. Était-ce le signe avant-coureur d'un dérèglement inespéré du Grand Cerveau ? Beffort, pas plus que Soblen, n'osait l'espérer.

— De toute manière, continua Walter Young, mes hommes se livrent actuellement aux vérifications d'usage. Déjà, les spécialistes ont repéré une empreinte de femme chez Nathan Forrest et dans la chambre où logeait Gregg. Nous pensons que cette empreinte pourrait être celle de la criminelle…

Il se tourna vers Beffort, ajouta, l'œil brillant :

— Si c'était miss Atomos ?… En personne !

Beffort demeura de marbre et, dans son coin, Soblen étouffa un ricanement. Il savait parfaitement que, si une empreinte avait été laissée, c'était volontairement, dans un but déterminé, mais qu'en aucun cas il ne pouvait s'agir de miss Atomos. Celle-ci se tenait en retrait ; comme les généraux, elle dirigeait les opérations de loin. Probablement de son île qui pouvait aussi bien être immergée dans le golfe du Mexique que dans la baie de Mobile… Nul ne pouvait savoir. Nul n'était en mesure de prévoir quand, où et comment serait asséné le prochain coup. Il fallait attendre en

demeurant vigilant, ne pas s'énerver comme Young qui était visiblement sur les dents depuis le matin.

— Décontractez-vous, conseilla froidement Beffort. Avant que vous y compreniez quelque chose, les places des cimetières se vendront aux enchères dans votre secteur…

---oOo---

Bon nombre des habitants de Birmingham avaient peur, mais ceux qui se réunirent ce soir-là dans une prairie de la proche campagne étaient bien près de la panique.

Il s'agissait en effet d'un rassemblement-surprise du *klan,* décidé par Gray en raison des événements. Sous le ciel d'encre où roulaient de menaçants nuages, les *klansmen* formaient le cercle. Un aide venait d'enflammer la croix. Une immense lueur pourpre éclairait la réunion de sa clarté dansante, mais les assistants tournaient le dos à une zone ténébreuse qui s'épaississait encore au-delà des véhicules également rangés en cercle.

Gray escalada les marches, prit pied sur la tribune, baissa sa cagoule. Aussitôt, les trois cents *klansmen* l'imitèrent, et leur peur monta d'un degré. Si le « génie » dissimulait son visage, cela signifiait qu'un réel danger menaçait le klan.

Gray prononça rapidement la prière rituelle, stoppa d'un geste la litanie qu'amorçaient ses sujets et expliqua :

— Ce soir, nous n'avons pas le temps…

Un murmure courut dans la foule. Gray leva les bras.

— Je dois vous dire tout de suite que cette réunion est la dernière du mois. Vous n'ignorez pas que miss Atomos vient d'assassiner six de nos amis ainsi que leurs proches parents, cela sans aucun prétexte, par pure sauvagerie et probablement au hasard ! Miss Atomos veut devenir l'amie des Nègres !

La foule murmura de nouveau, oubliant que Gray venait de se contredire pour mieux masquer son ignorance.

Effectivement, il ne savait pas pourquoi le *klan* était frappé. Cette incertitude le rongeait, mais il ne fallait pas que les *klansmen* aient le loisir de se forger une opinion. Gray improvisait. En disant que miss Atomos n'avait pas de prétexte, il rangeait les victimes dans la catégorie des martyrs. En ajoutant que la Japonaise tentait un rapprochement avec les gens de race noire, il laissait sous-entendre un motif. En parlant de hasard,

il insinuait que chacun de ses interlocuteurs pouvait être prochainement et sans avertissement éliminé.

— Tenez-vous sur vos gardes et soyez armés ! La lutte qui s'engage sera sans merci, mais n'oubliez pas que Dieu est avec nous !

Il laissa s'établir un court silence avant d'ajouter :

— D'autre part, nous bénéficions, pour une fois, de l'aide, inconditionnelle des forces armées, policières et fédérales ! Malgré les allégations perfides de Johnson, les États-Unis seront obligés de reconnaître que nous sommes des victimes[9].

Une clameur couvrit sa voix, et Gray sut qu'il avait touché juste. Une fois fanatisés, les *klansmen* seraient – du moins Gray l'espérait-il – capables de combattre jusqu'au bout. Il fallait pour cela les persuader qu'ils luttaient pour la bonne cause, et ce ne serait pas difficile. Gray s'y employa pendant les quinze minutes qui suivirent, évoqua la mémoire des anciens qui avaient fondé le K.K.K. en 1866, rappela – mais était-ce nécessaire ? – que Dieu l'avait toujours protégé.

— Maintenant, termina-t-il, dispersez-vous et attendez les instructions de John Crowell. À partir de cet instant et par décision du comité supérieur, Crowell est nommé « grand titan » en remplacement de notre malheureux camarade Nathan Forrest. À bientôt, mes frères !

Tandis que les applaudissements crépitaient, Gray quitta rapidement la tribune, contourna la croix qui finissait de se consumer et gagna lestement sa voiture. Là, il retira sa robe et sa cagoule rouge, glissa le tout dans une serviette qu'il plaça dans le coffre de la Dodge. Après quoi il s'installa derrière le volant, mit en route et démarra.

En sortant du champ, il jeta un coup d'œil dans son rétro, vit que les *klansmen* démontaient la tribune. En retrait, des phares s'allumaient, des moteurs grondaient. Gray appuya sur l'accélérateur. Il ne tenait pas à être mêlé au flot des voitures qui regagneraient Birmingham et ses environs. Puis, il habitait Gadsen, à une cinquantaine de *miles*, avait hâte de rentrer chez lui.

Tout en roulant, il évitait de penser à miss Atomos. La mort brutale de Nathan Forrest l'avait durement secoué. Forrest était un homme dangereux, rapide malgré son embonpoint, qui savait se servir d'une arme. Or, l'enquête préliminaire du F.B.I. venait d'établir que Forrest était armé au moment de sa mort.

Ce dernier point affolait un peu Gray. En plusieurs circonstances, il avait vu Forrest à l'œuvre, se demandait encore comment il avait pu se laisser surprendre dans sa propre maison…

Tout cela créait en lui un état de nervosité extrême. Il pensait que, dans une guerre, l'on cherche d'abord à abattre les chefs du parti adverse. Vis-à-vis de miss Atomos, il était donc à liquider au même titre que Forrest !

Gray quitta avec soulagement l'ombre et la solitude trop complète de la départementale, s'engagea sur la 59, éclairée a giorno et très fréquentée malgré l'heure tardive. Là, il maintint l'accélérateur au plancher sans souci des limitations de vitesse, atteignit Gadsen en moins de vingt minutes. Le fait d'être dans sa ville le calma un peu. Il traversa lentement l'agglomération, obliqua vers Athalla, vira dans une large avenue et stoppa enfin devant sa maison. Habituellement, il garait sa voiture dans son jardin, mais y renonça pour ne pas risquer d'éveiller sa femme et ses deux enfants. D'ailleurs, la maison était silencieuse, ténébreuse, et il était certain que Joan ne l'attendait plus.

Il descendit de la Dodge, alluma une cigarette inspecta longuement l'avenue. Inconsciemment, il n'avait cessé de surveiller son rétro depuis son départ, était persuadé qu'on ne l'avait pas pisté. Néanmoins, un sentiment qu'il ne pouvait définir lui commandait de se méfier. En fait, Gray avait la sensation de se mouvoir sur une étroite planche pourrie qui pourrait céder au moindre mouvement trop brusque.

Il demeura longtemps immobile, jeta sa cigarette, poussa la porte basse et pénétra dans la cour de sa maison. Il était chez lui, dans une enceinte privée. Chaque nuit, des patrouilles de police et des équipes de vigiles sillonnaient les rues de ce quartier éminemment résidentiel. Gray aurait dû se rassurer, ne plus sentir les désagréables vibrations qui agitaient ses mains. Mâchoires soudées, il parcourut l'allée bétonnée qui conduisait au perron, s'immobilisa une nouvelle fois sur celui-ci.

La nuit était profonde ; rien ne bougeait, mais Gray avait l'impression d'être épié. Il lutta contre sa peur, introduisit en tâtonnant la clef dans la serrure, entra vivement et repoussa la lourde porte. Sa main glissa le long de la cloison, actionna le commutateur. La lumière jaillit, rassurante. Gray soupira, se rendit dans la cuisine, avala un verre d'eau. Maintenant, il se sentait normal. Toute cette histoire à propos de miss Atomos était, à y bien réfléchir, on ne peut plus tirée par les cheveux…

Certes, Forrest et les autres étaient morts, mais Gray commençait à croire que quelqu'un avait utilisé la signature de la Japonaise pour mieux répandre la panique chez les *klansmen*.

Il grimpa l'escalier menant aux chambres en éteignant derrière lui, prit pied sur le palier, ouvrit doucement la porte de la pièce où dormaient les enfants. Il tendit l'oreille, n'entendit rien. Pourtant, Bob souffrait des végétations. On l'entendait ronfler depuis la cuisine…

Gray donna la lumière, poussa un hurlement.

Sa femme et ses enfants gisaient, inertes, sur la moquette de la chambre, et un homme, revêtu d'une combinaison noire, chaussé de courtes bottes, braquait sur lui un objet qui ressemblait à un stylo chromé.

Gray se rua en avant. Une courte flamme traversa la pièce, le frappa en pleine poitrine. Il sentit une formidable secousse, et un voile pourpre tomba devant ses yeux révulsés…

CHAPITRE V

Le lendemain matin, Smith Beffort s'éveilla de bonne heure, fit une rapide toilette, alla frapper à la porte de Soblen. Ce dernier lui ouvrit aussitôt, haussa un sourcil.

— Bonjour, Smith. Que se passe-t-il ?

— Rien de spécial, doc. J'ai simplement étudié les rapports que m'a confiés Young.

— J'ai fait la même chose. Il n'y a rien d'intéressant dans tout cela, n'est-ce pas ?

Beffort s'assit, tira un feuillet de sa poche, en souligna un passage d'un trait d'ongle.

— Apparemment, on pourrait croire que cette nouvelle affaire Atomos a débuté par la mort de Gregg, doc. Cependant, je me suis demandé pour quelle raison il a été égorgé alors que ses amis ont été électrocutés. Savez-vous quelle profession exerçait Gregg, docteur ?

— Non, je n'ai pas cherché à l'apprendre.

— Il était garçon boucher.

— Ah !

— Cela ne vous inspire pas, et je vous comprends. Vous changerez d'optique quand je vous aurai mis sur la voie. Voici ce que j'ai trouvé en remontant de quelques jours dans les activités routinières des hommes de Young. Un Noir et sa famille assassinés à Bessemer après avoir emménagé dans un immeuble où n'habitaient jusqu'alors que des Blancs. Le même jour, mais à Decatur, on découvre le cadavre d'un certain Holley. L'homme était de race blanche. Il avait été tué d'une balle de pistolet dans la tête. L'enquête a démontré que plus de la moitié des ouvriers qu'il employait dans son usine étaient des Noirs. À la suite, de ces crimes, le F.B.I. local acquiert la conviction que le K.K.K. est responsable, mais ne peut trouver

assez de preuves pour procéder à des arrestations. Les témoins présumés sont muets ; les coupables présumés possèdent des alibis increvables.

— Comme d'habitude ! intercala Soblen.

Beffort opina, reprit son exposé :

— Mais voici plus étrange ! Cette fois, le lieu du drame est la ville de Jasper. Un rédacteur de journal, Alex Aaron, attend avec impatience une jeune journaliste nommée Dora Wilkins. Il ne l'emploie que depuis six mois, mais elle donne toute satisfaction, et il désire lui confier un reportage important. Il téléphone plusieurs fois à son domicile, décide, en désespoir de cause, de se rendre chez elle. Là, il tombe sur le cadavre d'un jeune Noir travaillant également au journal. L'homme, le crâne défoncé, a ensuite été pendu devant la façade, mais quelqu'un a coupé la corde. Dora Wilkins est introuvable. L'enquête prouve qu'elle a été assassinée. Un oreiller complètement imbibé de sang laisse supposer que les tueurs l'ont saignée à blanc. Après quoi ils l'ont pendue à côté du jeune Noir qui était son amant et ont accroché entre eux une pancarte portant le sigle K.K.K.

Beffort releva les yeux, dévisagea Soblen attentif et ajouta, en martelant ses mots :

— Ces deux derniers assassinats ont été commis entre neuf et dix heures du matin, et le cadavre de Dora Wilkins n'a pas été retrouvé !

— Entre neuf et dix heures du matin !

— O.K., doc, vous êtes sur la piste. Dora Wilkins s'est amenée à Jasper il y a de cela six mois. Personne ne la connaissait ; elle n'avait aucune attache dans le pays, et même Alex Aaron ne savait pas d'où elle venait. C'était une jeune femme blonde, assez distinguée et très discrète. On savait qu'elle était une partisane acharnée de l'intégration raciale, qu'elle appuyait l'action du pasteur noir Martin Luther King, mais, jusqu'à sa mort, nul ne savait qu'elle couchait avec un Nègre. D'ailleurs, elle ne lui adressait jamais la parole, ne le regardait même pas lorsqu'elle le croisait dans les locaux du journal. Alex Aaron a dit textuellement aux enquêteurs qu'il « aurait juré que Dora et Bob ne s'étaient pas encore vus ».

— Conduite étrange pour une partisane de l'intégration ! remarqua Alan Soblen.

— Encore plus étrange quand l'on sait qu'elle le recevait *chaque jour chez elle entre neuf et dix heures du matin !*

Soblen siffla doucement entre ses dents.

— Bon sang ! Smith, croyez-vous que… ?

— Et comment !

— Alors ?

Beffort tendit le menton.

— Le journal où travaillait Dora Wilkins possède une fiche de renseignements portant ses empreintes. Jusqu'à présent, Young n'a pas cherché à savoir qui était réellement Dora. Il recherche mollement un cadavre…

— Compris ! jeta Soblen en enfilant son veston ; nous filons à Jasper ?

Beffort consulta sa montre ; son front se plissa…

— Après dix heures, s'il vous plaît, doc…

Soblen vit qu'il était neuf heures, se laissa choir sur un siège.

— Je me mêle de ce qui ne me regarde pas, Smith, dit-il avec prudence, mais pensez-vous vraiment que Mie Azusa viendra vous rendre visite ?

Les mains de Beffort se crispèrent.

— Je l'espère, doc. Quand elle n'est plus miss Atomos, elle doit se souvenir que je suis son ami…

Soblen ne répliqua pas. À l'exemple de Beffort, il s'était habitué à garder la chambre entre neuf et dix heures du matin…

---oOo---

À neuf heures dix, la sonnerie du téléphone se déchaîna à la réception de l'hôtel Hilton de Palm Beach. Le réceptionniste – qui n'était pas un employé ordinaire, mais un homme du F.B.I. – décrocha machinalement.

— Ici, le Hilton…

— M. Beffort, je vous prie ? demanda une voix douce.

Le *G'man* éprouva un choc. Une seule femme ayant un pareil accent pouvait demander Beffort ! Il ne perdit cependant pas son sang-froid, mentit avec beaucoup de naturel.

— Ne quittez pas. M. Beffort n'est pas dans sa chambre.

— Ce sera long ?

Elle était inquiète, presque angoissée. Son ton indiquait qu'elle ne disposait que de peu de temps.

— Non, la rassura le *G'man*, un groom vient de partir à sa recherche. Vous restez en ligne ?

Tout en parlant, il manœuvrait un contact, se branchait sur une table d'écoute directement reliée au poste central. À l'autre bout de la ligne, un *G'man* décrocha, entendit la réponse de la correspondante.

— Je ne quitte pas, mais faites vite, je vous en prie !

Puis, le *G'man* reconnut la voix de son collègue.

— Ce ne sera pas long, madame. On vient de me dire que M. Beffort est dans le parc…

C'était le mot clef. Instantanément, le *G'man* qui surveillait la table d'écoute entra en communication avec la poste centrale, demanda le repérage du poste d'appel. Simultanément, plusieurs voitures-radio lançaient leur moteur, prêtes à se rendre en temps record à n'importe quel point du secteur qu'elles couvraient. Il y eut un instant d'extrême tension, puis la réponse vint, décevante :

— Cabine publique ! Réseaux groupés, automatiques, impossible à repérer !

Le *G'man* jura sourdement, commuta inversement.

— Laisse tomber, Jack, elle est à l'abri…

Le réceptionniste serra les dents, enfonça une fiche.

— M. Beffort n'est plus chez nous, madame.

Il y eut un silence. De peur qu'elle ne raccroche et au risque de se démasquer, il ajouta rapidement :

— Il nous a quittés hier matin pour se rendre à Birmingham.

— Vous ne le saviez pas ?

— Je n'étais pas de service, madame.

— Quelle est son adresse ?

— Hôtel Sheraton, rue…

Le déclic bref du combiné écrasant son support lui coupa la parole. Il s'essuya le front d'un mouchoir hâtif, se demanda vaguement s'il n'allait pas se faire engueuler…

Dans le même temps, Eddy Witturst – collaborateur direct de Beffort – appelait Birmingham de son central de Palm Beach.

---oOo---

Il était neuf heures vingt-huit. Beffort écarta les rideaux, observa la rue grouillante. Il n'éprouvait aucune impatience. Il savait que Mie Azusa le rejoindrait un jour ou l'autre, quels que fussent les obstacles qui les séparaient. Il était également persuadé qu'il parviendrait à libérer la jeune Japonaise de sa servitude. Par l'intermédiaire du docteur Soblen, il s'était mis en relation avec deux éminents chirurgiens d'Atlanta. Ceux-ci avaient

assuré qu'une opération du cerveau pouvait être réalisée en moins de soixante minutes, à condition de respecter certaines obligations.

Tout d'abord, il fallait, mais cela coulait de source, que la patiente se rendît sur place. Ensuite, la nécessité d'agir avec une extrême rapidité et uniquement entre neuf et dix heures exigeait qu'elle fût sur la table d'opération avant neuf heures quinze. Le reste était l'affaire de l'équipe chirurgicale qui devrait, en moins de trois quarts d'heure, réussir la première partie du travail et retirer du crâne de Mie Azusa le terrible cerveau-moteur… Cela fait, la suite ne serait qu'une banale affaire de routine.

Beffort soupira. Pour parvenir à remplir toutes les conditions requises, il faudrait malgré tout bénéficier d'une chance quasiment miraculeuse !

Il laissa retomber les rideaux, fut surpris par le déclenchement brutal de la sonnerie du téléphone intérieur. Il décrocha, se nomma, entendit une standardiste lui dire qu'on le demandait de Palm Beach et qu'il ne fallait pas quitter. Trente secondes coulèrent dans un bruit de friture, puis la voix curieusement proche de Witturst explosa dans l'écouteur :

— Vous êtes là, Smith ?

— Allez-y, Eddy, j'écoute.

— Tenez-vous bien ! prévint le *G'man.* Mie Azusa vous a appelé au Hilton !

Le cœur de Beffort rata un battement.

— Comment savez-vous que c'est elle ?

— Qui voulez-vous que ce soit ? À moins que vous n'ayez une petite amie possédant un léger accent japonais…

— C'est tout ?

— Elle a aussi téléphoné d'une cabine publique, puis elle a raccroché avant d'obtenir votre adresse complète. Enfin, son appel s'est produit juste après neuf heures, et elle paraissait salement pressée. Ça vous suffit ?

— Quelles mesures avez-vous prises ? éluda Beffort.

— J'ai fait renforcer la garde autour du cimetière. Si miss Atomos est dans le coin, un coup de force est à craindre, non ?

— Peut-être… En dehors de cela ?

— Rien – C'est ce que vous vouliez, n'est-ce pas ?

Son ton était franchement désapprobateur. Beffort comprenait qu'ayant carte blanche, Witturst aurait immédiatement fait boucler la ville, aurait alerté l'aviation et la marine afin que des recherches fussent effectuées dans

le golfe du Mexique pour tenter de repérer la cité Atomos. Dans son esprit, miss Atomos ne faisait qu'une avec l'immense île, et, lorsque l'une était là, l'autre ne pouvait pas être très loin.

— Ne vous excitez pas, Eddy. Vous savez bien que la capture de Mie Azusa ne servirait à rien. Elle n'est qu'un robot que le cerveau électronique supprimerait automatiquement en cas d'immobilisation. Après quoi nous aurions affaire à un M. Atomos ou à une nouvelle miss Atomos… Les effectifs ne manquent pas dans la cité !

— Vous raisonnez juste, admit Witturst, mais c'est une situation à laquelle je ne puis m'accoutumer. Dire qu'après la mort de M^me^ Atomos j'imaginais que tout était terminé !

— La lutte sera longue, prédit Beffort. Pour l'instant, contentez-vous d'éviter qu'on vous enlève le Singe.

Il raccrocha, vit qu'il était maintenant neuf heures quarante-cinq. Si Mie Azusa se trouvait à Palm Beach, il était grotesque d'espérer sa visite.

Beffort boucla son holster, enfila son veston, posa la main sur la poignée de la porte. À cette seconde précise, la sonnerie du téléphone retentit de nouveau. Beffort hésita, revint finalement sur ses pas. La même standardiste lui répéta qu'on le demandait de Palm Beach, lui recommanda encore de ne pas quitter. Beffort grommela, alluma une cigarette d'une main. Probablement que Witturst n'avait pas tout dit… Beffort lâcha une bouffée de fumée, écouta le bruit de friture en grimaçant. Soudain, la ligne devint silencieuse, puis une toute petite voix demanda :

— Smith ?

Beffort tressaillit ; ses traits se tendirent. Il attendait cela depuis si longtemps qu'il refusait d'y croire.

— Je sais qui vous êtes, dit-il rapidement, ne me dites pas votre nom, c'est inutile… Quand avez-vous débarqué ?

— Je l'ignore, murmura Mie Azusa.

Puis, comme si tout cela n'avait pas la moindre importance, elle demanda :

— M'aimez-vous toujours, Smith ?

— Je ne pense qu'à vous ! fit Beffort dans un élan.

Un silence s'établit. Comme cela se produit fréquemment, ces deux êtres qui s'aimaient éperdument ne trouvaient plus rien à se dire. Puis, le téléphone est un objet terrible qui sépare les amoureux tout en les réunissant. Le premier, Beffort retrouva sa lucidité.

— Bien entendu, vous ne vous souvenez de rien ?

— Non. Je crois que nous sommes séparés depuis longtemps, mais cela est moins grave pour moi que pour vous. Depuis combien de temps, Smith ?

Consciente une heure sur vingt-quatre, il était évident que Mie Azusa vivait des journées de vingt-quatre jours. Beffort ne l'ignorait pas, et ce fut calmement qu'il répondit :

— Un peu plus de trois mois.

— Depuis notre dernière rencontre, me suis-je manifestée sous mon autre personnalité ?

Cela aussi était une chose qui lui échappait. Pendant ces trois mois – l'équivalent de quatre jours environ pour elle – Mie Azusa ne pouvait savoir ce qu'avait fait miss Atomos dans le temps réel.

— Pas à ma connaissance, déclara Beffort. Récemment, votre « patron » – il faisait allusion au Grand Cerveau – a entrepris une tournée en Alabama, mais vous n'avez pas encore effectué votre « rentrée ».

— C'est pour cela que vous êtes à Birmingham, Smith ?

— Alors, la chose est grave ?

— Comparée aux « tournées » précédentes, elle est insignifiante. Cependant, tout laissait prévoir que cela prendra sous peu une imprévisible extension. Je ne puis que…

— Smith ! coupa Mie Azusa, il est neuf heures cinquante-huit. Dans deux minutes, je vais vous quitter !

Beffort étreignit si fortement le combiné que ses jointures blêmirent. Il avait oublié l'heure, s'était imaginé un instant qu'il parlait à une jeune fille normale. Brusquement, celle-ci lui rappelait qu'elle n'était qu'une mécanique. C'était horrible.

— Écoutez, dit-il rageusement. Je serai ici chaque matin entre neuf et dix heures. Si vous reprenez connaissance à Birmingham, téléphonez-moi immédiatement et filez ensuite directement à l'aéroport. Là-bas, un avion supersonique sera prêt à partir. Je vous rejoindrai, et nous décollerons pour Atlanta où une table d'opération sera préparée à votre intention. N'ayez aucune crainte. Je vais donner des ordres pour que tout soit prévu dans le plus petit détail. Ainsi, à Atlanta, un hélicoptère vous prendra à son bord et vous déposera sur le toit de la clinique. Les chirurgiens seront prêts, mais il faut que nous décollions de Birmingham au plus tard à neuf heures deux. C'est une condition essentielle. Si elle est réalisée, vous serez libérée ! Vous m'entendez ? Libérée !

Seul, le ronronnement léger que produisait la ligne lui répondit. Beffort comprit que Mie Azusa n'avait pu l'écouter jusqu'au bout. Le Grand Cerveau avait capté toutes ses facultés exactement à l'heure prévue, sans un dixième de seconde de retard.

— Terminé ? s'enquit la standardiste.

— Terminé ! murmura Beffort d'une voix rauque.

Et il raccrocha doucement, avec accablement, pas du tout sûr que Mie Azusa eût seulement saisi un mot de ce qu'il venait de dire.

CHAPITRE VI

Smith Beffort et Soblen pénétrèrent dans le bureau de Walter Young. Ce dernier avait appelé Beffort à l'hôtel Sheraton pour lui annoncer que l'un des chefs du K.K.K. et les siens venaient d'être découverts morts dans leur maison de Gadsen.

— De qui s'agit-il ? s'enquit Beffort.

— De M. H. Gray, le renseigna Young. Il portait le titre de « génie » au sein du Ku Klux Klan. Lui, sa femme et ses deux enfants ont été foudroyés par une décharge électrique extraordinairement puissante. Le médecin légiste de Gadsen a déchiffré la fatale signature de miss Atomos entre leurs omoplates… À part cela, mes hommes n'ont relevé aucun indice. Les voisins n'ont rien entendu, et les policiers qui patrouillent dans le quartier ont simplement noté que la Dodge de Gray stationnait devant sa maison au lieu d'être garée dans le jardin. Apparemment, Gray est rentré assez tard. Il revenait probablement d'une réunion de son klan. C'est tout ce que nous savons…

Il était penaud, écœuré, ne cherchait pas à le cacher.

— En somme, remarqua Beffort, Gray, Forrest, Gregg et toutes les autres victimes appartenaient au *klan* de Birmingham ?

— Exactement.

— Avez-vous identifié l'empreinte dont vous m'avez parlé ?

— Pas encore. C'est celle d'une femme, c'est la seule certitude des spécialistes.

— L'avez-vous comparée à celles de Dora Wilkins ?

Young sursauta.

— Je n'en vois pas l'intérêt, protesta-t-il ; Dora Wilkins a été exécutée, et son cadavre reste introuvable ! Comment voulez-vous qu'elle soit mêlée à cette affaire ?

Beffort eut un mince sourire, alluma une cigarette.

— Quand il s'agit de l'organisation Atomos, dit-il, il faut éviter de considérer les faits sous leurs angles habituels. Les événements passés nous ont appris qu'un membre de cette organisation pouvait fort bien mourir entre neuf et dix heures du matin, puis ressusciter quinze minutes plus tard ! C'est évidemment invraisemblable, mais, lorsque le mot « Atomos » est prononcé, il évoque infailliblement tout ce qui est inimaginable, incroyable et fantastique ! Lors des précédentes interventions de l'organisation Atomos, vous avez sans doute suivi les événements de votre bureau, par le truchement des journaux, de la radio, de la télévision, et vous avez pu croire que tout cela relevait du domaine de la fiction. Or, je puis vous assurer de la véracité des faits, Young ! J'y étais, ainsi que le docteur Soblen, et nous avons vu des morts défiler dans New York, le champignon « Pooley » et les araignées géantes déferler sur Dallas, San Francisco plongé dans la torpeur par un incroyable rayon et la Floride peuplée d'ivrognes, de femmes étouffées par des bébés crotales ! Nous sommes persuadés que l'Empire State peut être détruit en une seconde par miss Atomos, et ses cent deux étages réduits à un ridicule petit tas de poussière ! Lorsque le Grand Cerveau le décidera, les États-Unis seront transformés en cendres en un clin d'œil ! Mettez-vous bien ça dans la tête et dites-vous que miss Atomos fait joujou avec nous !

Beffort reprit son souffle, ajouta plus posément :

— Cela dit, et pour en revenir à nos préoccupations actuelles, sachez que, si vous aviez lu attentivement les rapports de vos gars à propos de l'affaire de Jasper, vous sauriez que Dora Wilkins semble ne pas avoir de passé. Elle est venue de nulle part un beau matin et s'est évanouie dans le néant après avoir été assassinée. Or, le docteur Soblen et moi-même pensons qu'elle s'est installée à Jasper sur ordre du Grand Cerveau afin de remplir une certaine mission entrant dans le cadre des opérations Atomos et que le *klan,* ignorant évidemment à qui il s'en prenait, s'est suicidé en la tuant !

Il pointa son index sur Young qui l'observait bouche bée.

— Maintenant, je vais vous dire ce qui va se produire : les *klansmen* vont vous demander aide et protection, et vous serez naturellement obligé d'accepter. Ce faisant, vous dresserez toutes vos forces entre le *klan* et miss Atomos dans l'Alabama. Miss Atomos vous prendra pour cible, vous tenterez de riposter, et cet État sera sous peu à feu et à sang !

Young était blafard.

— Comment éviter cela ? souffla-t-il.

Beffort secoua négativement la tête.

— Il n'y a rien à faire. La bataille est engagée, il faudra se battre. Pour l'heure, essayons de savoir qui est réellement Dora Wilkins. Décollez-vous de votre fauteuil, Young, nous partons sur-le-champ pour Jasper…

En moins d'une heure, il fut établi que les empreintes de Dora Wilkins et celles relevées chez Gregg, chez Nathan Forrest et au domicile des autres victimes étaient identiques.

— Et voilà, conclut Beffort. Vous voyez que les morts peuvent tuer, quand ils appartiennent au groupement Atomos !

Young opina, avala sa salive avec difficulté.

— Et maintenant ?

— Contactez le fichier central du F.B.I. Je pense que nous allons savoir qui est Dora.

Dix minutes plus tard, la bonne réponse tombait sur le bureau de Young : les empreintes appartenaient à Catherine Lomakine, enlevée deux ans auparavant par feu M^me^ Atomos…

— Eh bien ! fit calmement Soblen, on dirait que M^me^ Atomos tient parole du fond de sa tombe. Elle avait dit que Catherine Lomakine n'était pas morte. Nous en avons la preuve.

Il marqua un temps d'arrêt, ajouta :

— Il est vrai qu'il vaudrait peut-être mieux qu'elle ne fût plus de ce monde…

— Pas de sensiblerie, doc, coupa Beffort. Vous savez parfaitement que les serviteurs du Grand Cerveau sont des morts en sursis. Rien ne sert de nous apitoyer sur leur sort. Nous pouvons tenter de les sauver en les opérant, mais, si cela n'est pas possible, il faudra évidemment nous résoudre à les détruire par le feu.

— S'ils sont immortels, objecta Young, je ne vois pas comment vous escomptez les détruire !

— Ils ne sont pas tous récupérables, expliqua Beffort. Ceux qui, comme Catherine Lomakine, ont été tués puis ramenés à la vie artificiellement par leur cerveau-moteur, sont définitivement perdus pour la société. Ainsi, nous savons que quelques-uns de nos amis vivent sur l'île, mais qu'ils sont biologiquement morts depuis des mois. Catherine Lomakine fait partie de ce groupe. Saignée et pendue par le K.K.K., elle serait morte définitivement si la police avait découvert son corps avant dix heures, comme ce fut le cas

pour son amant noir. En effet, on l'aurait transportée à la morgue afin de l'autopsier, et le médecin légiste n'aurait pas manqué de déceler la présence du cerveau-moteur. Cela dit pour que vous compreniez que nous ne pouvons espérer sauver que ceux qui n'ont été qu'opérés sur l'île. Les autres doivent être liquidés au lance-flammes…

Young opina.

— Donc, il faut nous lancer aux trousses de Dora… enfin, de Catherine Lomakine ?

— Tout juste. Faites diffuser sa photographie dans l'État, mais prévenez vos hommes qu'ils ne peuvent rien contre cette fille. Qu'ils avertissent immédiatement le docteur Soblen quand ils auront retrouvé sa trace. Celui-ci alertera le général Stuart qui jettera ses brigades spéciales dans la bagarre. N'oubliez pas, Young, et répétez-le à vos gars : seul, le feu peut venir à bout des membres de l'organisation Atomos !

---oOo---

En fin de journée, l'armée achevait de prendre position sur le territoire de l'Alabama. Le général Stuart commandait les brigades anti-Atomos dont l'arme principale était le lance-flammes.

Toutes les villes importantes de l'État formaient autant de P.C. reliés par radio à Birmingham, grand Q.G. de Stuart qui se tenait prêt à répondre aux ordres de Beffort. L'armée pouvait donc cracher le feu au premier commandement, mais, comme dans la guerre de guérilla, l'ennemi demeurait invisible. Pourtant, les hommes de Young, aidés par la police locale, ratissaient la région avec beaucoup de conviction. Seulement, il était clair que trouver Catherine Lomakine sans bénéficier d'un début de piste serait aussi difficile que de dénicher une pomme sur un poirier.

Néanmoins, les alertes ne manquaient pas. Depuis le matin, une cinquantaine de jeunes femmes blondes répondant plus ou moins au signalement de Catherine Lomakine avaient été interpellées, puis relâchées après vérification. Cela créait un climat d'énervement dont Young ressentait particulièrement les effets.

— Nous n'y parviendrons pas si elle reste tranquille, déclara-t-il.

Il était fatigué, sursautait dès que la sonnerie du téléphone retentissait. Beffort alluma une cigarette, croisa les jambes.

— Ne vous inquiétez pas. Avant peu, je suis persuadé qu'un membre du *klan* va passer l'arme à gauche.

Il parlait doucement, sans éveiller l'attention du docteur Soblen qui lisait un journal du soir. Young était décontenancé par leur attitude.

— La presse commence à être sur les dents, fit Soblen.

— Que dit-elle ? demanda Beffort.

— En général, les journalistes ne croient pas que miss Atomos est dans le coup, et certains prétendent que le K.K.K. cherche à dissimuler une bagarre, l'opposant par exemple aux *Black Moslems*, afin d'égarer l'opinion qui pourrait déduire que le Ku Klux Klan vient d'être battu par les Noirs !

— Les Noirs n'y sont pour rien ! s'exclama Young.

— D'accord, admit Beffort, mais la réaction des journalistes est naturelle. Depuis que l'organisation Atomos sévit aux États-Unis, c'est la première fois que l'une de ses attaques a aussi peu d'ampleur. Si vous voulez mon avis…

— Nous le voulons, accepta Soblen.

— Je crois que miss Atomos n'était pas encore prête à déclencher une nouvelle opération, que c'est l'attentat dont fut victime Catherine Lomakine qui l'a décidée à l'action immédiate. En conclusion, il se pourrait qu'il n'y ait pas de catastrophe nationale au cours de ce trimestre.

Young grimaça.

— Vous disiez que si nous protégions les *klansmen*, miss Atomos se retournerait contre nous ! J'ai l'impression que votre prédiction était juste. Qu'est-ce qui vous incline à modifier votre point de vue ?

— Le fait que tout reste calme. Depuis que les policiers de Gadsen ont découvert les corps des Gray, que s'est-il passé ?

— Rien.

— Cela est contraire aux habitudes de l'organisation Atomos qui procède de manière fulgurante, sans laisser de répit à l'adversaire, en frappant chaque fois avec plus de violence.

— Autrement dit, intervint Soblen, l'Alabama n'était pas désigné comme prochaine zone opérationnelle. Miss Atomos n'y avait pas installé d'appareils désintégrateurs, électromagnétiques ou autres. Peut-être que Catherine Lomakine était chargée de préparer le terrain sous l'identité de Dora Wilkins, mais rien n'était prévu en Alabama. Pour une fois, l'organisation Atomos est prise de court. Je me demande comment elle va réagir.

---oOo---

La réponse à la question que se posait le docteur Soblen fut donnée indirectement ce même soir. Il était vingt-trois heures. L'armée et la police, la garde nationale et le F.B.I. veillaient, mais le calme le plus complet régnait en Alabama.

Au point que les *klansmen* commençaient à se rassurer et qu'une prochaine réunion était envisagée par John Crowell, remplaçant de feu Nathan Forrest.

Loin de Birmingham, dans un champ écarté des grandes voies de communications, un vieil homme dormait paisiblement. Il avait monté sa tente à côté d'une antique guimbarde sans couleur, chargée de matériel hétéroclite allant de la brique à la tondeuse à gazon. Il se nommait Col Penn et, après avoir tranché la corde qui étranglait l'amant noir de Dora Wilkins devant la maison de cette dernière, à Jasper, il s'était empressé de mettre les voiles.

Ne lisant pas les journaux, il n'était au courant de rien. Il désirait simplement vivre en paix sans se mêler aux affaires des autres, à condition qu'on ne se mêlât point des siennes. Pour atteindre ce but, il s'efforçait de passer inaperçu, sachant fort bien que, pour vivre heureux, il faut vivre caché.

Donc, sa tente n'était pas plantée au milieu du champ, mais soigneusement dissimulée par une dépression de terrain et par un épais boqueteau. On aurait probablement pu distinguer l'arrière de sa voiture en y regardant de très près, mais, à moins d'avoir de très bons yeux, on aurait d'abord violemment heurté la vieille carrosserie. Puis, le coin était réellement désert, et Col Penn n'attendait pas de visite. Il avait le ventre plein, le cerveau légèrement obscurci par les vapeurs d'alcool (une eau-de-vie de prunes qu'un paysan lui avait donnée en paiement d'une adroite réparation) et ronflait comme une turbine sous sa toile percée.

Cependant, même un peu ivre, Col Penn dormait à la façon des chats, ne pouvait confondre le sifflement qui frappa ses oreilles avec ses propres ronflements. Il ouvrit les yeux, rampa hors de sa tente, tous les sens aux aguets. Tout d'abord, il ne vit que la nuit, mais, comme le sifflement persistait, il s'aventura un peu plus avant, escalada sur le ventre la petite butte qui le protégeait de la curiosité de ses semblables, en atteignit le sommet.

Là, il vit une chose si étonnante qu'il se mit à ricaner en pensant que l'alcool absorbé lui créait des hallucinations. Il se frotta les yeux, se

déboucha les oreilles, regarda et écouta de nouveau. Le « truc » était toujours au même endroit et sifflait avec autant d'intensité en descendant vers le sol. Bien que vivant en solitaire, Col Penn avait malgré tout entendu parler des soucoupes volantes.

Jusqu'alors, il en avait doucement rigolé, et ce qu'il voyait le frappait de stupeur.

L'engin était rond, plat du dessous, bombé du dessus, semblable à une vaste assiette renversée, dégageait une étrange lumière tirant sur le vert, mais irisée de halos jaunes et rouges. Dans l'obscurité, Col Penn devinait plus qu'il ne voyait. Néanmoins, il avait la sensation que l'extraordinaire machine pivotait à toute allure sur elle-même en se rapprochant du sol, et que c'était ce rapide mouvement qui produisait le sifflement.

Tout à coup, l'engin toucha l'herbe, ses lumières s'éteignirent et le sifflement cessa ; la nuit et le silence retombèrent sur le champ que Col Penn observait. Ç'avait été si soudain que le vieil homme fut persuadé qu'il avait tout imaginé. Il secoua la tête, grogna, se mit debout.

Instantanément, quelque chose fendit l'air, l'enveloppa d'une fantastique chaleur, paralysa son cerveau. Col Penn sourit en songeant que l'eau-de-vie lui jouait de sacrés tours, mourut content sans savoir qu'il était désintégré par l'invisible rayon de miss Atomos.

---oOo---

Entre vingt-trois heures quinze et deux heures du matin, plusieurs personnes assistèrent à de curieux phénomènes sur la route 31 reliant Montgomery à Birmingham. Le premier témoin fut Ronald Ludlow, routier de son état. Au volant de son 15 t, il se dirigeait vers Montgomery et se trouvait plus précisément entre Clanton et Cooper lorsque son pneu avant droit fut perforé par un clou. Ludlow jura, stoppa son camion en dehors de la route sur une plate-forme de dégagement prévue à cet effet et sortit du coffre à outils le matériel nécessaire au changement de roue.

Il plaçait son cric quand le sifflement lui fit dresser la tête. Quelque chose apparut au bout de la ligne droite, passa comme un boulet de canon, disparut en un clin d'œil. Ludlow resta bouche bée. Il savait que certaines voitures sont rapides, mais ignorait qu'elles pouvaient se déplacer sans toucher terre…

Trente secondes plus tard, mais à dix *miles* de là, un barman qui rentrait se coucher entendit un sifflement. Il venait de descendre de sa voiture, traversait la route 31. Il hâta le pas, vit une ombre jaillir de la nuit… Avant

qu'il puisse bouger, le projectile lui frôlait le crâne, disparaissait dans le lointain. Le barman pivota, ne vit rien, demeura idiotement planté sur la route. Cinq secondes passèrent, puis le déplacement d'air produit par l'engin l'envoya rouler dans le fossé…

Quatre autres personnes assistèrent au passage du bolide au cours des deux minutes qui suivirent, mais il fallut attendre deux heures du matin pour que Clara Godman – tenancière du vestiaire dans une boîte de nuit de Birmingham – fût obligée d'arrêter sa voiture à cause d'une chose ronde qui barrait Jefferson Avenue. Clara ne voyait pas du tout ce que pouvait être cette boule ni de quelle matière elle était faite. Elle constatait simplement qu'elle empêchait toute circulation dans l'avenue et qu'elle stationnait en un endroit strictement interdit. La jeune femme appuya sur son avertisseur, réitéra plus longuement. Elle était décidée à ne pas bouger tant que la boule ne lui céderait pas le passage.

Quand la police arriva, elle klaxonnait toujours, sans souci des locataires des immeubles voisins qui l'injuriaient par leurs fenêtres grandes ouvertes. Quand elle était dans son droit, Clara Godman était indomptable !

CHAPITRE VII

Le brigadier Joff demanda poliment à Clara Godman de retirer son doigt de son avertisseur et lui conseilla fermement de faire demi-tour, de prendre un autre chemin et d'aller se coucher. Cela dit, il s'approcha de la boule, l'examina. Elle devait mesurer environ dix mètres de diamètre, était de teinte grise, et sa surface ne présentait aucune aspérité, aucune fissure.

— Un ballon-sonde, fit Joff. Il est venu se coincer entre les maisons au lieu de tomber dans un champ. Pas de chance…

Il se retourna.

— Collins, passez un message au central. Il faut prévenir l'office météorologique… Demandez aussi des barrières pour que l'avenue soit bloquée… Pendant que vous y serez, tâchez de savoir si ce ballon n'est pas dangereux.

— Dangereux ?

— Il est gonflé au gaz, n'est-ce pas ? S'il venait à exploser, cela pourrait être mauvais pour ceux qui sont aux fenêtres.

Il avait parlé à haute voix. Les locataires l'entendirent, se retirèrent des barres d'appui. Certains fermèrent les volets pour plus de sûreté. Le brigadier Joff sourit.

— Allez-y, Collins.

Collins contacta le central, passa le message, revint vers Joff.

— Un spécialiste va arriver, dit-il. Jusque-là, nous ne devons toucher à rien.

Joff opina, regarda la boule d'un œil rêveur.

— Vous feriez mieux d'ôter ce machin de ma route, fit rageusement Clara Godman.

Joff haussa les épaules, dit sans tourner la tête :

— Je vous ai dit de faire le tour.

— J'habite à cinquante mètres. Vous ne croyez pas que je vais traverser la moitié de la ville pour rentrer chez moi, non ?

— N'exagérez pas. En contournant le bloc, vous en avez pour cinq minutes.

— Et le sens interdit ?

— Laissez votre voiture au coin.

— Vous vous figurez que je paie une place dans un garage pour que ma voiture couche dehors ? Je resterai ici.

— Si ce ballon explose…

— Vous exploserez avec, interrompit Clara ; c'est vous qui devriez aller vous coucher.

— Ne soyez pas impertinente. Je suis en service.

— Alors, faites votre boulot et enlevez-moi ce machin !

— Je ne peux pas.

— Vous n'en savez rien, vous n'avez même pas essayé. Si j'étais aussi costaud que vous, il y a longtemps que j'aurais tenté le coup. Vous devez avoir un bon tir du pied droit. Envoyez-moi donc ce ballon par-dessus les toits, brigadier !

— Elle a été vaccinée avec une aiguille de phonographe, grogna Collins dans le dos de Joff.

— Qu'est-ce que vous dites ? s'enquit Clara, soupçonneuse.

L'arrivée d'un camion dispensa Collins de répondre. Le lourd véhicule s'immobilisa le long du trottoir, puis une voiture de police le rejoignit. Un groupe d'hommes se dispersa dans l'avenue et le représentant de l'office météorologique dit :

— Ceci n'est pas un ballon-sonde.

Le lieutenant qui l'accompagnait haussa un sourcil.

— Vous en êtes sûr, monsieur ?

— Absolument. Je ne sais pas ce qu'est cet engin, mais je ne pense pas qu'il s'agisse d'un ballon. S'il en était un, sa partie inférieure, c'est-à-dire celle qui repose sur le sol, serait écrasée sous son propre poids. Or, il n'en est rien, n'est-il pas vrai, lieutenant ? D'ailleurs…

Il s'interrompit, se baissa, se releva, l'œil rond.

— Qu'est-ce qu'il y a ? s'enquit le lieutenant, anxieux.

— Cet engin ne repose pas à terre, murmura le représentant de l'office météorologique, d'un ton incrédule.

Le lieutenant et tous les hommes présents constatèrent que le ballon flottait effectivement à quelques centimètres de la chaussée. Néanmoins, il demeurait absolument immobile. C'était ahurissant. L'homme de l'office météorologique le dit, puis annonça qu'il ne pouvait rien faire et demanda à être ramené chez lui. Le lieutenant donna l'ordre au conducteur de la voiture de police d'effectuer ce transport, revint se placer à côté du brigadier Joff.

— Qu'en pensez-vous, Joff ?

— Il faut l'enlever de là, lieutenant !

— Et comment ! s'exclama Clara Godman.

Personne ne fit attention à elle. Vexée, elle s'allongea sur la banquette de sa voiture, alluma une cigarette.

— L'enlever, oui, mais comment ?

— Nous pourrions essayer de le pousser jusqu'au parc. Il flotte, et nous sommes six. Ça ne devrait pas être très difficile…

Le lieutenant, qui savait prendre ses responsabilités, examina encore, une fois le ballon, tira sur sa vareuse et dit :

— D'accord, allons-y tous en même temps et en direction du parc !

Les six hommes s'avancèrent, s'alignèrent au ras du ballon.

— À mon commandement, fit le lieutenant, nous pousserons. Attention ! Poussez !

Clara Godman ricana, jeta sa cigarette, se dressa, s'assit. Elle regarda vers le ballon, vit six corps étendus à terre. Son rire se bloqua dans sa gorge. Elle ne savait pas comment cela avait pu se produire, mais elle était, certaine que les policiers étaient morts, que le ballon y était pour quelque chose. Avec des gestes lents, sans lâcher le ballon de l'œil, elle glissa derrière son volant, tendit une main tremblante, lança le moteur.

Maintenant, elle avait affreusement peur. Cette énorme chose grise, immobile et silencieuse, et qui venait de tuer six hommes en une fraction de seconde, la paralysait. De plus, l'avenue était complètement déserte, aucune lumière ne filtrait dans les immeubles voisins. Clara éprouvait la sensation d'être assise sur un baril de poudre qu'un grondement de moteur trop violent pouvait faire exploser. Elle fit marche arrière lentement, lentement, faillit hurler lorsque son pare-chocs heurta celui de la voiture dans laquelle Joff et Collins étaient venus. Mâchoires crispées, elle passa en première, accéléra doucement pour constater la seconde suivante que son moteur avait calé lors du choc.

À cet instant, sa tension nerveuse était telle qu'elle se sentit incapable de rester dans sa voiture. Certes, le ballon n'avait pas bougé, mais Clara avait le sentiment que quelqu'un se tenait à l'affût derrière l'enveloppe grise. Elle allait ouvrir sa portière lorsque l'idée lui vint qu'elle serait sûrement plus vulnérable à l'air libre qu'à l'abri de sa carrosserie. Elle hésita, convint qu'elle se sentait en danger partout, resta finalement là où elle était sans pouvoir réagir.

Un moment passa, puis la voiture de police qui avait raccompagné le représentant de l'office météorologique arriva à vive allure, freina violemment. Clara bondit au-dehors en même temps que le policier qui venait d'apercevoir les cadavres de ses collègues et cria :

— N'avancez pas !

L'homme l'écarta d'une bourrade, se rua vers ses collègues.

— Attention ! hurla Clara.

Le policier se pencha sur son chef, le tira plus loin, revint sur ses pas. Il ne comprenait pas ce qui s'était produit, mais avait la ferme conviction qu'il fallait éloigner les corps de l'inquiétante sphère. Il voulut tirer Joff sur le trottoir, s'appuya au ballon de la main, s'écroula instantanément, raide mort.

Clara hurla, tourna les talons et s'enfuit comme une folle…

---oOo---

Lorsque le jour se leva sur Birmingham, Jefferson Avenue était interdite et évacuée sur près de cinq cents mètres. À chaque extrémité de cette zone déserte, la troupe veillait derrière des barricades blindées. Plus loin, des chars équipés de canons lance-flammes se tenaient prêts à entrer en action, et, sur le *Municipal Airport* de la ville, une escadrille de chasseurs pouvait décoller en moins de quarante secondes.

Grâce au témoignage de Clara Godman, que Beffort avait personnellement interrogée, l'on savait qu'il ne fallait pas toucher la sphère. En outre, le médecin ayant examiné les corps des policiers avait déclaré sans hésitation qu'ils étaient morts à la suite d'une fantastique décharge électrique. Ce dernier point, ajouté aux dépositions faites spontanément par le camionneur Ronald Ludlow, par le barman que le déplacement d'air avait projeté dans le fossé et par d'autres personnes, indiquait clairement que la sphère appartenait à la panoplie de miss Atomos.

— Comment un tel engin peut-il se déplacer aussi rapidement ? s'étonna Walter Young qui venait d'arriver, et comment peut-il demeurer suspendu ainsi à quelques centimètres du sol sans être secoué par le moindre frémissement ?

Soblen essuya ses lunettes, cligna des yeux.

— Vos questions sont pertinentes, dit-il, mais elles ne représentent que le centième de celles que je me pose ! Sur le plan scientifique, l'organisation Atomos est arrivée à un stade que nous n'atteindrons sûrement jamais…

Un ordre claqua tout près de lui, et une mitrailleuse expédia une longue rafale en plein centre de la sphère. Les balles traçantes ponctuèrent le tir, ricochèrent, se perdirent dans le ciel que le soleil levant ensanglantait. Smith Beffort et le général Stuart constatèrent à la jumelle que la sphère n'avait aucunement souffert. En vérité, elle semblait même ne pas avoir été touchée.

— Stupéfiant ! lâcha Stuart.

— C'était prévisible, répliqua Beffort. Si cet appareil se trouve ici, c'est évidemment parce qu'il est invulnérable.

— Le feu ?

— Vous pouvez toujours essayer…

Le ton de Beffort était franchement dubitatif. Stuart empoigna un *talkie-walkie*, jeta un ordre rageur. Quelques secondes s'écoulèrent, puis un char franchit la barricade ouest, s'avança lourdement, stoppa à cinquante mètres de son objectif. Son canon se redressa, s'immobilisa, cracha soudainement un terrible jet de feu. La sphère disparut sous les flammes dévorantes, et les assistants furent persuadés qu'elle flambait. Le char vida son réservoir, fit marche arrière, regagna sa position.

Un instant plus tard, le feu s'était éteint, et la sphère se dressait toujours à la même place, toujours intacte…

— Vous voyez, fit Beffort, sa surface n'est même pas écaillée par la chaleur !

Stuart le dévisagea sombrement.

— Nous sommes impuissants, n'est-ce pas ?

— Je vous avais prévenu. Maintenant que vous avez fait tout ce qui était en votre pouvoir, vous aurez la conscience tranquille. C'est une chance, car, si cet engin avait répondu à votre attaque, vous en porteriez la responsabilité. Croyez-moi, Stuart, il faut attendre.

Le général souleva sa casquette, s'épongea le front.

— Que va-t-il se passer ?

— Je ne sais pas mais, pour l'instant, cette boule ne menace personne. Elle s'est posée dans l'avenue vers deux heures du matin, et n'a pas bougé depuis.

— Elle a déjà tué sept fois !

— Défense passive… Légitime défense… Appelez ça comme vous voudrez, mais le fait est là. Si les policiers n'avaient pas touché la sphère, ils seraient toujours de ce monde. Avez-vous songé que cette machine a sans doute le pouvoir de nous désintégrer, ainsi que les immeubles voisins, les véhicules et les puissants blindés, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire ?

Stuart opina.

— Je le sais, et c'est pourquoi j'estime qu'il faut essayer de détruire le terrible danger que représente ce ballon !

— Vous n'y parviendrez pas, fit le docteur Soblen qui s'était approché. La sphère est probablement occupée par des membres de l'organisation Atomos qui surveillent nos mouvements. S'ils ont décidé de rester sur place malgré nos préparatifs, c'est parce qu'ils savent que nous ne pouvons rien contre eux. De plus, et au cas où nous pourrions les attaquer efficacement, je vous rappelle que cet engin peut se déplacer à une vitesse effarante !

— Nos avions supersoniques…

— Des bicyclettes en comparaison, coupa Soblen. Les témoins qui ont vu passer ce gros ballon sur la route 31 ont déclaré qu'il s'agissait certainement d'un petit appareil ! Cela prouve que leur regard n'a enregistré qu'un point minuscule de la sphère, trop rapide pour un œil humain. Je ne serais pas surpris qu'elle puisse atteindre vingt ou trente mille kilomètres à l'heure, ce qui n'a rien d'extraordinaire, puisque c'est approximativement à cette allure que se déplacent nos satellites. Heu !… Que pensez-vous des avions supersoniques, général Stuart ?

— Vous l'avez dit, soupira Stuart. Des bicyclettes…

Il observa une nouvelle fois la sphère et murmura :

— Que faire, Beffort ?

Le *G'man*, tout de même plus préoccupé qu'il ne voulait le paraître, donna un coup de menton en direction des blindés.

— Il faut que vos chars restent sur place et qu'ils gardent l'engin sous le feu de leurs canons. Je présume que miss Atomos va prochainement passer à l'action directe. Cette boule ne peut pas stationner ici éternellement, et il

faudra bien que quelqu'un en sorte, tôt ou tard. Lorsque cela se produira, faites donner les lance-flammes… Sincèrement, je ne vois rien d'autre, Stuart.

Il se tut, piqua une cigarette dans sa poche, l'alluma. Dans le lointain, on percevait une rumeur confuse qui venait du centre de la ville, mais Jefferson Avenue n'était plus qu'une artère morte.

Les hommes de troupe et les policiers présents se taisaient, évitaient de bouger et, quand cela était indispensable, ne se déplaçaient qu'avec d'infinies précautions.

Vers huit heures du matin, la tension avait atteint son point culminant autour de la sphère. Sous le soleil, les hommes, rigides, commencèrent à transpirer, et leurs gestes devinrent nerveux, saccadés. La sphère était pourtant toujours immobile, mais cette immobilité trop prolongée finissait par devenir angoissante. Elle rappelait celle qu'observe un animal sauvage avant de bondir sur sa proie.

Curieusement, Beffort et Soblen se décontractaient insensiblement à mesure que le temps passait. Sans se consulter, sans même avoir besoin d'échanger un regard, ils savaient que leurs pensées étaient identiques : à neuf heures, l'organisation Atomos perdrait automatiquement toute efficacité, et la sphère serait *peut-être* sans défense…

Ce dernier point était si douteux que les deux hommes ne pouvaient y croire réellement.

Par le passé, le Grand Cerveau n'avait pratiquement pas commis de faute. Une seule, mais de taille, s'inscrivait à son palmarès : l'abandon total de M^me^ Atomos prise dans la nasse de San Francisco et contrainte au suicide pour éviter d'être arrêtée par Beffort et Akamatsu.

C'était une erreur monumentale, mais qui ne représentait qu'une balle perdue dans un tir groupé ayant chaque fois touché son but. Néanmoins, cela créait un précédent, démontrait en tout cas que le cerveau électronique n'était pas infaillible. Ce qui s'était produit pouvait se reproduire. Beffort et Soblen ne se faisaient pas d'illusions, gardaient la tête froide, mais conservaient l'espoir tenace de profiter d'une défaillance.

À huit heures trente, la sphère s'éleva brusquement d'un mètre, puis de deux, s'immobilisa à nouveau entre ciel et terre. Beffort crocha l'épaule du général Stuart.

— Attention !

Stuart saisit son *talkie-walkie*, alerta les blindés, les mitrailleurs, l'escadrille de chasseurs alignés sur la piste d'envol du *Municipal Airport.*

Tous les canons des armes se braquèrent sur la sphère, et les avions lancèrent leurs réacteurs.

Un instant passa. Un instant presque tragique à force d'immobilité, de tension nerveuse, puis la chose se produisit, fulgurante dans sa réalisation, incroyable dans sa conclusion.

La sphère disparut, comme désintégrée, et six soucoupes volantes se matérialisèrent sous les yeux des assistants pétrifiés. La vision ne dura qu'un dixième de seconde, et les six engins se séparèrent, jaillirent vers le ciel si vite qu'aucun œil humain ne fut en mesure de suivre leur trajectoire.

Stuart demeura figé, bouche grande ouverte sur l'ordre qu'il n'avait pu hurler contemplant avec incrédulité l'avenue vide, inutilement barrée par des forces imposantes dont la présence devenait grotesque.

Beffort tira Soblen par une manche, l'entraîna vers la voiture qui stationnait à peu de distance. Il lançait le moteur alors que les soldats et les policiers reprenaient seulement leurs esprits.

— Où allons-nous ? demanda Soblen.

— Au Sheraton, répliqua Beffort en démarrant sèchement. Si tout se passe comme je l'imagine, Mie Azusa ne va pas tarder à me téléphoner…

Déjà, il voyait la jeune Japonaise délivrée de son cerveau-moteur, oubliant totalement le K.K.K., Catherine Lomakine et tout ce qui pouvait entraver la réalisation de son plus cher désir.

Soblen se garda bien de le désillusionner. Cependant, il aurait parié sa chemise que le Grand Cerveau ne laisserait pas miss Atomos échapper si facilement à son contrôle.

CHAPITRE VIII

Une bonne surprise attendait les deux hommes dans le hall de l'hôtel en la personne de Yosho Akamatsu.

— Alors, Smith, plaisanta le Japonais, on ne prend plus la peine d'avertir la *Tokkoka*[10] lorsque miss Atomos réapparaît ?

— Bon sang ! Je suis heureux de vous voir, Yosho ! Depuis quand êtes-vous là ?

— Je suis arrivé il y a dix minutes.

— Comment avez-vous su que j'étais à Birmingham ?

— Demandez cela au docteur Soblen, Smith.

Beffort plissa le front. Il commençait à penser que beaucoup de choses se produisaient sans qu'il ait à intervenir. En vérité, il ne se trompait pas. Soblen et Akamatsu avaient décidé de veiller sur lui depuis qu'il était amoureux de miss Atomos. Trois mois auparavant, le savant et le policier japonais s'étaient promis de rester en relations afin d'interdire à Beffort toute tentative désespérée tendant à délivrer celle qu'il aimait. L'arrivée d'Akamatsu, vraiment surprenante pour Beffort, était donc le résultat de cette collaboration.

— J'ai estimé que notre ami pouvait nous être utile, expliqua Soblen d'un ton aimable. Alors, j'ai expédié un câble à son bureau de Tokyo.

— Vous auriez pu m'en parler doc !

— N'avez-vous pas suffisamment de soucis, Smith ?

Il s'en tirait habilement, laissait entendre que cela entrait dans le cadre de ses attributions. Beffort s'y laissa prendre d'autant plus volontiers qu'Akamatsu détournait vivement la conversation :

— Alors, nous remettons ça contre Mie Azusa ?

La pointe était bien dirigée. Beffort accusa le coup.

— Pas contre elle, Yosho ! Avez-vous oublié que…

— Non. Simple plaisanterie. À propos, savez-vous qu'il est très exactement neuf heures moins cinq ?

Cette fois, c'était dit avec le plus grand sérieux. D'ailleurs, le Japonais parlait toujours sérieusement, sauf s'il s'agissait de tirer Soblen d'un mauvais pas.

— Montons dans ma chambre, dit simplement Beffort.

Pendant le court trajet, il exposa succinctement la situation à son collègue, expliqua comment il espérait « récupérer » Mie Azusa si les circonstances étaient favorables. Akamatsu l'écouta attentivement, attendit d'être dans la chambre pour émettre la remarque que Beffort sollicitait :

— Votre plan n'est pas mauvais, Smith, mais sa réussite est par trop subordonnée à une question de temps. Et, quand je dis temps, je devrais parler d'une poignée de secondes.

Beffort se lança dans de savants calculs sans saisir le regard qu'échangeaient ses deux amis. En effet, Soblen et Akamatsu comprenaient que Beffort oubliait son but principal qui consistait essentiellement à détruire l'organisation Atomos. C'était cela et seulement cela que les États-Unis attendaient de lui. Lorsqu'il se tut, Akamatsu dit :

— Finalement vous subissez les événements ! Depuis trois mois, vous espérez la visite de Mie Azusa uniquement en prévision de cette intervention chirurgicale que vous avez préparée dans ses moindres détails. Cela est très bien, Smith. Mais pouvez-vous me dire ce que vous ferez si Mie Azusa vous téléphone trop tard pour que son voyage à Atlanta soit réalisable ?

— Nous le remettrons à plus tard !

— Ce qui signifie que Mie Azusa sortira de l'aventure libre comme l'air et que, dès dix heures, elle redeviendra miss Atomos ?

— Mais…

— Non, Smith, coupa Akamatsu, vous ne pouvez vous en tirer aussi facilement. Votre façon de raisonner laisse supposer que Mie Azusa et miss Atomos sont deux personnages différents, mais il n'en est rien ! La première n'existe que soixante minutes par jour. Pendant ce laps de temps, elle est une jeune fille très douce, victime d'une horrible machination, et nous la plaignons vraiment de tout notre cœur. Néanmoins, n'oublions pas que c'est cette même jeune fille qui se transforme ensuite en monstre !

— Elle n'est pas responsable !

— D'accord, elle ne l'est pas. Qui a tué des milliers d'hommes et de femmes en Floride ?

— Un cerveau électronique installé au cœur d'une île artificielle, réglé par Mme Atomos et exécutant fidèlement un programme fixé d'avance.

Akamatsu plissa les yeux.

— C'est exactement cela. Le Grand Cerveau ordonne à miss Atomos qui exécute. Avez-vous songé que ce redoutable cerveau électronique ne serait plus rien sans ses serviteurs ? Ôtons ses roues à la plus puissante des voitures, et elle demeurera sur place, même si le moteur tourne à plein régime !

Beffort était maintenant très pâle.

— Autrement dit, vous envisagez froidement de supprimer Mie Azusa ?

Akamatsu secoua le front, comme pour se décharger d'un fardeau.

— Je comprends ce que vous ressentez, Smith, et j'aime mieux être dans ma peau que dans la vôtre… Cependant, souvenez-vous que vous luttiez avec beaucoup plus d'acharnement contre Mme Atomos ! En faiblissant, vous préparez sûrement le terrain à d'autres catastrophes ! Puis, qui sait si miss Atomos ne profite pas de votre tolérance pour accomplir ses crimes ? Elle prétend ne se souvenir de rien, mais personne ne peut le prouver… Croyez-moi, Smith, il faut absolument passer à l'attaque !

Beffort ne répliqua pas, et Soblen remarqua qu'il consultait sans cesse sa montre. Le savant regarda la sienne, vit qu'il était neuf heures douze. Trop tard pour envisager le déplacement d'Atlanta.

— Passer à l'attaque, murmura enfin Beffort, qu'entendez-vous par là, Yosho ? Soblen et moi revenons de Jefferson Avenue où une étrange machine stationnait…

Il raconta ce qui s'était passé et conclut :

— Tout ce qu'entreprend l'organisation Atomos dépasse nos moyens et notre entendement. Comment voulez-vous attaquer dans de telles conditions ?

Akamatsu se tendit vers lui.

— Mie Azusa peut nous conduire tout droit au refuge Atomos pour l'Alabama. Si elle vient vous rendre visite, retenez-la le plus tard possible afin qu'elle ne sorte de cet hôtel qu'après dix heures. Je me charge de la filer.

— Et ensuite ? s'enquit Soblen, nous avons déjà fait cela à Palm Beach sans obtenir de résultat définitif !

— Nous étions pressés par le temps, plaida Akamatsu. La Floride agonisait. Il nous fallait frapper vite et fort. Les circonstances actuelles sont très différentes. L'organisation Atomos ne vise, pour l'instant, que les membres du Ku Klux Klan. Profitons de cela pour utiliser la seule arme dont nous disposions.

— Quelle est-elle ?

— La ruse, docteur !

— Facile à dire…

Akamatsu sourit.

— À Tokyo, dit-il, j'ai eu le loisir de réfléchir à la chose. Voyons, docteur, croyez-vous que le Grand Cerveau soit en mesure de reconnaître chacun de ses membres ?

Soblen fronça les sourcils.

— Je ne le pense pas. D'ailleurs, cela est inutile, puisque tous obéissent à ses ordres. Où voulez-vous en venir ?

— Admettons que vous possédiez un millier de marionnettes, docteur. Dans votre main sont réunis un millier de fils. À votre avis, combien de temps s'écoulera-t-il avant que vous constatiez qu'une seule de ces marionnettes n'est pas rattachée à son fil ?

Beffort siffla entre ses dents.

— J'espère que vous n'avez pas imaginé ce que je pense !

Le Japonais inclina la tête.

— Ma valise est dans le hall. Elle contient un étui en plastique renfermant une combinaison et des bottes noires exactement semblables à celles que portent les membres de l'organisation Atomos ! Si je parviens à me glisser parmi eux après avoir revêtu cette tenue, qui pourra me détecter ?

— Folie ! s'exclama Soblen.

— Raisonnez en homme de science, docteur, insista Akamatsu. Je compte beaucoup sur votre jugement avant d'entreprendre cette action.

— Vous auriez plus de chances d'en réchapper en sautant par la fenêtre, gronda Beffort. Vous ne réagirez pas aux ordres du cerveau électronique…

— Comment le saura-t-il ? Il ne pourra pas me contrôler, puisque je ne porte pas de cerveau-moteur ! En outre, je calquerai mes attitudes sur celles de mes voisins immédiats, j'accomplirai les mêmes gestes, je deviendrai leur ombre.

Beffort serra les dents.

— Suicidez-vous tout de suite, Yosho ! Qu'en pensez-vous, doc ?

— Cela demande réflexion, murmura le savant qui paraissait avoir modifié sa façon de voir. Il est évident qu'il serait très difficile de repérer un être humain noyé dans une masse de robots, s'il se conduit exactement comme eux ! L'entreprise est dangereuse, sans aucun doute… Comment saurions-nous en quel endroit vous retrouver, Yosho ?

— Le col de ma combinaison est truqué ; il comporte un émetteur miniaturisé. Sa durée de fonctionnement est de trente-six heures, sa portée de vingt à trente kilomètres suivant le terrain. Il émet sur une longueur d'onde correspondant à celle d'un récepteur que je vous remettrai. À partir du moment où je débuterai la filature de miss Atomos, vous serez en mesure de me suivre à distance.

— Quand revêtirez-vous la combinaison ? demanda Beffort.

— Ici, dans l'hôtel, dès que Mie Azusa se manifestera. Je la porterai sous mon costume.

— Les bottes ?

— Dans une serviette que j'abandonnerai plus tard.

— Eh bien ! fit Soblen rêveur, j'ai l'impression que vous n'avez rien laissé au hasard, n'est-ce pas ?

Akamatsu resta de marbre.

— Comprenons-nous bien, dit-il froidement, il ne s'agit pas là d'une simple opération de détection. Je ne vise rien d'autre que la mise hors-service du Grand Cerveau !

Beffort se tendit.

— Vous espérez pouvoir aborder sur l'île ?

— C'est ce que je souhaite, Smith. Si j'ai la chance d'y parvenir, je me tiendrai tranquille jusqu'au moment de la neutralisation du cerveau électronique, c'est-à-dire jusqu'à neuf heures du matin. Ensuite, je tenterai de saboter irrémédiablement ce diabolique mécanisme.

— Comment allez-vous vous y prendre ? fit Soblen inquiet.

— Ne parlons pas de cela, docteur, c'est une chose que j'ignore autant que vous. J'agirai au mieux de nos intérêts… En définitive, vous êtes d'accord ?

Soblen et Beffort acquiescèrent sans parler. À la même seconde, la sonnerie du téléphone retentit. Il était neuf heures vingt-cinq.

Beffort décrocha, se nomma.

— C'est moi, Smith, fit doucement Mie Azusa.

— Où êtes-vous ?

— En face de votre hôtel. Puis-je monter ?

— Je vous attends, fit nerveusement Beffort, chambre 12.

Mie Azusa raccrocha, et le *G'man* en fit autant. À sa pâleur, le docteur Soblen devina qui était sa correspondante.

— Nous vous laissons, Smith. J'emmène Yosho dans ma chambre pour qu'il puisse passer sa combinaison…

— Attention, Smith, fit le Japonais. Retenez-la le plus longtemps possible !

— O.K. Je vous retrouve en bas, doc, après le départ de Mie ?

— Dans la voiture, précisa Soblen.

Puis, avec anxiété, il ajouta :

— Au fait, Yosho, disposez-vous d'une voiture ?

— J'ai tout ce qu'il faut, docteur. Ne vous inquiétez pas.

Il poussa Soblen, ouvrit la porte. Les deux hommes franchirent le seuil.

— Bonne chance, policier ! grogna Beffort.

— *Arigato gozaï mas*[11], répliqua poliment Akamatsu en refermant le battant.

Beffort se retrouva seul, bigla le réveil. Au mieux, il ne verrait Mie Azusa que pendant trente minutes. Après trois mois de séparation, c'était peu… Machinalement, il vérifia le nœud de sa cravate dans un miroir, vit sa main gauche amputée de l'auriculaire. Cela était l'œuvre de miss Atomos…

Trois coups discrets frappés contre la porte précipitèrent Beffort dans l'entrée. Il ouvrit brusquement, se trouva face à Mie Azusa. La jeune fille souriait, mais il la trouva fatiguée, amaigrie. Il ne put poursuivre son examen, car, la seconde suivante, elle se jetait dans ses bras.

— Smith !

Beffort l'enleva dans ses bras, referma la porte du talon, se dirigea vers le lit. Il savait qu'elle en avait envie autant que lui…

---oOo---

Le temps avait coulé avec une affolante rapidité. Il était neuf heures cinquante lorsque les amants émergèrent du torrent de volupté qui les avait submergés. Déjà, ils devaient penser à une nouvelle séparation dont ils ne pouvaient prévoir la durée…

— Je dois me préparer, Smith.

À regret, Beffort la laissa se couler hors de ses bras.

— Où avez-vous repris connaissance, Mie ?

— À l'autre bout de la ville, sur la terrasse d'un building de vingt étages…

Beffort ne lui demanda pas si elle savait comment elle était venue de Palm Beach d'où elle lui avait téléphoné la veille jusqu'à cette terrasse si haut perchée. Elle l'ignorait naturellement, mais Beffort était certain que l'une des soucoupes volantes de Jefferson Avenue l'y avait déposée.

— Vous êtes venue à l'hôtel en taxi ?

— Non, Catherine Lomakine m'attendait dans sa voiture.

Beffort sursauta.

— Elle vous attendait ?

— Oui. Cela vous étonne ?

— Bon sang ! Comment pouvait-elle savoir que vous sortiriez par la porte de cet immeuble ? Elle est à Birmingham depuis plusieurs mois, se trouve apparemment isolée des autres membres de votre organisation pendant l'heure de neutralisation. Si vous ne lui avez pas dit que vous seriez en cet endroit aujourd'hui à neuf heures, elle ne pouvait le deviner !

Mie Azusa se figea.

— C'est vrai, Smith ! Que se passe-t-il ?

— Je n'en sais rien, mais cela est terriblement inquiétant. Êtes-vous sûre d'être actuellement complètement dégagée de l'emprise du Grand Cerveau ?

Mie Azusa écouta quelque chose qu'elle était seule à entendre, releva sur Beffort un regard changé.

— Plus maintenant, dit-elle d'une voix rauque. Il est bientôt l'heure, et je commence à subir son influence.

— Répondez encore à une question, pria vivement Beffort : pourquoi ne m'avez-vous pas téléphoné immédiatement après votre reprise de conscience ?

— Je devais le faire ? s'enquit la jeune Japonaise d'une voix qui semblait venir de très loin.

Beffort la secoua furieusement.

— Écoutez, Mie, écoutez ! Un avion vous attend sur le terrain de Birmingham…

— Il faut que je m'en aille, Smith… il faut que je quitte cette chambre tout de suite… tout de suite.

Son regard était trouble, sa démarche saccadée tandis qu'elle marchait vers la porte. Elle n'était déjà plus présente, plus maîtresse de ses actes ni

de ses pensées, et de tenter de la retenir équivaudrait à la tuer. Puis de l'affronter alors qu'elle se transformait en miss Atomos était dangereux. Inutilement dangereux.

La mort dans l'âme, Beffort la regarda s'éloigner dans le couloir, stopper devant l'ascenseur. Il revint dans la chambre, enfila son veston et sortit. Mie Azusa avait disparu, et le ronronnement doux de la cabine descendant vers le rez-de-chaussée troublait seul le silence.

Beffort fonça. Soblen devait l'attendre dans sa voiture…

CHAPITRE IX

La Chevrolet de service prêtée par Walter Young stationnait effectivement de l'autre côté de la rue. Beffort traversa après s'être assuré que Mie Azusa n'était plus en vue, ouvrit la portière et s'installa derrière le volant.

— Alors, doc ?

Soblen lui fit signe de se taire, régla le volume d'un petit récepteur qu'il tenait sur ses genoux. Aussitôt, des *bip-bip* réguliers se firent entendre.

— Avez-vous vu sortir Mie Azusa ? demanda Beffort en démarrant.

Le savant lui dédia un coup d'œil oblique.

— J'ai vu sortir miss Atomos, rectifia-t-il en appuyant intentionnellement sa phrase. Elle est montée dans une voiture où l'attendait une jeune femme brune…

— Je sais, c'était Catherine Lomakine.

— J'ai dit : une jeune femme brune.

— Elle doit porter une perruque pour mieux échapper aux recherches dont elle est l'objet… Quelle marque, la voiture, doc ?

— Je n'ai pas fait attention, Smith. Elle était noire et n'avait rien de particulier. De surcroît, j'étais occupé à guetter Akamatsu qui veillait au coin de l'avenue. J'avais peur qu'il ne reconnût pas miss Atomos, mais c'était faire peu de cas de sa mémoire visuelle… Actuellement, il roule en direction du sud.

— Beaucoup d'avance sur nous ?

— Non, nous roulons presque en cortège. Akamatsu doit se trouver devant nous, quelque part dans ce flot de voitures. À mon avis, vous devriez ralentir. Si, par malheur, un incident nous portait à la hauteur de miss Atomos, notre filature serait compromise…

Beffort leva le pied malgré son impatience. Les *bip-bip* perdirent de leur intensité à mesure que la distance grandissait entre les véhicules et, sur un

signe de Soblen qui surveillait le cadran de direction, Beffort reprit de la vitesse, vira dans la 6e Avenue, passa devant Ward Park.

— On dirait que nous allons quitter la ville, dit Soblen.

Il ne se trompait pas, car, peu après, les *bip-bip* les conduisaient sur le ruban lisse de la route no 31. Apparemment, miss Atomos et Catherine Lomakine refaisaient en sens inverse le chemin que la sphère de Jefferson Avenue avait parcouru au cours de la nuit.

---oOo---

Tandis que les trois principaux adversaires de l'organisation Atomos s'éloignaient de Birmingham, que Walter Young et ses hommes recherchaient vainement Dora Wilkins, alias Catherine Lomakine, les membres du *klan* vaquaient à leurs occupations.

L'un d'eux, un certain Rick Strang, qui exploitait un petit magasin d'articles de pêche dans la 13e Rue, rangeait des hameçons par six dans des sachets transparents lorsque dix heures sonnèrent. Strang n'interrompit pas son travail pour autant. Pour lui, cette heure-là ne signifiait rien. Elle marquait simplement la moitié de la matinée, indiquait que, dans cent cinquante minutes, Strang pourrait boucler son magasin et aller déjeuner. Pour cela, il n'avait que peu de chemin à parcourir. Son logement se trouvait au premier étage, et on y accédait par un escalier en colimaçon.

Là-haut, Mme Strang terminait son ménage, s'apprêtait à faire la toilette de Rick junior, un gros garçon de six mois.

Mme Strang était douce, assez jolie. Son mari était travailleur, économe. Rick junior, turbulent et braillard comme tous les enfants en bonne santé. Bref, les Strang pouvaient parfaitement se confondre avec toutes les autres familles américaines, à un détail près : ils appartenaient au Ku Klux Klan.

Strang était mélancolique. Il avait appris la mort de Gray le matin même. Un coup de téléphone de Bob Mayl, complètement paniqué et qui filait au Mexique avant d'être tué par miss Atomos.

Strang en aurait fait autant à sa place. Mayl était célibataire, pouvait sauter dans l'avion de onze heures avec une petite valise et son chéquier. Il ne laissait personne derrière lui, et un billet pour le Mexique ne le ruinerait pas. Si Strang voulait se mettre à l'abri, le prix du voyage, des repas, de la pension, de n'importe quoi était à multiplier par trois. Une fortune !

Strang descendit de son tabouret, déplaça légèrement la crosse de l'automatique qui lui entrait dans le ventre. Il le portait dans sa ceinture.

Une balle dans le canon, cran d'arrêt bloqué.

Sous le comptoir, il y avait un autre automatique.

Quoi qu'il advînt, Strang était prêt à se défendre. Il tirait vite et bien dans n'importe quelle position, savait qu'on ne l'aurait pas aussi facilement que Nathan Forrest.

Il pensait à cela avec intensité, mais n'y croyait pas réellement. Forrest, Gray et d'autres étaient morts, c'était indubitable, et cependant pas tout à fait concret dans l'esprit de Strang. Parfois, il lisait dans un journal qu'un typhon venait de faire des milliers de victimes en tel ou tel point du globe, qu'un train avait déraillé, que le dernier week-end avait été particulièrement meurtrier sur les routes, mais tout cela était très lointain, faisait en tout cas partie de ce genre de catastrophes qui ne peuvent jamais frapper que les autres.

En ce qui concernait la « menace Atomos », Strang éprouvait exactement ce sentiment, se tenait sur ses gardes en caressant la crosse rugueuse de son automatique, mais restait dans l'état d'esprit du voyageur qui prend une roue de secours en espérant qu'il ne crèvera point encore cette fois-ci.

À dix heures vingt, Strang termina de préparer ses sachets, vendit un lancer léger à un adolescent boutonneux qui s'imaginait évidemment qu'il allait dépeupler les rivières, puis s'empara d'un carnet et d'un crayon et se mit à pointer son stock.

Il en était aux cuillers plombées à tête dorée, c'est-à-dire à l'étagère supérieure et sur la plus haute marche de son escabeau lorsque la porte du magasin s'ouvrit. Strang tourna la tête, adressa un signe d'accueil à l'étranger qui franchissait le seuil. Ce dernier était vêtu de gris, portait un feutre noir, et une serviette pendait au bout de sa main gantée.

Tandis qu'il avançait, Strang se remit à son pointage. Il était sûr que le type était représentant. Probablement, une nouvelle maison qui essayait de s'implanter à Birmingham…

— Monsieur Rick Strang ?

— C'est moi…

Le type fouilla dans sa serviette. Strang vit son geste du coin de l'œil, aperçut le scintillement d'un objet brillant, pensa illico qu'il s'agissait là d'un nouvel article de pêche. Il soupira et dit :

— Mon stock est complet, mon vieux…

L'inconnu leva le bras. Un éclair aveuglant jaillit de son poing, frappa Strang au milieu du dos. Le commerçant se détendit comme un ressort,

lâcha crayon et carnet, bascula en entraînant l'escabeau dans sa chute, s'écrasa au sol dans un horrible bruit de chair enfoncée tandis que l'escabeau rebondissait sur le carrelage en vibrant de tous ses tubes.

Là-haut, un enfant se mit à crier. Il y eut une exclamation de mauvaise humeur, et une voix féminine lança :

— Fais un peu attention ! Tu as réveillé ton fils…

L'inconnu avisa alors l'escalier que l'angle d'un comptoir lui dissimulait partiellement, commença une lente escalade…

Depuis quarante-huit heures, Bob Mayl vivait dans la peur. Il serait parti plus tôt s'il l'avait pu, comme ça, sans bagages, sans prévenir personne, à la façon d'un animal qui fuit une meute lancée à ses trousses, mais le fait de vivre en société comporte une foule d'obligations que Mayl n'avait pu éviter.

Maintenant, il roulait en direction du *Municipal Airport.* Sa peur s'atténuait insensiblement à mesure que la distance grandissait entre lui et son domicile, et ses poumons, jusqu'alors crispés par l'appréhension, recommençaient à fonctionner normalement.

Mayl jeta un coup d'œil en arrière, consulta nerveusement sa montre. Il lui semblait que son taxi se traînait.

— Vous ne pouvez pas aller un peu plus vite ?

Le chauffeur le bigla dans son rétroviseur.

— Si vous avez un truc pour sauter par-dessus les autres bagnoles, confiez-le-moi, et je sauterai avec plaisir !

Mayl se mordit les lèvres, resta tranquille deux secondes, regarda encore en arrière. Il y avait beaucoup de voitures. Trop pour qu'il pût en remarquer une. Si on le suivait, il ne pourrait s'en apercevoir que dans l'enceinte de l'aéroport. C'était crispant !

— À quelle heure, votre avion ? demanda le chauffeur.

— Onze heures…

— Si vous avez votre billet, c'est dans la poche.

— J'ai mon billet, répondit machinalement Mayl.

Puis, subitement, il se demanda pourquoi ce chauffeur de taxi lui posait cette question. Sans en avoir l'air, il se mit à l'épier, trouva qu'il avait une tête inquiétante. Il se tassa dans son coin, front plissé par la réflexion. Voyons, il était sorti de chez lui, avait instantanément trouvé ce taxi qui

arrivait en maraudant le long du trottoir… Habituellement, Mayl devait aller jusqu'à l'avenue pour rencontrer un taxi libre.

Curieux…

— Vous avez de la chance de partir en voyage, fit le conducteur en virant dans la 32e Avenue nord. Je donnerais cher pour être à votre place… Vous allez vers le sud ?

Mayl pâlit brusquement.

— Non, mentit-il, je vais sur Washington.

— Tiens !

— Quoi ? fit Mayl, le dos raide.

— J'ignorais qu'il y avait un départ pour Washington à cette heure-là. En principe, le zinc de onze heures s'envole pour le Mexique…

Mayl sentit une goutte glacée lui courir tout au long de la colonne vertébrale, devint blafard.

— Ça ne va pas ? s'enquit le chauffeur. Voulez-vous que j'arrête mon bahut un instant ?

— Non ! cria Mayl, continuez !

Le chauffeur haussa les épaules.

— Si vous êtes malade dans ma voiture, prévint-il, je dois vous dire que les frais de nettoyage seront à votre charge.

— Je ne suis pas malade. Continuez… et rappelez-vous bien que je vais à Washington, pas au Mexique !

— O.K. Pour l'instant, vous allez à l'aéroport, c'est tout ce qui m'intéresse. Après, vous irez où vous voudrez. Vous avez l'air d'être majeur, pas vrai ?

Il ricana tout seul, ajouta :

— Pourquoi voulez-vous que je me souvienne que vous allez à Washington ?

— C'est bon ! jeta Mayl, excédé. Oubliez-le, que je vais à Washington ! En tout cas, n'allez pas raconter que je vais au Mexique !

— Si vous n'y allez pas, je n'ai aucune raison de croire que vous y allez. Cependant, à votre place, je me méfierais.

Mayl se pétrifia.

— Pourquoi ? dit-il d'une voix rauque.

— Parce que, jusqu'à maintenant, l'avion de onze heures s'envolait pour le Mexique…

Mayl en était malade.

À dix heures quarante-cinq, il réglait sa course, pénétrait dans le hall de l'aéroport. Il consulta tout de suite le tableau des départs. L'avion pour Chihuahua était désigné à onze heures sept minutes, vol 86, piste 3. Mayl disposait donc encore d'un long quart d'heure. Certes, il aurait pu se diriger immédiatement vers l'aire de départ, peut-être même s'installer dans l'avion, mais il estimait plus prudent de s'y rendre noyé dans le groupe que guiderait l'hôtesse.

Tant qu'il ne serait pas en plein ciel, Mayl resterait sur ses gardes. Il se dirigea doucement vers l'extrémité du hall, entra dans le restaurant encore désert. Quelques serveurs aux gestes rapides installaient le couvert. Ils ne prêtèrent pas attention à lui. Mayl quitta le restaurant par l'issue donnant sur la terrasse, revint dans le hall par une autre porte.

Pendant tout le temps qu'avait duré cette manœuvre de diversion, Mayl n'avait cessé de surveiller ses arrières. À présent, il était certain que personne ne s'intéressait à lui. Il acheta un illustré, deux paquets de cigarettes, blagua un peu avec la vendeuse pas farouche et parvint à la faire rire.

Cela le mit d'excellente humeur.

À onze heures, une voix nasillarde sortant des haut-parleurs pria les voyageurs à destination de Chihuahua, via Texarkana, Dallas et El Paso, de bien vouloir gagner leurs places.

Juste à cet instant, Mayl éprouva un besoin urgent. En fait, il avait envie depuis un bon moment, mais sa peur prédominante lui avait en quelque sorte bloqué la vessie. Brusquement, et parce que le départ était proche, inéluctable, et que plus rien de fâcheux ne pouvait se produire, Mayl était aussi mal à l'aise qu'un gamin qui va faire dans sa culotte. Il confia sa valise à la vendeuse de cigarettes, fila comme un trait vers les toilettes.

La fille le regarda pousser la porte battante, pensa qu'il n'avait pas besoin de se presser à ce point. Son avion ne partirait pas avant sept minutes… Elle tapota ses cheveux, se mira complaisamment dans la plaque chromée de sa devanture, tira un peu sur son corsage pour mieux faire ressortir sa poitrine. Ce faisant, elle remarqua qu'un homme vêtu de gris, coiffé d'un feutre noir et portant une serviette fauve pénétrait également dans les toilettes. Son allure était bizarre, lente et pressée tout à la fois, comme l'un de ces jouets mécaniques que l'on remonte à l'aide d'une clef et dont l'agitation soudaine rompt brutalement avec la précédente immobilité.

Puis les minutes coulèrent.

L'homme à l'allure mécanique apparut, se dirigea sans hâte vers la sortie, disparut dans la foule. Les haut-parleurs prièrent une nouvelle fois les passagers à destination de Chihuahua de bien vouloir prendre place dans l'avion, vol 86, stationnant sur la piste n° 3. Chihuahua, via Texarkana, etc.

La fille vendit des bonbons à la menthe, huit paquets de cigarettes, un paquet de chewing-gum, oublia totalement qu'un homme qui l'avait fait rire s'éternisait étrangement dans les toilettes. Elle ne s'en souvint que lorsque l'avion pour Chihuahua décolla dans le sifflement de ses réacteurs, prévint immédiatement un garde.

Bien sûr, tout cela ne servait plus à rien. Mayl n'était plus qu'un cadavre portant entre les omoplates la sinistre devise : *Hiroshima, Nagasaki, avec les compliments de miss Atomos…*

---oOo---

Cette même matinée fut absolument terrifiante pour le Ku Klux Klan. Entre dix heures et midi, trois cent cinquante personnes, hommes, femmes, enfants, vieillards, appartenant au Ku Klux Klan ou faisant partie de la famille d'un klansman, furent électrocutées et marquées de la devise de miss Atomos sans pouvoir esquisser un geste de défense.

Un client découvrit le corps de Rick Strang, prévint au plus vite la police. Walter Young se rendit sur place, vit le cadavre du commerçant, ceux de sa femme et de son fils. Il alerta ses *G'men* afin qu'une protection efficace fût installée autour des autres *klansmen*, mais, dans tous les cas, les agents fédéraux arrivèrent trop tard.

L'organisation Atomos frappait partout à la fois, avec une rapidité inouïe, sans laisser ni témoin ni trace.

Vers midi une patrouille de cinq hommes débarqua devant le cottage de Percy Gribble, peintre en renom et membre du Ku Klux Klan. Le sergent Scob, qui commandait, sonna à la porte, entendit nettement une voix crier :

— Un instant, j'arrive !

Scob et ses gars respirèrent. Ils avaient déjà « fait » une dizaine d'habitations, n'avaient toujours découvert que des cadavres encore chauds.

— Cette fois, dit Scob, nous arrivons à temps !

La porte s'ouvrit sur un homme en complet gris, coiffé d'un feutre noir, portant une serviette fauve sous le bras. Dans la main, il tenait un objet brillant et fuselé qui ressemblait à un gros stylo.

— Monsieur Percy Gribble ? demanda Scob.

L’homme en gris sourit, pointa son stylo. Un éclair aveuglant jaillit, frappa Scob et ses hommes qui tombèrent sans un cri, proprement, foudroyés. L’homme en gris évita les corps, s’en alla d’un pas tranquille d’automate bien huilé…

Lorsque Walter Young apprit le drame, il comprit que la prédiction de Smith Beffort venait de se réaliser. Si la police tentait de protéger le K.K.K., miss Atomos frapperait sans pitié.

Alors, dépassé par les événements, Young essaya vainement de contacter Beffort et Soblen. Pour rendre la situation encore plus confuse, ceux-ci semblaient avoir totalement disparu de l’État…

CHAPITRE X

À l'instant où Rick Strang – première victime Atomos de la journée – se faisait foudroyer dans son magasin d'articles de pêche, Yosho Akamatsu virait dans une petite route secondaire que la voiture qu'il suivait venait d'emprunter.

Sur la large interchange n° 31, une assez dense circulation avait permis au Japonais de pister miss Atomos sans aucune difficulté, sans crainte de se faire repérer. Maintenant, il n'en allait plus de même. La secondaire s'enfonçait en pleine campagne, louvoyait entre les champs, entre les rares bouquets d'arbres, s'étirait sur un terrain aussi plat que la main qui rendait la tâche d'Akamatsu extrêmement délicate. Se basant sur la vitesse de croisière que miss Atomos semblait avoir respectée depuis sa sortie de Birmingham, Akamatsu procédait par bonds rapides qui le portaient de virage en virage, de boqueteau en boqueteau, l'amenant à l'amorce des lignes droites juste à temps pour voir l'arrière de l'autre voiture disparaître dans le virage suivant.

Après quelques *miles* de ce jeu épuisant, la configuration du terrain se modifia brusquement, devint vallonnée, boisée, et Akamatsu fut en mesure de se rapprocher très sensiblement. Cela le décontracta. Jusqu'alors, il avait craint de perdre la voiture noire – une grosse Ford familiale à la carrosserie ternie – de la voir disparaître dans l'un des nombreux chemins bordant la voie secondaire.

Désormais, il avait la possibilité de se tenir à une centaine de mètres, apercevait de temps à autre la chevelure brune de la conductrice dont il ignorait l'identité, le profil charmant de miss Atomos figée dans une immobilité absolue depuis son départ de l'hôtel Sheraton. S'attachant surtout à ne pas entrer dans le cadre du rétroviseur de la Ford, Akamatsu escalada prudemment une côte en lacet bordée d'arbres, déboucha sur un

plateau formant comme une vaste clairière dans l'épaisse forêt. Plus loin, la Ford quittait la route secondaire, roulait dans l'herbe haute, disparaissait dans un creux invisible…

Akamatsu poussa une pointe, pénétra dans le sous-bois et abandonna sa voiture entre les taillis qui la camouflaient. Au pas de course, il s'aventura en terrain découvert, tomba soudainement sur une vieille tente percée dressée au flanc d'une extraordinaire guimbarde surchargée de matériel divers.

C'était là que le vieux Col Penn avait trouvé la mort, mais le Japonais ne pouvait évidemment le savoir. Il s'assura que personne ne se cachait dans les environs immédiats, monta lentement le talus au sommet duquel Col Penn avait été désintégré. Là, il risqua un œil à travers les herbes, poussa un involontaire sifflement de surprise. À une cinquantaine de mètres, la Ford stationnait auprès d'une étrange machine semblable à une assiette renversée. L'engin était de couleur grise, devait avoir pour le moins vingt mètres de diamètre. Les talus qui l'environnaient de toute part le dissimulaient aux yeux des automobilistes circulant sur la route secondaire. Sa couleur neutre ne pouvait se distinguer du ciel. En fait, pour que quelqu'un pût constater sa présence en ce lieu isolé, il eût fallu un invraisemblable concours de circonstances.

Akamatsu se laissa glisser au bas de la pente qui faisait écran entre lui et la soucoupe volante, se déshabilla, retira ses souliers et chaussa les courtes bottes noires. Il cacha ses vêtements dans la vieille voiture, examina d'un œil critique sa silhouette qui se dessinait, grotesquement tassée, dans la carrosserie. Malgré la déformation, son examen fut satisfaisant. Rien ne le différenciait des membres de l'organisation Atomos…

Il vérifia le bon fonctionnement de l'émetteur qui guidait Smith Beffort et le docteur Soblen, remonta en haut du talus et s'allongea dans l'herbe. Maintenant, il lui fallait attendre une occasion. Il se doutait que les alentours de la soucoupe étaient soumis au contrôle d'appareils de détection irradiant probablement des ondes mortelles. De son vivant, M^me^ Atomos avait domestiqué l'atome, fabriqué des appareils d'une incroyable précision.

Akamatsu était certain qu'il serait repéré et tué s'il franchissait le talus. En revanche, il savait que les ondes mortelles seraient obligatoirement coupées si quelqu'un sortait de la soucoupe.

C'était à ce moment-là qu'il lui faudrait agir.

Tout deviendrait alors affaire d'initiative, de promptitude, certainement de témérité. Akamatsu n'avait aucun plan. D'ailleurs, avec miss Atomos, il valait mieux ne rien prévoir, sauf peut-être de se préparer à faire le grand voyage. Une heure coula dans le plus complet silence, dans la plus morne immobilité. Akamatsu imaginait Beffort et Soblen, stoppés dans les bois proches, écoutant les *bip-bip* de l'émetteur dont l'intensité ne variait plus d'un ton. Ils devaient savoir que le but était à proximité, mais avaient trop l'expérience de la lutte anti-Atomos pour venir incongrûment troubler la tentative de leur collègue.

Enfin, un mouvement imperceptible anima la soucoupe. Un instant, Akamatsu crut qu'elle allait décoller, mais le frémissement qu'il devinait n'était produit que par un panneau qui glissait sans bruit dans son alvéole, s'écartait horizontalement, traçait dans la coque hermétique une mince ouverture verticale pareille à la fente d'une tirelire, mais suffisante pour laisser passer un homme.

Akamatsu s'écrasa dans l'herbe lorsqu'une silhouette revêtue de la fameuse combinaison apparut. De son observatoire, Akamatsu ne pouvait distinguer s'il s'agissait d'un homme ou d'une femme, car l'ombre que répandait la soucoupe estompait les formes.

La silhouette sauta à terre, inspecta le secteur, fit un signe.

Aussitôt, la porte à glissière se referma, et Akamatsu constata qu'aucune fente ne marquait son emplacement. La silhouette entra dans la zone qu'éclairait le soleil, monta dans la Ford.

C'était un homme. Un Noir. La Ford s'ébranla, effectua un lent et large demi-tour, piqua droit sur Akamatsu. Dents soudées, l'homme de la Tokkoka réfléchissait à toute allure. Il était persuadé qu'on n'avait pas détecté sa présence. Donc, le fait que la Ford se dirigeât précisément de son côté ne pouvait qu'être le résultat d'une coïncidence… Puis Akamatsu tourna la tête, vit de nouveau la vieille tente constellée de trous, la guimbarde surchargée. Instantanément un déclic se produisit dans son cerveau. Là, un drame avait eu lieu. Le propriétaire du tacot s'était sans doute trouvé sur place au plus mauvais moment. Il avait fait un feu de bois, s'était installé pour la nuit, puis n'avait pu résister à la curiosité lorsque la soucoupe avait atterri dans le champ.

Le reste était facile à imaginer… Akamatsu entendit le moteur de la Ford qui approchait. Il dévala la pente, plongea dans un trou. À la même seconde, la Ford apparut en ronflant. Elle hésita au sommet du talus,

comme prête à repartir en marche arrière, puis son moteur la poussa en avant et elle descendit brusquement, passa à un mètre d'Akamatsu, stoppa le long de la vieille guimbarde. Une portière grinça et le Noir mit pied à terre. Il était à peu près de la taille d'Akamatsu, tenait négligemment un fusil désintégrateur. Il recula, leva son arme, ajusta la Ford. Une lueur brève frappa le véhicule, le réduisit en un ridicule petit tas de poussière…

L'homme se déplaça de quelques pas. Akamatsu se rua, lui décocha un terrible atemi à la base de la nuque, redoubla sauvagement. Assommé, le Noir s'effondra. Akamatsu n'ignorait pas que le Grand Cerveau le ranimerait sous peu, qu'en ce même instant une lampe devait follement clignoter sur un ordinateur. Il rafla le fusil désintégrateur, gomma en une rafale le grand corps étendu à ses pieds, la tente percée de trous, la vieille guimbarde. Cela fait, il remonta le talus, se présenta sans hésiter sur l'autre versant. Il pensait que la lampe de l'ordinateur était maintenant définitivement éteinte, qu'elle devait se confondre avec les autres lampes, également éteintes, symbolisant les membres « hors de service » de l'organisation Atomos.

Il se pouvait que le Grand Cerveau enregistrât instantanément la disparition de son serviteur noir, mais il se pouvait aussi qu'un certain temps s'écoulât avant que la nouvelle fût transmise. C'était sur ce laps de temps qu'Akamatsu jouait sa vie.

Dans le premier cas, il serait désintégré dans les secondes suivantes. Dans le second cas, le Grand Cerveau enregistrerait la disparition d'un *cerveau-moteur* portant tel numéro, mais certainement pas le *signalement* de l'homme noir qui le personnifiait !

Akamatsu continua d'avancer, fusil pointé, atteignit la zone d'ombre que répandait la soucoupe volante. Il s'efforçait de garder une attitude naturelle, mais ne pouvait stopper la transpiration aigrelette qui sourdait de ses pores. En même temps qu'il luttait contre sa peur, il songeait qu'il avait la possibilité de désintégrer la soucoupe volante et tous ses occupants d'une rafale de fusil ! C'était une terrible tentation, mais une victoire incomplète. Ailleurs, le Grand Cerveau continuerait de suivre son effroyable programme, remplacerait ses morts par des effectifs frais, reconstruirait d'autres soucoupes… Akamatsu se plaça à l'endroit où s'était tenu le Noir, leva les bras comme l'autre l'avait fait.

Rien ne se produisit.

Akamatsu se déplaça, recommença son geste. En vain. Si on le surveillait, son manège devait paraître étrange…

Il pivota, vit une faible lueur qui filtrait de la coque métallique. Dans un réflexe, il coupa le rayon de sa main. Instantanément un ronronnement ténu s'éleva, et la paroi se mit doucement en mouvement, s'écarta, ménagea une ouverture étroite au bas de laquelle s'amorçait un escalier. Akamatsu avala sa salive quasiment solidifiée par cette épreuve, s'engagea dans l'ouverture, grimpa avec lenteur les marches qu'une clarté irréelle éclairait parcimonieusement…

Sans le savoir, il passa dans une zone de neutralisation, et son précieux émetteur cessa brusquement de fonctionner. Désormais, Akamatsu était seul dans la gueule du loup.

Smith Beffort balança son mégot par la portière, étendit un peu les jambes, cueillit machinalement une autre cigarette.

— Vous fumez trop, dit Soblen.

Beffort porta la cigarette à ses lèvres, l'alluma.

— Cette attente m'énerve, doc. Savez-vous que nous sommes ici depuis plus d'une heure ?

— Je sais.

Beffort dédia un coup d'œil au savant. Il enviait son calme, cette faculté qu'il avait de demeurer longtemps immobile sans prononcer un mot, à écouter les *bip-bip* monocordes que le récepteur lâchait à intervalles réguliers.

La Chevrolet était garée dans un chemin de traverse situé à mi-pente de la route secondaire aboutissant au plateau. Les deux hommes savaient qu'Akamatsu avait atteint son but, puisqu'il ne s'était pas déplacé depuis soixante minutes, mais ignoraient totalement ce qui le maintenait ainsi en arrêt.

Beffort détestait l'inaction, prenait sur lui-même pour ne pas aller faire une reconnaissance jusqu'au sommet de la côte dont les méandres se perdaient parmi les arbres. Tout à coup, les *bip-bip* résonnèrent sur un autre ton. L'aiguille du cadran de direction du récepteur oscilla légèrement, se stabilisa, reprit ses imperceptibles vibrations. Cela indiquait qu'Akamatsu venait enfin de se mettre en mouvement. Cependant, sa progression n'était pas franche. Il semblait même qu'il revenait en arrière.

L'aiguille effectua un bond, reprit sa position, remonta insensiblement…

— Ça y est, murmura Soblen, il repart.

— Pas en voiture, doc.

— Exact. À moins qu'il ne roule au pas…

Les *bip-bip* perdirent un peu d'intensité. L'aiguille grimpa encore de quelques millimètres, se figea. C'était l'instant où Akamatsu se présentait devant la soucoupe volante…

Un court laps de temps s'écoula, puis le récepteur se tut subitement, et l'aiguille dégringola jusqu'à son butoir. Zone rouge. Émission stoppée.

Soblen pinça les lèvres, dévisagea Beffort.

— Un incident vient de se produire, Smith.

— Panne ?

— Je ne crois pas. La coupure a été trop brutale. Si Akamatsu avait volontairement interrompu l'émission, le résultat n'aurait pas été différent. Pourtant, nous savons qu'il ne l'a pas fait, n'est-ce pas ?

Beffort opina, resta muet, front plissé.

— Qu'allons-nous faire, Smith ?

— Vous allez filer jusqu'au plus proche téléphone, doc, et vous préviendrez Walter Young et le général Stuart. Il faut que ce secteur soit complètement évacué dans l'heure qui va suivre. Dites à Stuart d'appliquer les consignes de l'opération B.A. !

— Hein ?

Beffort ouvrit sa portière, sauta à terre.

— Filez, doc !

— Bon sang ! Vous vous rendez compte, Smith ? Une bombe atomique dans cette région va…

— Pas d'autre solution, coupa Beffort.

— Et Akamatsu ?

— Rien n'est encore fait, jeta Beffort. Stuart sait qu'il doit attendre mon signal avant d'agir.

— Comment le lui donnerez-vous ?

— Yosho a certainement abandonné sa voiture avant de s'éloigner jusqu'au point où son émission a cessé. Ce point doit se trouver à quelque cinq cents mètres d'ici. En suivant cette route, je l'atteindrai rapidement. Après quoi, et selon l'urgence du moment, je me servirai de la voiture d'Akamatsu pour rallier à mon tour le plus proche téléphone.

— Si vous ne découvrez pas la voiture ?

— J'attendrai votre retour.

Soblen acquiesça.

— Comme cela, accepta-t-il, je suis d'accord. Finalement, je préviens Stuart d'avoir à amorcer l'opération B.A., puis je reviens ici ?

— En ce même endroit, doc, entendu. Maintenant, filez.

Soblen lança le moteur, fit un signe d'adieu, embraya et démarra sèchement. La Chevrolet cahota dans le chemin, vira sur le goudron de la secondaire, disparut très vite dans la descente.

Beffort était déjà en marche.

Il montait d'un pas vif en surveillant les deux côtés de la route si bien que, lorsqu'il parvint au plateau que le soleil inondait, les traces de pneus qu'il cherchait ne lui échappèrent point. Il les suivit, trouva la voiture de son collègue japonais entre deux épais fourrés. À partir de là, la piste d'Akamatsu s'imprimait dans la terre friable. Une empreinte de pied ici, une branche fraîchement brisée un peu plus loin…

D'indice en indice, Beffort gagna la lisière de la forêt, déboucha sur le plateau. Dans un creux, il découvrit les restes charbonneux d'un feu, d'autres traces de pneus. Le double sillon arrivait d'un talus qui masquait l'horizon, s'arrêtait non loin du feu de camp. Il semblait, que le véhicule avait été enlevé de terre par une main géante, mais Beffort ne resta pas longtemps dans le doute. La cendre qui recouvrait l'herbe le renseignait mieux qu'une page d'écriture.

Ici, un fusil désintégrateur était entré en action. L'herbe avait disparu ; la terre portait des perforations semblables à des trous d'aiguille, et on sentait que rien ne pousserait jamais plus en cet endroit. Cependant, Beffort trouva plus loin d'autres empreintes de pas. Ce n'était plus exactement celles qu'avaient laissées les chaussures d'Akamatsu, mais la pointure restait la même…

Beffort inspecta soigneusement le terrain. Il voulait absolument avoir une confirmation sur le sort du Japonais avant d'entreprendre quoi que ce fût. Certes, l'émetteur s'était arrêté brutalement, mais Beffort n'excluait pas l'éventualité d'une panne. Soblen pouvait se tromper.

À force de patience, il finit par découvrir ce qu'il cherchait au bord même de la zone brûlée : une empreinte de pied beaucoup plus large. Probablement celle du pilote de la voiture désintégrée. En raisonnant logiquement, Beffort estima que, s'il y avait eu une bagarre entre Akamatsu

et le pilote de la voiture, seul, le vainqueur avait pu laisser les traces de pas qui remontaient au sommet du talus.

Or, il aurait parié que celles-ci appartenaient à l'homme de la Tokkoka !

Beffort se décida enfin à avancer. Il grimpa prudemment la dénivellation. Son regard en franchit le sommet, entrevit la forme arrondie de la soucoupe volante… Beffort se jeta à terre, cœur battant. Il était encore vivant. Donc, cela signifiait que Yosho avait réussi. Sinon, les occupants de la soucoupe auraient étendu le rayon d'action des appareils magnétiques ou atomiques défendant leur position.

Comme l'avait fait Akamatsu une heure plus tôt, Smith Beffort ne pouvait qu'attendre une occasion d'intervenir. Mais son espoir était différent, reposait uniquement sur Akamatsu qui détenait tous les atouts de cette diabolique partie.

Ni Stuart ni Young ne bougeraient sans un ordre de Beffort, mais ce dernier n'entreprendrait rien sans un signe d'Akamatsu !

La moindre faute coûterait des centaines de vies humaines, la mort d'Akamatsu, celle de miss Atomos… Non, Beffort n'était pas près de lancer l'opération B.A. !

CHAPITRE XI

Yosho Akamatsu parvint vite en haut des dix marches, vit que, derrière lui, le panneau coulissant s'était rabattu, avança sur un étroit palier apparemment sans issue. Partout, son corps frôlait les parois tant la place avait été minutieusement calculée. On sentait que chaque centimètre carré était utilisé au maximum, que la soucoupe était construite comme un sous-marin.

Yosho toucha du doigt la paroi du fond, et celle-ci s'effaça aussitôt, dévoila un couloir circulaire nimbé d'une étrange luminosité bleuâtre. Rien n'éblouissait, mais tout portait la lumière et prenait des reflets de cristal. Le sol était garni d'une matière caoutchoutée qui étouffait le bruit des pas, et le silence complet laissait deviner que l'insonorisation trouvait ici toute sa signification.

Yosho prit la branche gauche du couloir, progressa avec circonspection, sursauta presque lorsque la paroi coulissa d'un mètre, juste devant lui. Il obliqua dans le mince passage, pénétra dans une salle ronde, basse de plafond, réprima un frémissement.

Miss Atomos et la fille brune qui conduisait la Ford étaient assises contre la cloison de la salle. Huit hommes se tenaient dans la même position. Tous avaient les yeux fermés, mais leur visage restait braqué sur une boule enfermée sous une cloche de verre et qui pivotait sur elle-même à toute vitesse. Un tube partait de la cloche, traversait le plafond, devait selon toute vraisemblance émerger à l'air libre au sommet de la soucoupe.

Akamatsu avisa un siège libre, se dirigea de son côté en affectant une allure aussi mécanique que possible, s'assit avec raideur. Il ferma à demi les paupières, épia ceux qui l'entouraient.

Ils paraissaient dormir, mais leur respiration n'était pas assez profonde pour cela. En outre, leur attitude n'était pas celle que provoque le sommeil.

Leur tête restait droite, leurs traits attentifs. Akamatsu pensa qu'ils étaient partiellement inconscients. Partiellement, parce que, malgré tout, ils demeuraient sous le contrôle de leur cerveau-moteur et que le Grand Cerveau pouvait les mobiliser en une fraction de seconde.

Comme personne ne bougeait, Akamatsu reporta son attention sur la boule tournant éternellement sous sa cloche de verre. De là devaient venir les ordres… Akamatsu déposa contre son siège le fusil désintégrateur qu'il n'avait pu se résoudre à abandonner, mit les mains sur ses genoux de façon à pouvoir consulter sa montre sans avoir besoin de lever le bras et attendit.

Il savait qu'il ne pouvait rien faire avant le lendemain matin, souhaitait ardemment que Smith Beffort ne perdît pas patience.

---oOo---

Beffort resta en position jusqu'à midi, jugea qu'il était parfaitement inutile de continuer à surveiller cet engin contre lequel il ne pouvait rien dans l'immédiat. Il fallait laisser Akamatsu courir sa chance en espérant qu'il n'y laisserait pas sa peau.

Beffort se replia donc, regagna la route secondaire en suivant très exactement le chemin qu'il avait emprunté en arrivant, retrouva Alan Soblen qui se rongeait d'inquiétude.

— Bon sang ! s'exclama le savant, je vous croyais mort !

— Pas si vite, doc, dit en souriant Beffort.

— Akamatsu ?

— Je crois qu'il est toujours en vie. Son émetteur s'est arrêté pour une raison que nous ignorons et qu'il ignore peut-être lui-même, mais il a réussi à pénétrer dans une soucoupe volante qui stationne sur le plateau.

— Une soucoupe comme celles que nous avons vues ce matin dans Jefferson Avenue ?

— Non, elle est beaucoup plus grande. Comparées à elle, celles de ce matin n'étaient que des soucoupes de poche ! En vérité, doc, j'ai eu l'impression qu'il s'agissait là d'un véritable laboratoire volant. D'ailleurs, cet engin doit être important, puisque miss Atomos s'y trouve.

— Une sorte de relais entre le Grand Cerveau et les membres de l'organisation Atomos opérant en Alabama ?

— Oui, mais pourquoi dites-vous cela ?

— Parce que ça barde à Birmingham, Smith ! Près de trois cent cinquante *klansmen* ont été assassinés depuis dix heures du matin. Walter Young et ses

hommes sont sur les dents. Le « grand sorcier impérial » des klans unis[12] a mis le président Johnson en demeure de protéger le Ku Klux Klan ! C'est la première fois que l'on voit cela dans l'histoire des États-Unis ! La presse titre sur huit colonnes !

Il était terriblement excité. Beffort le calma d'une phrase :

— Trois cent cinquante morts, ce n'est rien si vous vous souvenez des précédentes interventions de l'organisation Atomos. Je vais être cynique, doc, mais j'espère que miss Atomos s'en tiendra à l'extermination du Ku Klux Klan !

— Vous êtes dur, Smith !

— Seulement logique, doc. J'ai une peur bleue de voir se renouveler les exterminations que nous avons connues ! Nous ne possédons encore aucune arme capable de répondre efficacement aux diaboliques inventions de l'organisation Atomos. Savez-vous que, si Walter Young s'attaquait à miss Atomos, le Grand Cerveau réduirait Birmingham en cendres aussi vite que je le dis ?

Soblen hocha la tête et dit tristement :

— Ainsi, et aussi paradoxal que cela puisse paraître, nous en arrivons à souhaiter qu'aucun membre de l'organisation Atomos ne soit tué afin d'éviter des représailles ! Avouez que c'est un splendide aveu d'impuissance, Smith !

Beffort se détourna. Dès le départ, la lutte contre le péril Atomos avait été inégale, et les deux bombes lâchées en 1945 sur Hiroshima et Nagasaki coûtaient cher aux états unis ! Bien sûr, M^me^ Atomos était morte (l'était-elle vraiment ?), mais sa vengeance désormais mécanisée planait toujours sur le pays.

— À quoi pensez-vous, Smith ?

— Je pensais précisément à notre impuissance doc. Elle ne sera plus qu'un souvenir si Akamatsu réussit dans son entreprise ! Qu'il court-circuite le Grand Cerveau, et l'organisation Atomos aura vécu. N'est-ce pas une perspective fantastique ?

Il entendit un brusque sifflement. Quelque chose qui ressemblait à une stridulation d'obus, mais en plus aigu. Il leva la tête en même temps que Soblen, et les deux hommes virent un objet rond et brillant qui disparaissait déjà dans le ciel en direction du sud.

Blême, Soblen dévisagea Beffort.

— Eh bien ! dit-il, il semble que notre ami Yosho soit en route pour tenter le court-circuit dont vous parliez, Smith ! Et nous n'avons pas eu le temps de lever le petit doigt…

Beffort ne commenta point. Depuis qu'il aimait miss Atomos, il était devenu plus vulnérable, ressentait des émotions inconnues jusqu'alors. Des émotions qui le paralysaient, l'empêchaient dans une certaine mesure d'accomplir son devoir sans restrictions. Ainsi, et dans l'intérêt des États-Unis, il aurait dû depuis longtemps offrir sa démission au directeur du F.B.I. Un autre que lui eût abattu miss Atomos sans hésitation afin de retirer au Grand Cerveau une partie de son efficacité. Un adversaire ne mérite aucune mansuétude, même s'il n'est pas directement responsable des crimes qui lui sont reprochés. Beffort temporisait, faisait tout pour sauver celle qu'il aimait, mais il n'était pas sûr d'être dans la bonne voie, et cela créait en lui un sentiment de culpabilité qui, comme en cet instant, le laissait sans réaction.

Soblen avait dit : *« Nous n'avons pas eu le temps de lever le petit doigt. »* C'était vrai, indéniable, mais Beffort se demandait si, en fin de compte, il n'en était pas responsable.

---oOo---

Akamatsu avait la sensation d'être là depuis des siècles. Le silence n'était troublé que par le ronronnement de la boule pivotant follement sous sa cloche de verre en produisant un halo bleuâtre dont la lueur mouvante était hallucinante.

Ni miss Atomos ni sa voisine brune ni les voisins immédiats du Japonais n'avaient bougé. La température montait insensiblement ; l'air devenait lourd, comme chargé de miasmes. Akamatsu respirait avec une certaine gêne. Miss Atomos, assise en face du policier, paraissait également souffrir du manque d'oxygène. En revanche, les autres occupants de la soucoupe semblaient s'adapter sans peine à cette température d'étuve.

En fait, Akamatsu commençait à croire qu'ils ne respiraient pas du tout ! C'était évidemment incroyable, mais, par-dessus le ronflement de la boule, Akamatsu n'entendait que le souffle de miss Atomos. En outre, il avait remarqué que la fille brune portait au cou une longue blessure à peine cicatrisée, que son voisin de droite avait le front curieusement déformé…

Les autres hommes étaient apparemment intacts, mais leurs combinaisons noires pouvaient dissimuler bien des choses.

De déduction en déduction, Akamatsu finit par acquérir la certitude que, seule, miss Atomos était vivante dans cette assemblée de pétrifiés. Ses compagnons ne vivaient que mécaniquement, grâce au Grand Cerveau, et par le truchement de l'extraordinaire petit cerveau-moteur qu'ils portaient tous dans le crâne. Pour cette vie artificielle, l'oxygène ne devait pas être indispensable, pas plus que la nourriture, le sommeil ou l'action. Des robots, rien que des robots… Tout à coup, et sans qu'aucun signe l'eût laissé prévoir, ces robots et miss Atomos ouvrirent les yeux. Des yeux vides de toute expression qui n'étaient que des objectifs retransmettant au Grand Cerveau les images qu'ils enregistraient. Akamatsu frissonna. Maintenant, il risquait vraiment sa vie. Si le Grand Cerveau distribuait des ordres *différents* à chacun de ses serviteurs, Akamatsu ne réagirait évidemment pas dans le bon sens et serait aussitôt démasqué…

Akamatsu se prépara à calquer ses gestes sur ceux de son voisin, mais ce fut miss Atomos qui se mit en mouvement. Elle se leva, passa la main devant d'invisibles rayons, manœuvra une poignée qui venait de jaillir de la cloison. Dès qu'elle l'eut actionnée, la soucoupe s'enleva de terre. Une accélération fulgurante plaqua Akamatsu à son siège, puis la vitesse se stabilisa, la température baissa et l'air devint rapidement respirable.

Alors, miss Atomos s'assit de nouveau, reprit son attitude figée, inhumaine.

Le vol dura environ sept minutes, puis la soucoupe se posa doucement, sans heurts, s'immobilisa totalement. Un instant passa, et toute une paroi de l'engin coulissa sans bruit, s'ouvrit sur un vaste hall ou grouillait une foule d'hommes et de femmes en combinaison noire. De prime abord, cette agitation semblait désordonnée, mais Akamatsu vite que les hommes et les femmes ne se déplaçaient que par équipe de neuf. Les membres de chaque équipe accomplissaient très exactement les mêmes gestes. Leur tâche consistait essentiellement à manœuvrer des manettes, à tourner des boutons à enfoncer des fiches dans les cadrans dont les parois du hall étaient tapissées. Partout il y avait neuf manettes, neuf boutons, neuf fiches. Chaque membre d'une équipe restait à la même place au sein de sa formation, exécutait des gestes parfaitement synchronisés. Cela était surprenant. Cependant, Akamatsu découvrit rapidement que cette façon de procéder rendait tout sabotage impossible. Pour faire fonctionner une machine, il fallait neuf serviteurs. Pour la saboter, il en faudrait autant ! C'était proprement inconcevable…

À part cela, Akamatsu ne savait pas du tout où il se trouvait. Il pensait être au cœur de la cité Atomos, mais n'osait trop y croire. Tout avait été facile. Beaucoup trop facile…

Brusquement, tous les occupants de la soucoupe se levèrent.

Miss Atomos et sa compagne sortirent, disparurent aux regards d'Akamatsu qui se tenait debout entre deux robots, contraint de conserver dans son équipe la place du Noir qu'il avait désintégré sur le plateau. S'il ne se pliait pas à cette discipline, son équipe deviendrait inopérante. Le Grand Cerveau chercherait la raison de cette panne, trouverait inévitablement que l'un de ses éléments n'obéissait pas aux ordres…

Le premier de la file se mit en marche. Akamatsu suivit celui qui le précédait, tourna lorsqu'il tourna, leva la main lorsqu'il la leva, abaissa une manette en même temps que lui…

Il s'efforçait au calme, mais la terreur se glissait insidieusement en lui. Le spectacle auquel il assistait, auquel il était obligé de prendre part dans un silence de tombeau et avec des gestes mécaniques était épouvantablement déprimant. Puis, il ne pouvait s'empêcher de penser que ce hall était sans issue. Cela signifiait qu'il ne parviendrait pas à en sortir, même pendant l'heure de neutralisation sur laquelle était basé tout son plan, et que lui, un vivant, était peut-être condamné à finir ses jours au milieu des morts.

---oOo---

À Birmingham, Smith Beffort et Soblen apprirent que les radars du général Smart avaient enregistré le passage d'un engin se déplaçant à grande vitesse. Vingt à vingt-cinq mille *miles* a l'heure. Direction plein sud.

Stuart désigna un point de la carte des États-Unis.

— Nous l'avons suivi pendant environ sept minutes. Il a soudainement disparu ici, dans le golfe du Mexique, probablement au large de Pensacola. Depuis, rien. La marine fait route…

— Inutile, coupa Beffort. Vous pouvez stopper toutes vos unités. Quoi de nouveau, Walter ?

— Strictement rien depuis midi, dit-il d'une voix morne. Le Ku Klux Klan compte ses morts, lance proclamation sur proclamation par la voix de son chef, Robert Shelton, et tente visiblement d'exploiter la situation pour ébranler l'opinion.

— À part cela ?

— Une vendeuse de cigarettes qui tient un stand dans le hall central du *Municipal Airport* nous a donné le signalement d'un homme. Un type assez grand, vêtu de gris, coiffé d'un feutre noir et portant une serviette fauve. Il se déplaçait bizarrement en pénétrant dans les toilettes de l'aéroport, derrière Bob Mayl.

— Bizarrement ?

— Heu !… la vendeuse a dit qu'il avait tout d'un automate. Mes gars le recherchent, mais c'est comme si nous cherchions une parcelle de bicarbonate dans un sac de farine. Ce signalement peut s'appliquer à n'importe quel homme d'affaires. En réalité, je dois avouer que nous sommes complètement incapables de mettre la main sur un indice sérieux ! Je n'ai jamais vu ça, Beffort !

Soblen haussa les épaules.

— Si vous commencez à vous étonner, dit-il, vous allez très vite vous demander si vous avez encore les pieds sur terre. Ne croyez pas que vos services sont devenus brusquement incompétents, ou que les témoins refusent de parler. L'homme en gris du *Municipal Airport* existe certainement en plusieurs exemplaires. Ce n'est pas un homme seul qui peut assassiner trois cent cinquante personnes entre dix heures et midi ! Vos *G'men* sont pris de vitesse, tout comme nous le sommes, et, s'il n'y a pas de témoin, c'est tout bonnement parce qu'ils ont été supprimés !

Après cette déclaration pessimiste, le silence retomba dans le local qu'utilisait Stuart comme Q.G. Là étaient centralisés les renseignements provenant de tous les points du territoire, mais l'activité débordante des heures écoulées s'était apaisée.

Les téléphones demeuraient muets, les téléscripteurs silencieux. Le mot « Atomos » était dans tous les esprits, bien que la criminelle organisation semblât avoir cessé toute activité.

C'était un peu comme si un raz de marée ou une épidémie était passé. Une chose contre laquelle on ne peut rien, qui arrive et qui se retire sans préavis en laissant planer une menace latente sur ceux qui lui ont survécu.

Stuart supportait difficilement l'attente forcée qui lui était imposée. Il disposait d'armes redoutables, mais ne pouvait les utiliser à son gré ; il se trouvait dans l'état d'âme d'un mourant à qui l'on interdit d'absorber le médicament qui lui sauverait la vie. Lorsque Beffort avait ordonné la préparation de l'opération B.A, Stuart s'était senti renaître. Après

l’annulation de cette opération, il avait grondé, tempêté. Une rage rentrée, crispante, car sans exutoire autorisé.

Beffort détenait tous les pouvoirs.

Néanmoins, Stuart s’était juré d’agir de son propre chef au cas où Beffort ne serait plus en mesure d’assumer les charges que lui conféraient ses responsabilités.

Le ver était déjà dans le fruit.

CHAPITRE XII

Akamatsu « travailla » pendant des heures sans avoir le loisir de consulter sa montre. Baisser une manette, presser un bouton, tourner une poignée, enfoncer une fiche… et cela recommençait immédiatement, en ordre inverse ou différemment, mais sans qu'il fût possible de s'écarter de l'ordinateur. Au-dessus de l'appareil, un vaste tableau supportant une infinité de lampes multicolores, clignotait sans trêve. Un sourd ronronnement était perceptible, mais finissait par se confondre avec le silence ambiant au point de devenir inaudible. Autour d'Akamatsu, chacun remplissait sa tâche avec une régularité stupéfiante. Pas un geste inutile, pas un regard dévié, pas un raclement de gorge.

Debout depuis longtemps, Akamatsu s'épuisait lentement. Il n'avait pris aucune nourriture depuis le matin. Son estomac criait famine, et sa bouche manquait de salive. De temps à autre, une équipe quittait le hall, disparaissait dans un couloir qu'une porte à glissière dissimulait. L'équipe s'avançait en bon ordre, la glissière coulissait silencieusement. Le couloir absorbait l'équipe, en libérait une autre. Après quoi la porte se refermait…

Automation, mécanisation.

Soudain, un temps mort. Akamatsu releva doucement la manche de sa combinaison en la frottant contre sa hanche, baissa les yeux et fut saisi d'étonnement. Les aiguilles de sa montre marquaient deux heures du matin !

Il travaillait depuis midi et quart. Cela faisait donc près de quatorze heures qu'il était planté devant l'ordinateur ! Il s'expliqua sa fatigue, les légers étourdissements qu'il ressentait de plus en plus fréquemment. Il avait besoin de boire, de manger, de dormir, mais, s'il ne parvenait pas à tenir jusqu'à neuf heures du matin, il n'éprouverait jamais plus aucune de ces

sensations. Sa place au sein de l'équipe était vitale. La moindre défaillance serait sanctionnée.

Déjà, Akamatsu estimait miraculeux le fait d'être là. Par une manœuvre somme toute assez grossière, il avait réussi à tromper le fantastique cerveau électronique qui tenait en échec les U.S.A. depuis des mois.

C'était probablement une occasion qui ne se reproduirait jamais.

Akamatsu glissa un regard sur ses voisins immobiles. La pause se prolongeait inexplicablement. À ce moment, toute l'équipe pivota. Akamatsu en fit autant, avec un imperceptible temps de retard, emboîta le pas au robot qui le précédait. Cœur battant, il vit que l'homme de tête se rapprochait de la porte s'ouvrant sur le mystérieux couloir. Il imaginait que de terribles vérifications devaient se dérouler au bout de ce trajet. Quelque chose ressemblant à une révision mécanique d'automobile, mais visant à remettre en état certains organes humains. Peut-être même une trépanation permettant de remplacer les cerveaux-moteurs ?

Frémissant, Akamatsu continuait d'avancer. Subitement, l'homme de tête changea de direction, se dirigea vers la soucoupe volante qui stationnait toujours au centre du hall. Il monta les dix marches, suivit le couloir circulaire, pénétra dans la cellule ronde.

Akamatsu retrouva la boule tournoyant sous sa cloche de verre, les fauteuils alignés contre la cloison, vit que le fusil désintégrateur était encore à l'endroit où il l'avait laissé. Imitant les robots, il s'assit. Le siège qu'il occupait était celui dans lequel il avait fait le voyage, et le fusil se trouvait à portée de sa main. Les robots fermèrent les yeux, et le temps se mit à couler. Entre ses paupières mi-closes, Akamatsu surveillait la trotteuse de sa montre, enregistrait chaque minute qui passait avec satisfaction. Il comprenait en effet que la soucoupe allait partir pour une nouvelle mission, qu'il serait obligatoirement du voyage. Cependant, il avait pu constater que l'organisation Atomos agissait avec une certaine lenteur, tout au moins dans ses préparatifs. Ainsi, sur le plateau où il avait embarqué, le départ de la soucoupe n'avait pas été immédiat.

Pourtant, rien ne s'opposait à son envol. Il semblait donc que le Grand Cerveau n'avait pas la possibilité d'accomplir entièrement et d'un seul jet une action déterminée ! Il ne pouvait procéder que par à-coups, faisait se mouvoir ses serviteurs sans continuité à la façon d'un joueur d'échecs qui déplace ses pièces une par une afin de préparer une action générale.

Certes, l'action devenait fulgurante lorsque ce groupement était réalisé, mais Akamatsu se demandait si chaque pièce était réellement bien défendue pendant l'heure de la neutralisation.

Actuellement, il espérait donc que la soucoupe ne prendrait pas son envol avant neuf heures du matin. Après quoi il deviendrait entièrement libre de ses mouvements, jouerait enfin la carte qu'il cachait dans sa manche depuis midi…

À cinq heures, miss Atomos pénétra dans la cellule, alla de son pénible pas d'automate s'installer dans son fauteuil et ne bougea plus.

Akamatsu luttait maintenant contre le sommeil. Sa position détendue l'engourdissait doucement. Au bord de la somnolence, il devait se mordre cruellement la langue pour ne pas sombrer, sentait le goût fade du sang qui inondait sa bouche, reprenait pied avec l'irréelle réalité comme on émerge d'un mauvais réveil pour choir en plein cauchemar.

À six heures, miss Atomos se leva, abaissa une manette, coupa de la main un invisible rayon, reprit sa place. Akamatsu sentit les effets d'une formidable accélération, comprit que la soucoupe venait de décoller et qu'à l'instant où il pensait cela, elle se trouvait déjà très loin de sa base… Simultanément, Akamatsu réalisait que, tel qu'il l'avait conçu, son plan était irrémédiablement compromis si la soucoupe ne regagnait pas la cité Atomos avant neuf heures.

À sa profonde stupeur, cela ne lui causa qu'une très vague amertume. Les heures passées dans le hall face à l'ordinateur l'avaient trop marqué pour qu'il pût raisonnablement souhaiter se retrouver dans une semblable situation.

Contre sa volonté, sa main se referma sur le fusil désintégrateur. Il était encore en danger, pouvait être démasqué d'un instant à l'autre. Son imagination travaillait fiévreusement, lui fournissait des images atroces. Il se voyait étendu sur une table d'opération, le crâne ouvert. Un chirurgien écartait les chairs sanglantes, saisissait une pince, introduisait un cerveau-moteur dans la plaie béante…

Akamatsu fit un violent effort pour reprendre son calme. Il était épuisé moralement et physiquement, tout près de l'effondrement total. S'il succombait, cela équivaudrait à une condamnation, et sa tentative avortée mais encore sans conséquence se solderait par une victoire pour l'organisation Atomos.

Akamatsu s'endormait sans le savoir lorsque la soucoupe volante reprit contact avec le sol. Le choc avait été doux, mais suffisant pour restituer au policier toute sa lucidité. Il ouvrit les yeux. Rien n'avait bougé. Miss Atomos et les robots gardaient les paupières baissées Akamatsu consulta sa montre. Sept minutes s'étaient écoulées depuis le décollage. Ainsi le temps du retour égalait celui de l'aller, mais rien n'indiquait que le nouvel arrêt se soit produit sur le plateau…

En fait, la soucoupe pouvait avoir atterri en n'importe quel point des États-Unis.

---oOo---

À six heures quinze, un planton vint frapper à la porte du général Stuart. Ce dernier coupa le contact de son rasoir électrique, donna l'autorisation d'entrer. Le planton poussa le battant, franchit le seuil, salua. Stuart avança le menton.

— Qu'est-ce que c'est ?

Il charriait une rogne aigre vingt-quatre heures sur vingt-quatre, montrait les dents pour un rien. Lui aussi, il se battait contre l'organisation Atomos depuis le début, et, jamais, il n'avait eu carte blanche. Un militaire qui ne peut se battre est un moteur sans carburant.

Le planton tendit un message.

— En provenance du centralisateur radar.

Stuart grogna, congédia l'homme d'un geste. Celui-ci ne bougea pas, pencha un peu la tête, l'œil rond.

— Le colonel Gordon attend une réponse, mon général.

Stuart décacheta le pli, se détourna pour chausser ses lunettes, lut sans hâte :

P.C. Birmingham, six heures dix. Entre six heures et six heures sept, nos postes de détection ont repéré un engin volant à haute altitude et à très grande vitesse. Sa trajectoire, parfaitement rectiligne, partait de Pensacola pour aboutir dans la région sud de Birmingham. Il s'est vraisemblablement posé près de Shannon. J'attends vos instructions. Colonel Gordon.

Stuart retira ses lunettes d'un geste brusque, pivota vers le planton.

— Dites au colonel que j'arrive immédiatement.

Le soldat salua, franchit le seuil, fila comme un trait en direction du standard. Stuart acheva de s'habiller, front plissé. Cette fois, il ne

préviendrait pas Smith Beffort. L'armée trouverait et détruirait elle-même cet engin, parole d'officier !

Une heure plus tard, l'armée cherchait toujours.

Lorsque le jour se leva, Stuart fit décoller quatre avions d'observation. Ceux-ci survolèrent Shannon, Bessemer, Brighton, Lipscomb, poussèrent jusque Vestavia Hill. Le temps était brumeux, le plafond bas. Les avions n'étaient d'aucune utilité.

Stuart leur ordonna néanmoins de poursuivre. Il espérait une éclaircie annoncée par la météo. Dans cette attente, il fit activer les recherches au sol. Mais les jeeps et les motards circulaient un peu au hasard, dans un lent ballet de quadrillage qui pouvait s'étaler sur des jours avant d'aboutir à un résultat.

Puis, la région était accidentée, boisée, et l'armée cherchait un engin immobile, n'émettant aucun son, dont la couleur se confondait avec celle du paysage qui l'entourait. Puis, en cas de découverte, il faudrait évacuer un vaste périmètre avant de larguer une bombe A. Cela sous-entendait un luxe de précautions inouï. Il ne fallait pas donner l'éveil aux passagers de la soucoupe, ni à la police ni à Smith Beffort…

Doucement, Stuart commença à se faire des cheveux blancs !

À huit heures quarante-cinq, soit quinze minutes avant l'heure de neutralisation paralysant chaque jour l'organisation Atomos, Yosho Akamatsu enregistra chez ses voisins les premiers symptômes de l'événement. Les huit hommes robots se tassèrent dans leurs sièges ; leurs mains glissèrent dans le vide, inertes, comme des outils qu'on vient de replacer sur leur support. Simultanément, la boule étincelante qui tournoyait sous la cloche amorça une très nette décélération.

Tout se préparait au repos, sauf miss Atomos qui subissait une influence contraire. La jeune fille allait une nouvelle fois se métamorphoser en Mie Azusa, ne se souviendrait plus des actes accomplis par miss Atomos. Akamatsu était certain qu'elle ne jouait pas la comédie, et il pourrait en témoigner plus tard… Pour l'instant, il allait s'employer à rendre la soucoupe inutilisable. Un nouveau plan avait germé dans son esprit, mais son application exigeait que la soucoupe fût immobilisée pendant au moins vingt-quatre heures…

À huit heures cinquante, la boule prisonnière de la cloche de verre s'arrêta. À la même seconde, miss Atomos quitta son siège, se dirigea d'un pas plus souple vers la porte à glissière. D'un geste, elle en provoqua l'ouverture, disparut dans le couloir circulaire. Akamatsu saisit le fusil désintégrateur, prêta l'oreille. Il entendit le coulissement de la paroi libérant le passage de l'escalier les pas de miss Atomos sur les marches. Puis un autre glissement lui apprit que la dernière paroi celle donnant sur l'extérieur venait de s'ouvrir.

Alors, Akamatsu pressa la détente de son arme, désintégra d'un coup de rayon précis la cloche de verre et la boule qu'elle contenait. Cela fait, il se rua hors de la soucoupe, prit pied dans une petite clairière littéralement cernée d'arbres.

À peu de distance, miss Atomos s'enfonçait entre les troncs.

Akamatsu la suivit, parcourut derrière elle près d'une centaine de mètres, déboucha dans un chemin où stationnait une conduite intérieure verte. La voiture était sale, couverte de feuilles, humide de rosée.

Miss Atomos en ouvrit la portière, saisit des vêtements qui se trouvaient sur le siège, tira sur la fermeture magnétique de sa combinaison noire. En un instant, elle fut nue. Akamatsu distingua ses tatouages : Hiroshima sur le sein droit, Nagasaki sur le sein gauche. Hormis ces sinistres marques, la jeune fille avait un corps parfait, et Akamatsu comprenait que Smith Beffort en fût éperdument épris. Lui-même était sous le charme, mais la vision fut brève. Avec rapidité, miss Atomos revêtait les vêtements « civils », chaussait des escarpins.

Maintenant, ses mouvements étaient souples, son visage libéré comme d'un masque. Dans cinq minutes, elle redeviendrait Mie Azusa.

Akamatsu ouvrit l'autre portière, s'installa au volant. La jeune fille le regarda d'un œil brumeux.

— Montez, ordonna Akamatsu. Nous allons rejoindre Smith.

Miss Atomos opina, s'assit, claqua la portière. Akamatsu mit le contact, démarra au starter. Trois minutes plus tard, il mordait sur le goudron lisse de la route n° 280. Chelsea, deux *miles*, indiquait une borne. Cela signifiait que la soucoupe s'était posée à moins de dix *miles* de Birmingham.

---oOo---

Smith Beffort et le docteur Soblen attendaient, comme ils le faisaient depuis trois mois, que Mie Azusa daignât se manifester. Sans nouvelles de

la soucoupe qui avait emporté Akamatsu dans ses flancs, ils ne disposaient d'aucune possibilité d'action et n'avaient pas la prétention de croire que le Grand Cerveau commettrait une faute.

La pendulette indiquait huit heures cinquante-cinq. Le silence régnait dans la chambre de Beffort où les deux hommes étaient réunis. Dans un coin, désormais inutile, le récepteur qu'Akamatsu avait remis à Soblen gisait comme un jouet brisé.

Brusquement un son léger jaillit du haut-parleur, s'amplifia, éclata : *Bip-bip… Bip-bip… Bip-bip…*

Beffort sursauta, agrippa Soblen par l'épaule.

— Bon Dieu ! Vous entendez, doc ?

Le savant grimaça, se dégagea de l'étreinte du *G'man.*

— J'entends, Smith. Ce signal signifie que notre ami Akamatsu se trouve actuellement à proximité de Birmingham.

Beffort se baissa, rafla le récepteur, se dirigea vers la porte. Soblen bondit.

— Un instant ! Où allez-vous ?

— Quelle question !

— Justement, c'est une erreur. Dans quelques minutes, il sera neuf heures. Croyez-vous que le retour d'Akamatsu ne soit que le fait d'une coïncidence ? Il a sans doute échoué dans sa mission, mais je donnerais ma tête à couper qu'il nous prépare une surprise assez sensationnelle !

Beffort lâcha la poignée, se retourna.

— En nous guidant au son, dit-il, nous pourrons le retrouver plus vite.

— C'est lui qui vient vers nous, Smith. Laissons-le faire et demeurons ici. Il n'ignore pas que vous êtes toujours dans votre chambre entre neuf et dix heures du matin. Ce n'est pas le moment de lui faire faux bond !

Beffort déposa le récepteur sur la table. L'aiguille du cadran de direction indiquait le sud-est. Soblen s'approcha du téléphone et dit :

— L'émetteur d'Akamatsu s'est arrêté de fonctionner dès qu'il eut pénétré dans la soucoupe volante. Ne serait-il pas normal d'en conclure que, si l'émetteur s'est remis en marche, c'est justement parce qu'il vient d'en sortir ?

— La soucoupe aurait pu revenir dans la région sans être repérée par les radars de Stuart ?

— Vous voyez une autre explication ?

Beffort n'en voyait pas. Néanmoins, il établit aussitôt le rapport entre le retour de la soucoupe volante et Mie Azusa.

— Dites, doc, pensez-vous que Mie…

Soblen cligna des yeux, sourit ironiquement.

— C'est ce que je tente de vous faire comprendre depuis un bon moment, Smith. Hum ! Si j'étais vous, je m'apprêterais à décrocher ce téléphone…

Il n'avait pas fini de parler que la sonnerie se déclenchait.

La pendulette indiquait neuf heures trois minutes.

CHAPITRE XIII

Beffort décrocha, se nomma, entendit tout de suite la voix du spécial japonais :

— Je serai bref, Smith. Êtes-vous prêt à emmener Mie Azusa à Atlanta ?

Beffort rougit violemment.

— Elle est avec vous ?

— Oui. Écoutez. Nous sommes en ce moment dans un snack routier situé sur la 280. En fonçant, nous pouvons atteindre le *Municipal Airport* en dix minutes. Cela vous va-t-il ?

— Non ! Cracha Beffort. Essayez de faire plus vite ! Mie devrait être sur la table d'opération dans douze minutes pour avoir une chance. Filez, Yosho ! Rendez-vous le plus tôt possible sur la piste n° 2 !

— O.K. !

Beffort perçut le déclic, raccrocha à son tour. Soblen était déjà dans le couloir, filait comme un zèbre vers l'escalier. Beffort se lança à sa poursuite, dévala les étages dans sa foulée. Les deux hommes traversèrent le hall du Sheraton en trombe, bondirent dans la Chevrolet. Beffort lança le moteur, démarra sauvagement et virait dans l'autre rue alors que Soblen n'avait pas encore réussi à claquer la portière.

La traversée de la ville fut démentielle. Beffort grilla une invraisemblable quantité de feux rouges, loupa un piéton d'une épaisseur de papier à cigarette, arracha l'aile d'une voiture qui manœuvrait paisiblement, mais effectua le trajet en trois minutes.

Dans l'enceinte de l'aéroport, il expédia Soblen prévenir le pilote de l'avion que l'heure H venait de sonner, se rua sur le téléphone. Là, il entra en communication avec Walter Young, lui demanda de faire ouvrir le passage à Akamatsu.

— D'accord, mais quelle sorte de voiture pilote-t-il ?

Une fraction de seconde, Beffort resta sans voix. Il se reprit cependant aussitôt, indiqua qu'Akamatsu était japonais, qu'il pénétrerait dans la ville par la 280, donc par Lane Park, et que les motards n'avaient qu'à s'accrocher à la voiture qui dépasserait de loin la vitesse autorisée.

Cela fait, Beffort roula jusqu'à l'entrée de l'aéroport en gardant un œil sur sa montre. Le temps passait avec une rapidité effarante. Il était déjà neuf heures huit minutes !

Trente secondes coulèrent, puis des hurlements de sirènes éclatèrent tout au bout de East Lake Boulevard. Les phares clignotants des motards se rapprochèrent à une allure foudroyante, puis les motards et la voiture qu'ils précédaient virèrent sèchement sur le dégagement, entrèrent dans l'aéroport à la vitesse d'une balle qui jaillit de son canon.

Beffort fit demi-tour, fila à son tour vers la piste n° 2. Il vit Mie Azusa qu'Akamatsu aidait à monter dans l'avion, freina à mort et sauta à terre. Au sprint, il traversa la piste, escalada l'échelle, se retrouva brusquement devant Mie Azusa que Soblen et Akamatsu encadraient. À la même seconde, la porte se referma, et l'appareil s'ébranla en faisant hurler ses réacteurs.

— Il est neuf heures dix ! cria le pilote à l'adresse de Beffort ; vous croyez que c'est bien la peine ?

— Allez-y ! renvoya Beffort.

Puis, en prenant Mie Azusa dans ses bras, il ajouta tandis que l'avion décollait ;

— N'ayez aucune crainte, Mie. Seuls, les chirurgiens diront si l'intervention est possible malgré notre retard.

— Je n'ai pas peur, Smith. Tout cela me semble merveilleux !

Par-dessus la tête de Mie, le regard de Beffort croisa celui de Soblen. Il n'y lut aucun encouragement.

---oOo---

À neuf heures vingt, l'avion se posa sur Atlanta Airport, retrouva en bout de piste un hélicoptère prêt à décoller. Le transbordement prit quarante secondes, le trajet de l'aéroport à la terrasse de la clinique deux minutes. Tout allait très vite, mais le retard pris au départ ne pouvait être comblé.

À neuf heures vingt-cinq, soit dix minutes après l'heure indiquée par les chirurgiens, Mie Azusa était sur la table d'opération. Tandis que ses aides

préparaient la patiente, le docteur Lyons tint à avoir un ultime entretien avec Smith Beffort. Son visage était grave.

— Dans quelques secondes, dit-il, nous allons opérer. Lors de nos précédentes conversations, je vous avais recommandé de vous trouver ici pour neuf heures et quart. Nous avons dix minutes de retard, et je ne puis vous assurer que le cerveau-moteur sera retiré à temps. Prenez vous la responsabilité de ce qui va suivre, monsieur Beffort ?

— Quels sont les facteurs favorables à la réussite de l'intervention ?

— La jeunesse de votre amie et l'habileté de mon équipe. Si j'avais à graduer les chances, je dirais qu'elles sont de trente pour cent. C'est peu, n'est-ce pas ?

Une infirmière s'encadra dans la porte.

— Nous sommes prêts, docteur Lyons.

Le chirurgien opina, se tourna de nouveau vers Beffort.

— Votre amie est maintenant endormie. Que décidez-vous ?

Beffort hésita. Soblen lui prit amicalement le bras.

— Hâtez-vous, Smith, le temps passe !

Beffort était à la torture, soudainement incapable de prendre une décision. Il tenait la vie de Mie Azusa entre ses mains, refusait la terrible responsabilité que cela représentait.

Comme il demeurait muet, figé, Akamatsu s'emporta brusquement :

— Bon Dieu ! Dites quelque chose, Smith ! Mie a enfin une chance de revenir dans notre monde, allez-vous la renvoyer dans ses ténèbres sans tenter de la sauver ?

L'éclat du japonais, habituellement si calme, décida Beffort.

— O.K., Lyons, dit-il d'une voix sans timbre. Allez-y…

Le chirurgien tourna les talons, claqua la porte dans son dos.

Alan Soblen respira profondément, désigna l'épaisse vitre qui séparait la pièce où ils se trouvaient de la salle d'opération.

— Venez, Smith…

Blafard, le *G'man* se laissa entraîner, s'assit entre ses deux amis devant la vitre. De sa chaise, il distinguait mal le travail auquel se livrait Lyons, mais entendait ses ordres par l'intermédiaire d'un haut-parleur. Soblen suivait avec attention le déroulement de l'opération, mais Beffort avait la sensation d'assister à une cérémonie sacrée, aux rites étranges, dont Lyons était l'officiant. Cependant, il se rendait compte que l'équipe chirurgicale

fonctionnait avec une parfaite et silencieuse efficacité, achevait de se persuader qu'il n'aurait pu confier Mie Azusa à de meilleures mains.

Entre le calot et le masque, la sueur perla très vite sur le front de Lyons. Une assistante l'épongea, recula vivement. Lyons travaillait vite, plus vite qu'il n'avait jamais travaillé, mais la pendule indiquait néanmoins neuf heures quarante-cinq lorsqu'il mit à jour la surface lisse du cerveau-moteur.

— Encore quatorze minutes, docteur.

Lyons opina sans lever la tête, écarta les chairs avec d'infinies précautions. Sept mois auparavant, il avait eu l'occasion d'examiner les cinq Japonais décédés à l'hôpital de Pescadero[13], savait heureusement exactement comment l'objet était fixé à l'encéphale. Sans un geste inutile, il attaqua la seconde partie de l'intervention.

De l'autre côté de la vitre, Beffort, Soblen et Akamatsu étaient debout, transpiraient presque autant que le docteur Lyons.

Les minutes passaient. Lyons était toujours au travail.

À moins cinq, Beffort quitta sa place, se réfugia dans un angle de la pièce, alluma une cigarette. Il en tira deux bouffées, la jeta immédiatement au hasard. Son œil ne pouvait lâcher la trotteuse de sa montre qui grignotait les secondes avec une diabolique allégresse. Si Lyons ne parvenait pas à retirer le cerveau-moteur avant dix heures Mie Azusa périrait sur la table d'opération à l'instant ou le grand Cerveau reprendrait son activité.

Plus que quatre minutes.

Lyons était à bout de nerfs il comprenait qu'il ne parviendrait pas à terminer en temps utile. Puis la voix de l'assistante annonçant les minutes lui donnait un terrible sentiment d'impuissance. C'était lui qui l'avait priée de remplir ce rôle pour mieux pouvoir ordonner son travail…

— Trois minutes, docteur !

Inconsciemment, elle haussait le ton donnait au moment une intensité dramatique que Lyons ne pouvait supporter.

— Taisez-vous ! gronda-t-il.

Il eut la sensation d'être injuste, mais, autour de lui, chacun admit sa réaction. À toute allure, il se remit au travail, se reprochant déjà son manque de concentration, tâchant de rattraper les secondes perdues…

La bouche sèche, Soblen suivait ses mouvements. À la limite de l'heure en cours, Lyons se redressa brusquement, tendit à l'assistante le cerveau-moteur coincé entre les mâchoires d'une pince tachée de sang. Tous respiraient quand la voix de l'anesthésiste troua le silence :

— Docteur Lyons, elle ne respire plus !

Le chirurgien se retourna, reprit ses instruments.

— L'anesthésique ?

— Non. J'ai arrêté voici plusieurs minutes.

— Le pouls ?

— Toujours fort. Sa tension était bonne à l'instant.

— Adrénaline. Massage du cœur.

Avant la fin de sa phrase, l'infirmière était déjà près de Mie Azusa avec la seringue, débarrassait le bras du linge qui le fixait, pratiquait l'injection. Un assistant massait le cœur, et l'anesthésiste tenait un masque d'oxygène sur le visage livide de Mie Azusa.

Tandis que Lyons poursuivait son travail, le docteur Spen se penchait sur la patiente. Il sentait le pouls, un peu rapide, mais fort et régulier. Les lèvres bleuissaient. Il souleva une paupière. La lumière toucha la pupille qui eut une contraction rassurante. Oxygène et adrénaline agissaient.

— Comment est-elle ? demanda Lyons sans lever les yeux.

— Le pouls est meilleur.

— Le teint ?

— Encore cyanotique, mais cela semble s'améliorer.

De l'autre côté de la vitre, Soblen tapota doucement la main de Beffort qui lui broyait le poignet.

— Ça va, Smith, elle est sauvée…

Beffort ne répondit pas. Il se laissa choir sur une chaise tête un peu ballante, comme un boxeur sonné, refusant encore d'y croire.

---oOo---

L'avion de reconnaissance effectuait son vingtième survol de la région. La brume s'était quelque peu dispersée, mais avec irrégularité. Le résultat était que le sol restait caché par endroits, apparaissait en d'autres, comme si on l'eût observé à travers une mince lamelle de gruyère agrémentée de trous.

Le soleil tentait vainement de percer ce rideau, se noyait dans des nappes stagnantes que la faible brise ne parvenait pas à effilocher. En revanche, les éclaircies brillaient de mille feux, produisaient une réverbération qui aveuglait les pilotes.

Jos Kil commençait à en avoir plein le dos, expédiait Stuart et sa clique à tous les diables. Cela faisait une heure et demie qu'il survolait le patelin

sans avoir repéré autre chose qu'un camion circulant sur une secondaire et une interminable file de bagnoles filant droit sur Birmingham par la 280.

On lui avait dit – à lui et à ses copains – que l'objectif devait avoir une forme circulaire.

— Un truc rond, quoi ! avait traduit le sergent Stok.

Puis, quelqu'un avait ajouté qu'il croyait avoir entendu dire que le « machin » était peut-être une soucoupe volante.

Jos Kil en rigolait encore en pilotant son taxi dans les trous d'air. Cela faisait des années que l'on parlait de mystérieuses soucoupes volantes, mais personne n'avait jamais vu autre chose qu'une boule de feu, ou qu'un trait lumineux, ou qu'une sorte de fusée traversant le ciel comme une étoile filante… Bla-bla-bla !

Jos Kil vira, perdit un peu de hauteur, laissa aller. Il descendit sous la nappe de brume, redressa au-dessus de la surface verdoyante des *Oak Mountains*. En se baladant, Jos Kil fit un poil de rase-mottes, frôla une cime aiguë, remit les gaz avec un petit battement de cœur, dégagea aussitôt. Dans le mouvement, son œil accrocha une clairière ronde. C'était une clairière comme une autre, et Jos Kil se demanda pourquoi il l'avait particulièrement remarquée.

À première vue, rien ne méritait son attention. Il bâilla et revint en arrière, puisqu'il n'avait pas autre chose à faire de plus urgent. La clairière était toujours à la même place. Jos s'y attendait. Il vira, inspecta l'endroit d'un regard vide, fronça les sourcils. Il venait de mettre le doigt en plein dessus : le sol de la clairière n'était pas sableux, mais offrait une surface unie, comme macadamisée !

Jos ricana. Aucun chemin ne conduisait à cette clairière. Qui aurait eu l'idée baroque de la rendre carrossable ?

Il s'éloigna, mais la chose le tarabustait. Pour en avoir le cœur net, il vira de nouveau, effectua un passage à plus basse altitude. Cette fois-ci, il distingua une forme bombée sur laquelle se découpait une mince ligne noire qui pouvait bien être une porte étroite. Au passage suivant, Jos vit que le « truc » était surmonté d'une espèce d'antenne, assez semblable à un périscope de submersible…

Tout à coup ému, Jos mit toute la gomme, sauta d'un bond par-dessus le rideau de brume. Du pouce, il connecta son émetteur.

— Faucon rouge appelle… Faucon rouge appelle.

Trois minutes plus tard, le général Stuart ordonnait le déclenchement de l'opération B.A.

---oOo---

Le docteur Lyons sourit.

— Tout va bien, maintenant, monsieur Beffort. Dans un mois, votre amie sera sur pied.

Il paraissait épuisé. Beffort lui serra la main avec une telle force que le chirurgien grimaça.

— Merci, docteur. Que faut-il faire, à présent ?

— Allez vous promener et revenez demain.

— Ne puis-je la voir ?

— Non. Elle dort. Il faut la laisser récupérer ; c'est vraiment la seule chose que vous puissiez faire pour elle. Maintenant, veuillez m'excuser, on m'attend pour une appendicite…

Il s'éloigna vers une autre salle d'un pas tranquille, comme un ouvrier qui se rend à son atelier.

Beffort empoigna Soblen et Akamatsu, les entraîna en direction de la sortie.

— Nous allons boire un verre…

Akamatsu résista.

— Je ne sortirai pas d'ici dans cette tenue.

Il portait toujours l'uniforme de l'organisation Atomos, mais, dans l'affolement général, personne n'y avait pris garde.

— Vous avez raison, admit Soblen. Dites, Smith, il faut que nous lui achetions un costume. Il est à peu près de votre taille, et je pense que…

— Ça va, doc, j'ai compris. Attendez-moi, j'en ai pour un instant. Quelle est votre teinte préférée, Yosho ?

— Gris, je vous prie, et droit. Trois boutons, sans revers au pantalon, deux poches revolver et avec un gardénia à la boutonnière…

Il cessa de plaisanter, ajouta :

— En fait, choisissez n'importe quoi, mais en vitesse. Nous n'avons guère eu le temps d'en parler, puisque Mie Azusa passait avant tout, et je dois vous dire comment je suis revenu dans la région de Birmingham, n'est-ce pas ?

Beffort et Soblen admirent sans restrictions que c'était une chose qu'ils avaient complètement oublié d'évoquer au cours de l'heure précédente.

Beffort décida Akamatsu à faire quelques mètres au-dehors dans sa curieuse tenue, et le Japonais amorça son histoire dans l'ascenseur.

Il ne la termina qu'après avoir endossé son nouveau complet, sans pour autant avoir cessé de parler entre-temps, et conclut :

— Actuellement, la soucoupe se trouve donc dans une clairière des *Oak Mountains,* et le Grand Cerveau ne peut l'utiliser puisque j'ai détruit son bloc récepteur ! Naturellement, j'ai de bonnes raisons de croire qu'une équipe de l'organisation Atomos tentera de la réparer au cours de la journée. Il faut donc retourner d'urgence à Birmingham et profiter de l'occasion pour prendre la place de deux hommes robots… Venez, je vous expliquerai mon plan en cours de route.

CHAPITRE XIV

Le plan d'Akamatsu était simple. Il s'agissait de rééditer l'exploit réalisé la veille, mais avec l'appui de Smith Beffort.

— Les hommes robots doivent être hors de service au même titre que l'engin, déclara Akamatsu. La soucoupe était sûrement un relais chargé de retransmettre les ondes expédiées par le Grand Cerveau, nous l'avons déjà compris. Sa remise en état est obligatoire, essentielle. Sans ce relais, il est probable que les membres de l'organisation ne reçoivent plus d'ordres !

— Vous allez un peu loin ! lâcha Beffort.

Soblen intervint :

— Je crois qu'il a raison, Smith. Lorsque le docteur Lyons a retiré le cerveau-moteur de la tête de Mie Azusa, la pendule marquait dix heures moins une poignée de secondes ! Or, vous m'avez dit que Mie Azusa commençait à subir l'emprise du Grand Cerveau avant cette heure ! Aujourd'hui, il semble bien que quelque chose n'ait pas tourné rond. Sans quoi, Mie Azusa ne serait plus de ce monde.

— En conséquence, reprit Akamatsu, nous pourrons sans aucun doute nous introduire dans la soucoupe.

— Ensuite ? demanda froidement Beffort.

— Nous aviserons. La voiture que j'ai abandonnée sur le *Municipal Airport* contient un fusil désintégrateur…

— Pourquoi ne pas l'avoir utilisé lorsque vous étiez sur la cité Atomos ?

— C'était impossible. Il fallait que j'exécute les mêmes mouvements que les membres mécanisés de mon équipe pour ne pas attirer l'attention.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que nous serons plus libres de nos actes ? Le fait que nous serons deux ne change rien à l'affaire. De plus, veuillez noter que la disparition de Mie ne va pas arranger nos papiers ! Nous avons de fortes chances d'être repérés avant d'atteindre le hall dont vous parliez.

J’admets que la présence de la soucoupe dans notre région est un atout, mais il faudrait mûrir un plan plus subtil. Cela doit être possible. Il suffit d’y penser.

Déjà, l’avion amorçait sa descente sur Birmingham. Soblen jeta un coup d’œil par un hublot et dit sans conviction :

— Je ne sais réellement pas si vous aurez le temps de mûrir un plan, Smith, mais faites vite si vous voulez abattre l’organisation Atomos…

---oOo---

Stuart avait appris que Beffort n’était plus à Birmingham quelques minutes avant que Jos Kil annonçât sa découverte. Cela l’avait dégagé de toute contrainte. En l’absence de Beffort, il devenait, de droit, le grand responsable.

Toute la région entourant les *Oak Mountains* venait d’être évacuée en un temps record, les routes interdites, et l’armée occupait les lieux. Stuart mettait le paquet ! Depuis longtemps, il ne s’était pas senti à pareille fête ! Le ronronnement des avions, le grondement des colonnes blindées le grisaient littéralement. Cela était tout à fait indépendant de sa volonté, mais ne lui faisait cependant pas perdre de vue la gravité de la situation.

Stuart n’était pas un traître de mélodrame, mais un homme qui pensait pouvoir intervenir plus efficacement que Beffort dans la lutte opposant son pays à l’organisation Atomos. Il était sincère et le resterait, même dans l’énorme erreur qu’il s’apprêtait à réaliser.

Son action serait fulgurante, de façon à éliminer tout risque de riposte. Pour la première fois, une bombe atomique tactique allait être employée contre ceux qui, justement, avaient domestiqué l’atome !

Stuart considérait cela comme un juste retour des choses.

À dix heures trente, alors que Beffort et ses compagnons décollaient à peine de l’aéroport d’Atlanta, le dispositif de l’opération B.A. était en place.

Les *Oak Mountains* seraient partiellement détruites, mais les villes les plus proches, Acton et Simmsville ne devaient subir aucun dommage sérieux. Le vent soufflant au nord-est devait entraîner les faibles retombées radioactives au-delà de la route 280, mais en deçà de la cote 35 représentant une ligne imaginaire située à deux *miles* de Dunavant. D’ailleurs, l’évacuation se poursuivait. Si un incident imprévu surgissait, le service de sécurité était prêt à intervenir.

Stuart saisit ses jumelles, inspecta la forêt qui s'étendait devant lui, il ne voyait pas la clairière, mais savait exactement où elle se trouvait.

Il baissa les jumelles, consulta sa montre. Dans quatre minutes, le B 52 décollerait du *Municipal Airport*…

---oOo---

Les trois hommes avaient la même allure, les mêmes vêtements et presque un air de famille. Costume gris, feutre noir, serviette fauve…

La voiture qui les avait amenés en lisière des *Oak Mountains* avait tout à fait l'apparence d'une voiture officielle, mais ne portait pas de macaron. Pourtant, elle était arrivée jusque-là malgré les barrages. Cela aurait dû suffire au lieutenant qui commandait l'escouade veillant sur la dernière portion de la secondaire n° 43 ; seulement, c'était justement l'un de ces militaires de carrière qui ne peuvent souffrir d'obéir sans rechigner à des civils.

— Où comptez-vous aller ? demanda-t-il d'un ton rogue.

— Nous devons rejoindre le P.C. du général Stuart.

Un seul homme en gris avait parlé, mais les lèvres des deux autres venaient, d'une façon muette, de répéter les mêmes mots. Le lieutenant fronça les sourcils.

— Vous avez un ordre de mission ?

Les trois hommes ouvrirent leur serviette, y plongèrent la main avec un ensemble étonnant. Cela ressemblait à un numéro de music-hall bien réglé, quelque chose se rapprochant d'un exercice de prestidigitation…

— Nous allons vous signer une décharge.

Le lieutenant changea de pied. Son escouade se tenait un peu en retrait, mitraillettes braquées, attentive, méfiante. Rien ne pouvait arriver. Pourtant, le lieutenant était mal à l'aise. Les mains sortirent des serviettes fauves, pointèrent des objets brillants qui ressemblaient à des stylos.

Trois éclairs jaillirent, foudroyèrent le lieutenant et son escouade qui s'écroulèrent sans bruit, sans avoir eu le temps de presser la détente de leurs armes dérisoires.

Les hommes en gris remontèrent en voiture. Celle-ci poursuivit sa route pendant un instant, vira dans un chemin de terre qui s'enfonçait au cœur de la forêt, stoppa bientôt à l'endroit précis où un autre véhicule avait attendu miss Atomos.

Les trois hommes ouvrirent le coffre, se chargèrent d'un appareil étrange formé d'une cloche de verre renfermant une boule et prolongée d'un tube et s'enfoncèrent entre les arbres. Très vite, le trio parvint à la clairière, pénétra sans aucune hésitation dans la soucoupe.

Il était dix heures trente-trois lorsque la soucoupe fut remise en état. Dans le même temps, les hommes robots qui l'occupaient s'animaient. La boule, qui pivotait maintenant à toute allure, enregistra les renseignements et les images que recueillaient les yeux caméras des robots, les expédia instantanément aux ordinateurs situés dans le hall de la cité Atomos.

En trois secondes, le Grand Cerveau tria un nombre impressionnant de fiches, éjecta deux cartons perforés qui étaient les cartes d'identité de miss Atomos et d'un Noir immatriculé dans la série des « morts récupérés » sous le numéro 789.

L'éjection des fiches signifiait que deux membres de l'organisation manquaient à l'appel.

Dans la salle abritant le cerveau électronique, une femme poussa un cri de rage, s'empara de la fiche de miss Atomos, actionna une manette d'une main jaune et ridée…

À des *miles* de là, la soucoupe volante frémit, commença à se détacher doucement du sol.

Il était dix heures trente-six, et le B 52 arrivait au-dessus de son objectif.

Jusqu'alors, tout avait été tranquille. Ce matin était un matin comme les autres. La soucoupe devait regagner sa base, mais ses appareils de détection fouillaient néanmoins le ciel. Une caméra cadra le B 52, renvoya l'image au Grand Cerveau qui réagit immédiatement quand la bombe se détacha du gros, avion et fila comme un obus vers la clairière. Automatiquement, un écran d'ondes fut émis par la soucoupe, intercepta la bombe en pleine chute, la dévia de sa trajectoire initiale. Tandis que la soucoupe s'élevait d'un jet, désintégrant le B 52 au passage, la bombe filait sur la pointe nord-est des *Oak Mountains* où le général Stuart avait installé son P.C.

Les observateurs assistèrent au phénomène, actionnèrent les sirènes d'alerte disséminées dans le périmètre de la zone B.A., mais aucune force humaine ne pouvait stopper l'engin atomique.

Réglée pour exploser à vingt-cinq mètres du sol, la bombe détona à cent mètres d'altitude en raison de la modification apportée à sa trajectoire. Une lueur fantastique illumina le ciel, puis la déflagration se répercuta sur la région, et ce fut l'enfer. Dans un rayon de quatre *miles*, complètement en

dehors de la zone prévue, les hommes, les bâtiments et toute végétation furent balayés de la surface de la terre en une fraction de seconde.

L'onde de choc, plus puissante qu'on ne l'avait pensé, secoua dangereusement les villes environnantes, déclencha la panique générale qui se solda par quelques accidents mortels.

Sur le *Municipal Airport* où Beffort, Soblen et Akamatsu venaient de débarquer, les vitres du hall central volèrent en éclats. Un souffle chaud balaya les pistes, et un Boeing qui décollait fut plaqué au sol, explosa dans un bruit d'enfer.

Pétrifiés, Beffort et ses amis regardaient le champignon tragique qui continuait de grimper vers les nuages en bouillonnant, s'étalait largement au-dessus des *Oak Mountains*, fusait enfin en direction de Dunavant, Sterrett, Calcis…

Partout, les sirènes d'alerte stridulaient, des gens couraient. Des voitures fonçaient au hasard, grillant les feux, grimpant sur les trottoirs pour s'échapper plus vite vers le nord.

Dans l'affolement ambiant, Soblen conservait son sang-froid. Il examina calmement le champignon et dit :

— Ceci n'est pas l'œuvre de l'organisation Atomos. Cette bombe fait partie de la panoplie de Stuart.

Beffort le dévisagea.

— Croyez-vous qu'il ait commis la folie de s'attaquer à la soucoupe volante ?

— C'est évident, Smith ! Mais, pour une raison inconnue, son pétard lui aura foiré entre les mains… L'imbécile !

Ce fut la meilleure oraison funèbre du général.

---oOo---

Au soir de cette dramatique journée, et malgré les efforts des sauveteurs, personne ne pouvait encore dire avec certitude quel était le nombre des victimes. La zone sinistrée était inaccessible en raison de la forte radioactivité qu'elle dégageait.

Néanmoins, on sut assez vite que Stuart, son état-major et les trois mille hommes ayant participé à l'opération B.A. avaient trouvé la mort dans l'aventure. Cela était un lourd bilan. Et on ne savait pas combien de civils « évacués » se trouvaient sur le terrain au moment de l'explosion !

— De toute façon, fit Walter Young d'un ton morne, nous sommes loin des trois cent cinquante morts du Ku Klux Klan…

Ce dernier passait en effet au second plan. La presse n'en parlait pas, n'en parlerait plus. Le « grand sorcier impérial des klans unis » pouvait encaisser sa défaite, la glisser dans sa poche avec son mouchoir par-dessus.

Par ailleurs, les radars avaient signalé le passage de la soucoupe volante des *Oak Mountains* à Pensacola. Depuis, nul engin n'avait traversé le ciel des États-Unis, il semblait que la liquidation des *klansmen* et l'explosion de la bombe avaient suffi à venger la « mort » de Dora Wilkins, alias Catherine Lomakine.

Jusqu'à preuve du contraire, l'organisation Atomos rentrait une nouvelle fois dans sa coquille. Mais il était vrai qu'elle n'en était sortie que contrainte et forcée, sans plan de destruction préétabli, pour procéder à ce qu'il est convenu d'appeler « une simple opération de police ».

Restait à savoir comment l'organisation réagirait vis-à-vis de Mie Azusa, ex-miss Atomos.

CHAPITRE XV

Un mois avait passé, octobre débutait.

Dans un cottage niché au creux d'un vallon, Smith Beffort et Mie Azusa vivaient leur lune de miel avant le mariage. La jeune Japonaise terminait sa brève convalescence, et, ainsi que l'avait prédit le docteur Lyons, l'opération d'Atlanta n'était plus qu'un mauvais souvenir.

Le cottage loué par Beffort se trouvait au cœur de l'Arkansas, non loin du merveilleux lac Catherine, à quelques *miles* de Story. Là régnaient la nature, le silence, un calme depuis longtemps oublié. Mie Azusa découvrait un monde nouveau, vivait chaque minute avec une intensité bouleversante.

Beffort avait la sensation d'assister à une résurrection, baignait dans un bonheur qui lui semblait trop complet pour devoir durer toujours. Malgré tout, il ne parvenait pas à oublier complètement l'organisation Atomos. Bien entendu, il n'y faisait jamais allusion, laissait sa fiancée se gorger de vie, de soleil, d'amour…

Pourtant, par une lettre de Soblen qui était le seul à connaître sa retraite, il avait appris qu'un fait étrange s'était produit à Atlanta. Dans un bâtiment appartenant au F.B.I., on avait conservé le cerveau-moteur extrait du crâne de Mie Azusa.

L'appareil était parfaitement inutilisable ; il se trouvait dans une vitrine, au même titre qu'une pièce de musée. Personne n'avait estimé nécessaire de le démonter « pour voir ce qu'il avait dans le ventre », puisque plusieurs techniciens qualifiés s'étaient livrés à cette opération sept mois auparavant à Pescadero.

La vitrine était installée dans une salle ouverte au public ; elle s'étendait sur toute une longueur de cloison. Bien entendu, elle ne contenait pas que le cerveau-moteur. On pouvait y voir des armes ayant toutes été utilisées dans un but de mort ; une échelle de corde qu'un bandit célèbre avait fabriquée

dans sa cellule pour s'évader, un vieux carnet sur lequel Johann Hoch – le super Barbe-Bleue américain – avait noté les noms des cinquante femmes empoisonnées, noyées ou étranglées par ses soins ; un uniforme du Ku Klux Klan et diverses autres babioles du même genre.

Une étiquette révélait l'origine de chaque objet, contait son histoire, donnait le nom de son inventeur.

Sous le cerveau-moteur, la fiche étroite ne comportait que quelques lignes :

Appareil électronique créé par M^me^ Atomos, morte à San Francisco en 1965 et enterrée dans le cimetière de cette ville par autorisation spéciale.

Donc, ce jour-là, toujours d'après la lettre de Soblen, un groupe d'une dizaine de personnes circulait dans la salle. Le soir tombait, et le gardien se préparait à annoncer la fermeture.

Il tendait la main vers la sonnerie quand un cri terrible interrompit son geste. Il se dressa, examina la salle, vit qu'une jeune femme blonde venait de glisser à terre. Il se précipita, écarta les badauds, constata que la jeune femme était évanouie.

À ce moment, il ne se demanda pas pourquoi elle avait poussé un pareil cri.

Il appela un collègue qui alerta l'infirmerie. En un instant, on transporta la jeune femme au poste de secours. Très vite, on lui fit reprendre connaissance. La jeune femme, confuse, expliqua qu'elle attendait un bébé, qu'elle ferait bien attention de ne plus sortir seule à l'avenir. À la suite de quoi une infirmière héla un taxi, aida la jeune femme à s'y installer et la regarda partir avec attendrissement sans même se rendre compte qu'elle avait totalement oublié de lui demander son nom, comme le prescrivait le règlement.

Pendant ce temps, mais peut-être avec plus de hâte que d'habitude parce que l'incident l'avait retardé, le gardien se livrait à une brève inspection des lieux et bouclait la porte de la salle avant de s'en aller.

Le lendemain matin, il reprit son service, ouvrit en grand les deux battants. Il avait à peine franchi le seuil qu'il apercevait les débris de verre jonchant le sol. Il se précipita vers la vitrine, constata que le cerveau-moteur n'était plus à sa place. En outre, quelqu'un avait rayé une partie de la phrase inscrite sur l'étiquette, si bien qu'on ne lisait plus très malaisément que : *M^me^ Atomos était morte à San Francisco en 1965…*

L'enquête révéla que le voleur avait profité de l'incident de la veille pour se laisser enfermer dans la salle. Au cours de la nuit, il avait fracturé la vitrine si maladroitement que la vitre s'était brisée. Au matin, il s'était dissimulé derrière l'un des battants de la porte et, tandis que le gardien allait constater les dégâts, avait tout simplement traversé le hall avant de se perdre dans la rue.

Bien entendu, l'enquête fut étouffée dans l'œuf par le directeur du bureau F.B.I. d'Atlanta. Le vol était de peu d'importance, ne méritait pas l'ouverture d'un dossier spécial ni la mobilisation d'un ou deux *G'men.* L'affaire fut confiée à la police qui s'en occupait encore sans trop de zèle…

Soblen ne se livrait à aucun commentaire. Il concluait sa lettre par une question :

Pourquoi avoir rayé l'indication précisant que M^me^ Atomos était morte et enterrée ?

Naturellement, Beffort avait ruminé la chose. La question que posait Soblen était importante, mais les moyens employés pour dérober le cerveau-moteur ne l'étaient pas moins. Une fille blonde qui détourne l'attention du gardien, un homme qui passe toute une nuit enfermé pour s'emparer d'un objet sans valeur, c'était absolument aberrant !

Beffort n'arriva à aucune explication satisfaisante. Les jours passèrent, puis un télégramme annonça l'arrivée de Soblen.

Comme le savant n'indiquait pas de quelle façon il comptait effectuer le voyage, Beffort et Mie Azusa se contentèrent d'attendre qu'il se montrât sur la route descendant du plateau. À la nuit, et comme la route était déserte, les fiancés regagnèrent le cottage, trouvèrent Soblen installé dans un fauteuil de rotin sur la terrasse. Du premier coup d'œil, Beffort enregistra une foule de détails. Les vêtements du savant étaient poussiéreux. Il ne possédait qu'une légère valise. Son visage était tiré, fatigué soucieux. Une barbe de deux jours lui mangeait les joues, et, enfin, une bosse anormale déformait son veston à la hauteur de l'aisselle gauche.

— Bon sang ! D'où sortez-vous, doc ?

— Du ciel, Smith. Seulement, le pilote de l'hélicoptère s'est trompé de rive. Évidemment, je ne m'en suis aperçu qu'après son départ et j'ai dû faire le tour du lac à pied ! Si vous aviez un grand verre de quelque chose de frais, Mie…

La jeune femme se précipita vers le réfrigérateur. Beffort perdit aussitôt son air amical.

— Qu'est-ce qui se passe, doc ? chuchota-t-il.

Le savant fouilla dans son portefeuille, en tira une lettre qu'il tendit. Elle avait été expédiée trois jours auparavant de Palm Beach. Son texte était bref :

Voulez-vous dire à M. Beffort qu'il n'a pas encore gagné ? Il a Mie Azusa, mais ne possède que son corps. Moi, j'ai son âme. Un jour prochain, elle redeviendra miss Atomos. Cher docteur, veuillez transmettre mes compliments aux amoureux. J'ignore encore où ils se cachent, mais je serai présente à leur mariage…

C'était signé : *M^me^ Atomos* !

Beffort leva les yeux.

— C'est une blague, n'est-ce pas, doc ?

— Si je l'avais pensé. Smith, je n'aurais pas voyagé pendant deux jours à travers le pays pour dépister d'éventuels suiveurs.

— L'hélicoptère ?

— Une invention destinée à Mie. En fait, j'ai pris le train, l'avion, l'autocar. Je suis revenu en arrière, du nord au sud, de l'est à l'ouest, puis j'ai refait un nouveau circuit dans l'autre sens. J'ai parcouru quatre mille huit cents *miles* pratiquement sans dormir. Enfin, j'arrive à pied de Story en passant par la montagne. Croyez-vous toujours que cette lettre soit l'œuvre d'un plaisantin ?

Le front de Beffort se couvrit de rides. Il regarda en direction de la maison, vit Mie qui emplissait des verres.

— M^me^ Atomos est morte, doc !

— C'est son écriture.

— Impossible !

Soblen soupira. Il savait qu'il aurait beaucoup de mal à convaincre son ami.

— Écoutez, Smith, j'ai fait analyser cette lettre. Le timbre de Palm Beach est authentique, l'encre du texte est fraîche, la signature est celle de M^me^ Atomos, et, pour finir, le papier a été acheté lundi dernier chez un libraire qui tient boutique au 88ter du boulevard Kennedy, à Palm Beach !

Ce dernier détail laissa Beffort bouche bée. Soblen eut un sourire sans joie.

— À Palm Beach, expliquait-il, il y a un service de sécurité qui veille le cadavre du Singe, vous vous souvenez ?

— Oui…

— Notre ami Witturst a fort bien organisé son affaire. Il possède un réseau d'informateurs unique au monde. Lundi dernier, une libraire lui a donc fait savoir qu'une personne âgée – une femme d'origine asiatique – lui avait acheté une certaine quantité de papier à lettres ainsi qu'un paquet d'enveloppes. J'ai la marque du papier et des enveloppes ainsi que tous les détails techniques qui s'y rapportent, poids, filigrane, teinte. Tout correspond.

Beffort se pencha, mâchoires durcies.

— Et le cadavre de San Francisco ?

— Il y est toujours, Smith, mais ce n'est pas celui de Mme Atomos ! Si elle est vivante, elle ne peut pas être morte ! Cela coule de source, n'est-ce pas ?

— C'est délirant, doc !

— Non, murmura Soblen, c'est un coup à la Atomos…

Mie Azusa revint au même instant, souriante, détendue, tendit les verres givrés.

— À votre santé, docteur Soblen !

Muets, les deux hommes levèrent leur verre. Mie Azusa eut une moue, gronda gentiment :

— Vous ne nous souhaitez pas du bonheur, docteur ?

Soblen s'obligea à sourire, se leva et dit en évitant de regarder la jeune Japonaise :

— Je vous souhaite beaucoup de bonheur, Mie.

Puis, pivotant vers Beffort :

— Et à vous aussi, Smith.

— Merci, fit le *G'man* d'une voix blanche.

Déjà, il pensait qu'il faudrait bien apprendre la terrible nouvelle à Mie, et cela le glaçait. Au point que le liquide qu'il buvait lui paraissait tiède…

FIN

Numérisé en janvier 2016

1 *Ayak : Are you a klansman ?* (Êtes-vous un homme du Ku Klux Klan ?)

2 *Akia : A klansman I am.* (Je suis un homme du Ku Klux Klan.)

3 Bien que semblant appartenir au domaine de l'imagination, ceci est parfaitement authentique. Le Ku Klux Klan possède un cérémonial étrange, un langage où l'outrance le dispute à l'absurde, un comportement où se mêlent l'imagerie enfantine, les symboles cabalistiques, le carnavalesque et, aussi, le tragique et l'odieux, dit Antoine Icart.

4 Cette virgule est censée représenter une goutte du sang du Christ.

5 L'ensemble des membres du K.K.K. forme « l'empire invisible ». Un « grand sorcier » assisté de « génies », de « grands dragons », de « grands titans » dirige l'organisation secrète dont la puissance, aux États-Unis, est indéniable.

6 Voir *Miss Atomos*, même auteur, même collection.

7 Voir *Miss Atomos*.

8 Bien que le K.K.K. se targue d'être une société secrète, le F.B.I. possède la liste complète de ses adhérents. Ainsi, les autorités n'ignorent pas que son chef – le grand sorcier – se nomme Robert Shelton et qu'il habite à Tuscaloosa, Alabama, où il exploite une station-service.

9 Depuis que le président Johnson a déclaré le K.K.K. hors la loi en traitant ses membres de « bigots en cagoule » et que Robert Shelton a dit que « le président était un sacré menteur », Johnson, fréquemment brûlé en effigie par les klansmen, est devenu l'ennemi numéro un du Ku Klux Klan.

10 Police spéciale supérieure nippone.

11 Merci beaucoup.

12 Titre que porte officiellement Robert Shelton.

13 Voir : *M^me^ Atomos frappe à la tête*.